

Un Rêve Inoubliable

ELIE TSHINGOMBE MULUBAY

Un Rêve Inoubliable

Date de début de rédaction : 8 septembre 2017.

Terminé en juin 2018.

Imprimé en juillet 2023

Kinshasa

République Démocratique du Congo (R.D.C).

Tout droit de reproduction partielle ou total de ce livre par quelque procédé que ce soit notamment par photocopie est strictement interdit, sous peine de poursuite judiciaire.

AVANT-PROPOS

Ce présent livre, écrit sous forme romanesque, se veut être complètement imaginaire.

Il reprend subtilement les connaissances et réflexions d'Eléonne, l'auteur, et décrit discrètement les événements réels de sa vie selon les personnages.

Il se veut donc avoir deux faces : l'une étant l'histoire et l'autre, plus cachée et restreinte, étant de la réalité de la vie d'Eléonne et de ses réflexions présentées en italique.

Il présente un monde datant de l'histoire médiévale, lors de l'existence des royaumes et empires.

Il se veut aussi être une réalité parallèle, imaginée, de l'évolution de l'Afrique, centre du monde, aux siècles passés vers un avenir meilleur par une association tribale ; un monde dans lequel l'Afrique centrale, royaume unique, serait le plus puissant et le plus craint.

Tout poème présenté dans ce roman est tiré de l'ouvrage d'Eléonne intitulé : *poème de vie*.

ELIE TSHINGOMBE

Alias Eléonne

Concept Historique

Aux temps anciens, lors des guerres, la barbarie des hommes arrivait à son comble. L'on ne savait plus reconnaître l'homme de l'animal. Le désir des conquêtes et des pouvoirs ne cessait de s'accroître, et les royaumes et empires se livraient dans des guerres incessantes pour protéger leur terre et conserver l'héritage des ancêtres. Tous ne craignaient que la folie des empereurs tels que ceux de l'empire romain ou autres n'arrivent à détruire l'équilibre général entre les forces et ainsi imposer l'idée étrange d'un royaume mondial unique dirigé par un empereur souverain. Dans la crainte de s'autodétruire, plusieurs tribus du *cœur du monde* se réunirent pour former une puissance mythique pouvant anéantir de leur nombre tout empire hostile à leur paix.

Cette association aboutit à une paix entre les différents empires et royaumes du centre du monde qui se soumirent à la puissance qui se forgea devant eux. Cette union des tribus finit par donner naissance au plus puissant des royaumes au centre du continent, lequel fut nommé Nimuiyka.¹

Bien plus-tard, aux temps de la paix, ce royaume portait sur sa tête un roi craint et puissant ayant une fille unique de laquelle il espérait avoir un héritier. Il lui réserva un vaillant guerrier de son armée comme futur prétendant malgré la réticence pertinente de celle-ci à tout engagement.

Il arrivait aussi que dans le château du roi, se dissimulait un serviteur orphelin vivant dans l'un des appartements du château réservé à la classe ouvrière. Un serviteur dont l'esprit libre ne pouvait supporter le monde injuste dans lequel il se vivait, et espérait comme tant d'autres trouver la vérité ultime à laquelle tous se soumettraient. Et de la manière

¹ Terme forgé à partir de l'imagination d'Eléonne, pensant à la mythique Nimuhe(Viviane) ; la dame du lac qui aurait selon la légende donné l'épée Excalibur au roi Arthur. Nimuiyka est un légendaire royaume dans l'imagination d'Eléonne qui contiendrait plusieurs lacs et qui serait coupé par des fleuves.

la plus étrange, le destin de ce serviteur était sur le point de changer la philosophie de Nimuiyka en se croisant avec celui de la fille du roi.

I. Prophétie, Soupçon Et Enquête

1

- Je ne crois plus aux surnaturels, dit le serviteur
- Aujourd'hui, de grâce, adhère à ces connaissances ; car cet homme m'a dit des choses sur ma vie qu'il ne pouvait savoir, lui répliqua Elie

Celui-ci était aussi un serviteur du palais, et il basait tout son espoir du changement de leur situation sociale par l'inexplicable du spirituel. Mener toute leur vie dans la servitude leur était insupportable, et inacceptable. Le serviteur, lui, semblait déjà avoir perdu tout espoir et ne s'attendait plus à un miracle survenant de nulle part.

Elie le conduisait chez un prophète, comme la population avait coutume de les appeler. Ce prophète allait çà et là, parlait, puis s'en allait dans une autre contrée. Il éveillait les êtres humains au sujet de leur existence et de l'existence du divin. Elie, habilité à la réflexion et ouvert à toute croyance, décidait d'aller assister au dernier enseignement de ce prophète dans la contrée avec le serviteur.

- Ce n'est à mon humble avis que de la manipulation mentale ; ne t'a-t-il pas embobiné en excitant tes émotions ? lui disait-il, d'un ton moqueur.

Dans ses idées, il pensait que s'il existait un dieu quelque part, celui-ci aurait alors daigné les placer dans la servitude, et que donc cet être divin ne pourrait bénéficier d'une quelconque confiance de sa part. Il s'en méfiait presque.

- Tais-toi et vois, on y est presque ;

Ils aperçurent le prophète entouré d'une multitude de gens près du marché central. Ils essayèrent de leur mieux de se rapprocher le plus de lui et purent entendre ce qu'il enseignait. Les gens aux alentours semblaient tous frappés de stupeur en écoutant le fameux prophète et ils n'en demandaient que plus. La religion était en effet le seul refuge pour tous les désespérés s'attendant à une vie meilleure.

Par coup de chance, ils purent arriver proche du prophète, juste devant la scène, et ce prophète disait :

- *S'il est une chose à savoir, c'est que l'homme ne peut exister par lui-même et que donc son destin ne peut non plus être entretenu par lui seul ; nous sommes appelés à nous soumettre à une volonté transcendante pour diriger nos pas. Nous ne sommes pas grand-chose dans ce monde et nous sommes stupéfaits de la grandeur de la nature qui nous entoure.*

Ce qui est grand, je le sais, ce n'est pas moi ; je ne puis être quelque chose de consistant ; car déjà au moment où je parle, je ne suis plus ce que j'étais l'instant passé, et encore je ne serai pas le même dans la minute qui suit ; si donc je ne peux saisir ce que je suis, je reconnais alors être un perpétuel déplacement vers un quelque chose qui me semble plus finie que je ne le suis ; le but final de mon existence serait donc d'atteindre une stature parfaite ne comprenant aucun vice ; or je ne puis savoir ce qu'est imparfait que si au préalable je connaissais le parfait, et s'il n'existait rien de parfait dans le monde où nous vivons, je reconnais par là que cette connaissance de la perfection me serait venue dès ma création par un être qui devrait nécessairement jouir de cette stature que je désire tant atteindre.

Si tel est donc le cas, je remettrai ma vie vers cet être d'une immense puissance afin que celui-ci puisse dissiper ma faiblesse face à cette grande nature que je ne puis dominer sans crainte, puisqu'en effet je ne crois point qu'il y ait plus grand que lui et qu'il serait l'auteur de toute chose.

Observez et découvrez qu'il n'y a de sens à la vie que lorsqu'on est heureux, et que le bonheur vient d'une harmonie parfaite avec son entourage ; si donc nous convergions tous vers un état unitaire, nous donnerions ainsi un sens à notre vie.

Après avoir ainsi parlé, il se tut un moment. La foule semblait admirer la sagesse de son enseignement ; alors le prophète se tourna vers le serviteur et Elie, et il dit au serviteur :

- Tu es poète dès ta naissance et tu le seras jusqu'à la fin ; car il n'est rien que l'on est sans qu'on ne l'ait reçu, et ce qu'on a, c'est par cela que l'on s'élève.

Il se tourna vers toute l'assemblée et dit :

- *Ne soyez pas ravis de voir de grandes choses dans ce monde, car même la ville des anges, où séjournent les grandes étoiles, ne pourrait tenir si la terre déchaîne sa fureur et elle succombera plus bas que terre, dans les mers. En effet, celui qui s'élève sera abaissé et celui s'abaisse sera élevé. Que celui qui a des oreilles entendent.*

Après avoir prononcé ces paroles, il s'en alla. Les cris du peuple ne le retinrent point et il allait en couvrant son visage vers l'inconnu.

Le serviteur, stupéfait, demeurait encore dans le silence, affichant un air plutôt pensif. Pendant un court instant de scepticisme, il essayait d'établir un lien entre lui et le prophète pouvant expliquer logiquement ce que celui-ci venait de dire à son sujet. Ne trouvant aucune explication, il finit par se résilier à l'inexplicable.

- Cet homme, me semble-t-il, a dit vrai, car, comme tu le sais, c'est depuis le bas âge que l'on me dit avoir un talent sur la poésie ; j'ai eu du mal à saisir tout ce qu'il put bien dire, mais il me faut reconnaître qu'il est incroyable.

Elie, plein d'admiration, semblait ailleurs. Il fut toujours fasciné par la sagesse et était doué de réflexion

- C'était hélas son dernier jour dans cette ville, il me tarde de le revoir encore ; on a tant besoin de ce genre de parole dans cette vie de misère, dit-il sur un ton désespéré.
- Comment se nomme-t-il en fait ? demanda le serviteur, cette fois-ci, beaucoup plus intéressé
- Il s'appelle *Fidèle* à ce que je crus savoir

Ils ne pouvaient encore demeurer dans ces lieux ; ils durent aussi vite rentrer s'occuper de leurs travaux au sein de la maison du roi. Le serviteur rentrait, cette fois-ci, avec quelque chose de plus en lui. Les paroles de ce prophète s'insinuèrent en eux et marquèrent la fin de leur journée. Peut-être se révéleront-elles décisives pour la suite de leur histoire. Et c'est bien à partir de ce moment, juste après, que le serviteur se décida à raviver ses inspirations poétiques, comme dans son enfance, qu'il abandonna à cause d'une peine de cœur.

2

La maison du roi était l'immense château dans lequel il résidait. C'était entre autres son domaine de travail et le lieu de refuge de toutes les instances royales. Il recevait pour des cas spéciaux des plaignants et les défenseurs des droits de peuples dans une salle nommée salle d'audience.

L'époque étant marquée par la paix, tous les préparatifs de guerre étaient réduits ; la vie était beaucoup plus paisible qu'auparavant. Le royaume était sorti vainqueur de la précédente guerre datant de vingt-ans passés. Et maintenant, Nimuiyka était le plus puissant de tous les empires des alentours.

Leur fortune s'accroissait par les prêts de leurs guerriers pour des missions externes à prix élevés. Le domaine de ces vaillants guerriers se situait juste à l'arrière du palais royal, comme élément de protection et de dignité. Les guerriers étaient les protecteurs du royaume, et ne comptaient que 10% de la population.

Extérieurement, le royaume semblait parfait, mais intérieurement il souffrait du vice de la parité. L'inégalité qui régnait au sein du royaume résidait sur l'origine des familles. Certaines familles, à peine 20% de familles du royaume, au fur des guerres et siècles, se forgèrent une réputation jusqu'à en devenir des dignités et classées comme étant de la noblesse. Ceux qui n'eurent point la chance d'être de la noblesse étaient des citoyens confondus dans la société. Ils ne pouvaient

entretenir des relations particulières avec ces sangs nobles, si ce n'est une simple amitié restreinte.

Cette inégalité était frustrante, mais supportée et dans la limite du tolérable. Les citoyens qui se distinguaient parvenaient au bout de leur peine à obtenir un titre de dignité, mais après bien de souffrances. Seuls ceux de la noblesse jouissaient du droit d'être guerrier, de mener certaines études et d'avoir des serviteurs à leur disposition.

La majorité de serviteur résidait dans le domaine royal où séjournait le roi. Ils occupaient les appartements inférieurs du palais et étaient chargés de la propreté et de divers besoins du château. Elie et le serviteur en faisaient partie.

Ces serviteurs et servantes du palais étaient à la charge d'un individu de confiance du roi, tiré du sein de la cité et élevé en dignité dans la maison du roi.

C'était un homme de souffrance qui put gagner à force de travail la confiance du roi ; il fut l'un des rares à bénéficier d'un tel privilège : celui de monter dans la classe des nobles. Cette avancée lui fit oublier ses origines, jusqu'à en devenir hautain et arrogant, voyant pour son avenir une destinée plus glorieuse devant sa majesté le roi. Il se montrait exigeant envers les serviteurs et ne leur manifestait aucun respect, à croire qu'il ne lui venait point encore en souvenirs qu'il fut aussi tiré de la basse classe. Cet homme se nommait Bosco.

Il n'eut jamais bonne entente avec le serviteur, celui-ci ne pouvant supporter son orgueil démesuré. Le serviteur, dans sa réflexion, trouvait pour le moins le plus étrange de mener une vie ne se résumant qu'à servir obligatoirement un autre, et ainsi il ne pouvait s'accepter comme esclave. Ce serait alors pour lui le comble d'accepter encore qu'un individu lui pourrisse plus la vie. Son caractère rebelle et fainéant vis-à-vis de ce cher Bosco ne pouvait que lui attirer des ennuis, pour lesquels le vieux Bosco se jurait de le lui faire payer un jour.

3

Lors d'une journée comme les autres, Bosco fut appelé par le roi pour un entretien spécial concernant la fille du roi. Le roi méditait jour et nuit sur le mariage de sa fille qu'il trouvait être de la plus grande importance. En effet la survie du royaume dépendait de sa tête, et il fallait s'assurer que le futur dirigeant ne soit pas n'importe qui.

Il eut le malheur de ne jamais avoir des garçons comme héritier mais il n'en fit aucun reproche à sa défunte épouse qui mourut des années plus-tôt. Il réfléchissait, et voyait son âge avancer. La princesse étant arrivée à un âge approprié, il décida de la fiancer à un fier guerrier réputé redoutable. Mais la malheureuse refusait tout engagement et se cramponnait avec force à son célibat pour des raisons les plus déconcertantes pour le roi. Que faire à ce niveau ?

Le roi, une fois, l'aperçut sourire dans le vide ; elle semblait joyeuse et pensive, comme pensant à quelqu'un ou à un joyeux évènement ; ce que le roi trouva étrange. Elle n'avait à son avis aucun motif pour sourire ainsi, car la princesse était solitaire ; elle ne pouvait supporter les membres de la noblesse, et elle n'était pas permise de sortir seule dehors ; en soi elle n'avait pas d'amis. Mais elle souriait ! Pourquoi ? Le roi s'interrogea, et enfin, s'il se refusait de se l'admettre, pensa par intuition à une relation secrète. C'est dans cette idée intuitive qu'il fit appel à Bosco pour essayer de régler cette histoire et lever l'équivoque sur la prétendue relation secrète. Bosco s'étant présenté, le roi lui dit :

- Dites-moi cher Bosco, votre champion est-il aussi vaillant ?
- Bien sûr votre majesté ! D'ailleurs, ils viennent de revenir de leur mission ; il est presque indemne, et pourtant il serait celui qui

aurait le plus combattu et défendu son royaume, lui répondit Bosco avec toute élégance

- Cet homme est prévu pour ma fille, j'ose espérer qu'il ne voit personne d'autres.

Le roi, soucieux, semblait toujours sérieux dans ce qu'il disait. Bosco faisait très attention à chacune de ses réponses.

- C'est un homme de guerre votre majesté ; peut-être a-t-il déjà égayé son âme par quelques aventures, mais il est libre comme l'air ; tels sont même les dires de ses compagnons sir !
- Je ne puis que compter sur vous, mais alors ne me décevez pas ; seulement, je ne suis pas encore arrivé à convaincre ma fille d'accepter cet homme ; elle semble manifester de la réticence à toute relation amoureuse, mais cela ne me convainc pas ;

Le roi ferma les yeux comme se faisant une dernière réflexion, puis finit par dire

- je soupçonne... une relation secrète.

Il eut dû mal à prononcer cette dernière phrase, mais il le devait. Il ne pouvait à lui seul surveiller la princesse ; c'était une mission à confier à un homme de confiance.

- Aimeriez-vous que nous la fassions surveiller sir ? ainsi nous saurions où elle va si jamais elle sortait
- Non ! j'aimerai en premier lieu qu'elle ne sache point qu'on ait des doutes à son sujet, et je désire encore moins que d'autres soient concernés par cette histoire ; vous ferez seuls les enquêtes dans un premier temps

Ce serait en effet une catastrophe si la princesse était surprise avec un homme qui ne fut pas de la noblesse ; les instances royales se devaient d'afficher un air parfait, respirant la loyauté et ne jurant que par la justice. Et il était coutume de dire dans le royaume qu'à tout noble un noble. Cela signifiait que chaque catégorie se conservait entre eux ; on ne pouvait surprendre un noble avec un homme de rien, et encore moins sur le plan sexuel. Ce qui causerait une honte pour le roi si jamais la princesse venait à être découverte avec un de ces hommes

de rien ; et connaissant la princesse, le roi ne s'imaginait pas la découvrir en relation avec un sang noble.

- Qu'aurais-je vraiment à faire votre majesté ?

Le roi tourna sa tête comme réfléchissant un instant, puis dit

- Je ne sais guère que proposer, vous n'avez qu'à charge les serviteurs ; certains d'entre eux sont robustes et forts, ma fille n'a certainement pas le temps de se trouver quelqu'un à elle seule...

Ces mots furent amers dans la bouche du roi, mais il se devait de prévoir cette possibilité parmi tant d'autres ; ainsi n'a-t-il voulu que d'autres se mêlent de cette histoire.

- Comment ! S'exclama Bosco avec indignation et mépris, vous pensez sir que l'un de ces chiens, enfin, de ces hommes de rien aurait attiré le regard de votre fille ? Il me semble être difficile à concevoir

Le roi aussi ne pouvait croire qu'une telle chose soit possible ; il ne pensait pas que la princesse serait capable d'une telle folie ; mais ayant longuement médité sur l'affaire, et connaissant la princesse, il se dit devoir prévoir toutes les possibilités face à cette rebelle d'esprit

- Ce n'est qu'une pensée Bosco, une pensée ! mais soit, je vous prie de faire une enquête sur ce secteur, j'observerai la réaction de ma fille lorsque je lui annoncerai avoir programmé son mariage

- Je suis à votre service votre majesté

Bosco, effectivement et avec toute allure, se mit en peine d'observer les mouvements de chacun de serviteur qu'il avait à gérer. Il devait vérifier le temps qu'ils passaient au travail, et leur temps libre sans jamais rien manquer. Il le faisait avec toute indignation, car se disait-il ne point pardonner à l'un de ces hommes de sueur d'avoir ne fût qu'eu la pensée d'approcher la princesse, si cela fut le cas.

Le serviteur, étant paresseux de nature et travaillant parfois peu, s'en trouverait mal avec cette nouvelle mesure adoptée par le vieux Bosco. Et certainement, Bosco savait qu'il était tenu d'apporter un résultat agréable au roi, de peur qu'il ne s'irrite.

4

La fille du roi, elle, était tout ce qu'il y avait de plus vrai dans le château. Elle n'avait d'égard pour personne, fut-il roi ; mais elle respectait ceux qui le méritaient, fut-il serviteur. Rien dans son esprit ne pouvait la soumettre, seule la logique comptait ; la réflexion primait et elle se sentait suffisante ainsi. Ce comportement lui fut légué par sa mère, dont la mort fut certainement le grand tournant de sa vie. Sa mère était sa seule amie, celle qui ne la voyait point comme une princesse à craindre mais comme un être comme les autres.

C'est ainsi qu'elle ne pouvait supporter toutes les instances royales pleines d'hypocrisie dans lesquelles elle grandissait. Elle avait appris l'humilité ; elle était simple et restreinte, elle n'aimait point paraître et était retirée des plaisirs du monde. Elle ne pouvait supporter les grands riches avec leur arrogance, ni l'entourage royal qui se croyait les grands du royaume.

C'est ce qui la poussa des temps en temps, à l'insu de tous, à se faufiler discrètement dans le royaume où vivent les désintéressés, là où pensait-elle trouver des personnes qui sont véritablement ce qu'elles sont. Elle voilait son visage, et allait faire la connaissance des simples, essayait de voir la vraie face de la vie. La princesse se nommait *Keren*.

Un jour, des mois auparavant, sous une pluie torride, s'étant encore une fois échappée du château, elle s'abritait. Elle était dans la crainte, car il ne fallait pas qu'on s'aperçoive au palais de sa disparition.

Ça lui aurait valu une punition ; et elle se verrait surveillée à chaque instant.

Elle eut la chance d'être seule dans son abri, enfin c'est ce qu'elle pensait. Elle voulut s'asseoir, quand elle vit un homme, abattu, pleurer la mort d'un proche juste à ses côtés. La scène lui raviva des souvenirs, ceux de sa mère, et elle en fut touchée. Elle ne put s'empêcher de prendre cet homme dans ses bras et, le cœur en peine, elle pleura avec lui. Elle perdit sa mère sept ans passés ; c'est certainement ce qui explique qu'elle compatit aussi facilement à la douleur de cet homme.

La pluie étant finie, elle s'en alla précipitamment, mais malheureusement, par le mauvais chemin. Elle ne connaissait pas bien le quartier médiocre dans lequel elle s'était perdue, ni les dangers qu'elle y courait. Des hommes, appelés shégués, sortirent de nulle part et voulurent la dévaliser, peut-être même la kidnapper sans savoir qui elle était. Subitement, dans un grondement de tonnerre, l'homme qu'elle consola vint à son secours. Comme un héros, il sauva la princesse ; tel un guerrier, il fit fuir ses assaillants, mais au prix d'une blessure. Emplie de reconnaissance, elle n'allait certainement pas le laisser comme ça ; elle s'en alla avec lui. La princesse s'occupa de cet homme chez lui, et enfin de compte, bien sûr, ils finirent par s'aimer.

L'homme était un citoyen comme les autres, mais la princesse était de la noblesse ; encore plus, c'était la fille du roi. Ces détails n'avaient guère d'importance aux yeux de celle-ci ; Keren s'attacha à lui et ne voulut point le laisser. Il représentait pour elle la sincérité, la réalité telle qu'elle est, et sa seule raison de vivre.

L'homme, réticent au début, finit par accepter, ne pouvant résister à une telle beauté. Il entretint une relation secrète avec la jeune désirée durant environ sept mois. C'était plus que risqué, mais il finit par laisser place au sentiment, quoique sachant qu'il pourrait être mis à mort si la relation fut découverte.

Pendant que le roi s'entretenait avec Bosco, la princesse était avec son prétendant. Cet homme se nommait Christian.

- J'aimerais que l'on soit toujours ensemble, peu importe ta situation sociale, seul l'amour compte, lui disait la princesse, d'une voix douce et amoureuse
- Cela est vrai pour toi et moi, mais ton père, sa majesté le roi, ne l'entendra pas de cette oreille, répondit Christian, la bouche amer, semblant meurtri par la triste réalité

La princesse ne craignait point le roi. Pour elle, on ne pouvait l'empêcher faire ce qu'elle souhaitait ; elle ne voyait point dans sa réalité la gravité de la situation

- Qu'ai-je à faire d'un roi ? Nul ne dirige ma vie si ce n'est moi ; je quitterai le royaume s'il veut me forcer à me marier, déclara-t-elle avec détermination

Christian la regarda, et ne pouvait que comprendre que ce fut certainement les paroles d'une princesse n'ayant jamais connu la dure réalité de la vie.

- Nimuiyka est le royaume le plus fort et le plus riche, je ne voudrais pas que tu aies à souffrir pour un simple sujet tel que moi, lui répliqua-t-il d'un ton maussade, détournant son visage.

Le complexe de sa situation sociale le dérangeait certainement. Mais la princesse ne s'en préoccupait point

- Aimer, c'est être capable de mourir pour la personne que l'on aime, ne crois-tu pas ? L'amour est une force qu'on ne peut réprimer, je ne vivrai point sans toi ;

Elle le sera fort contre son corps, elle semblait être en larme

- Quand je suis avec toi, j'ai l'impression qu'il n'y a plus de loi ; je pense pouvoir tout faire, sans que rien ne puisse me défaire ; je plane au-dessus de l'océan comme voulant atteindre le firmament, disait-il plein de sentiment. Elle se redressât pour soutenir son regard
- Ne crains rien, continua-t-elle, le destin nous gardera ensemble ; et en ce moment, je veux tout de ce que tu désires, car te l'offrir, c'est surtout ce qui me fait plaisir, puisque voici tu es comme une fleur que je dois saisir, d'un parfum doux tel un élixir.

Christian, dans tout cet élan, ne pouvait que continuer :

- Serait-ce donc une folie de grandeur, de me croire à la hauteur, pensant ne plus être un amateur, de t'emmener tout convaincu, dans un amour invaincu, dans les beaux pays des amours ; afin que fleurisse tout de suite dans nos cœurs sans contrainte, l'étreinte immortel de notre amour sans rancœur ? ajoutait-il chaleureusement pour continuer leurs jeux poétiques auxquelles ils avaient l'habitude de se livrer
- J'aimerai, me dis-je, toujours être avec toi, tous les jours de ma vie, afin de pouvoir savoir le bien de t'avoir et pourvoir au biais de te voir à l'espace vide de mon cœur d'un amour sincère pour toi ; ajouta-t-elle

Il se retourna, et la fixa. Elle ne dit mot, et s'approcha. Il la prit dans ses bras et la regarda. Ils s'embrassèrent, tendrement ; après quoi, ils restèrent ensemble un long moment sans rien dire. Le fait qu'ils soient tous les deux leur suffisaient.

Le temps passant, Keren brisa le silence :

- Je ne t'avais pas dit, mais... je crois que mon père m'a déjà trouvé un fiancé,

Elle cacha son visage, comme s'excusant d'avoir tenu secrète cette information, de la plus haute importance pour Christian. Elle craignait l'effrayer

- Quoi ! s'exclama-t-il avec angoisse, et se levant, il continuait : qu'allons-nous faire maintenant ? Nous devons nous présenter, mais je ne puis aller voir ton père, il me tuerait ;

La princesse eut un air de protestation

- Je lui parlerai et je lui dirai que c'est toi que je veux épouser ; il devra se plier à ma volonté ou je le menacerai... je le menacerai de me donner la mort, ajouta-t-elle comme dans le désespoir.

Christian, tout doucement mais comme dans un ton de réprimande, lui dit :

- Que le Seigneur Dieu me préserve d'une telle calamité ! J'en mourrai si tu mourais ; je préférerais encore te voir dans le bras d'un de ces nobles que de te voir gésir plus bas que terre.

Cette réprimande n'eut certainement pas grand effet, la jeune éperdue était bien décidée dans ces débordements de sentiment à faire comme elle l'avait résolu.

- Je garde espoir, car ma mère me disait que mon père était bon à l'intérieur, et je suis sûr qu'il pourrait comprendre la situation ; il faudrait juste que tu lui prouves ta bravoure

Il se retourna, puis prit un ton décisif

- Je ferai tout ce qu'il faudrait pour être avec toi, mais nous devons nous dépêcher car je crains qu'il ne fasse déjà les présentations,
- Quand donc devons-nous lui parler ?
- Le plus vite possible, avant la fin de cette semaine ;
- Tu as raison, car voici s'il le découvre avant qu'on le lui annonce, cela risque de mal se terminer.

Ces paroles le firent plus plonger dans la crainte ; il ne voulait certainement pas mourir, mais encore moins laisser sa bien-aimée.

- Je prierai pour que les choses se passent tel que prévu et que la grâce du roi repose sur nous, ajouta-t-il
- Que Dieu t'entende, mais envers et contre tout, nous serons ensemble Christian
- Que vois-je ! Il est tard maintenant ; rentre vite de peur que ton père ne te permette plus de sortir,

Il ignorait que jamais elle eut cette permission.

- Quand nous reverrons-nous pour discuter de ce que nous ferons ? demanda-t-elle
- Dans deux jours, à la même heure ; va maintenant ; je t'aime
- Pas plus que moi

Elle dut s'en aller dans la précipitation car le soleil se couchait. Personne dans l'entourage de Christian n'avait pu savoir qui était cette

belle dame au visage voilé qu'il rencontrait en secret. Mais le manège ne pouvait durer éternellement, il devait se terminer un jour.

La princesse, une fois arrivée, fut aussitôt conduite à la présence du roi. Elle avait l'habitude de faire croire qu'elle visitait le jardin royal lorsqu'elle sortait voir Christian. Elle conclut un arrangement secret avec une jeune dame se nommant Milka, celle-ci devant certifier qu'elle fut présente toute la journée au jardin.

A sa chance, personne n'avait raison de vérifier, le roi étant trop occupé. Arrivée, inquiète, à la présence du roi, elle fit mine de rien et le roi fit sortir tous les gardes de la salle. Ils se mirent à converser comme si de rien n'était.

- D'où viens-tu ma fille ? Il m'est rare de te voir au palais ;
Elle prit sa place, et essaya de paraître le plus calme possible
- Je visitais l'extérieur, vous n'avez nul sujet à vous inquiéter Père, vous savez que je n'aime guère le palais ;
- Je comprends, la solitude t'insupporte-t-elle ?

Il le savait fort bien

- Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai point droit à quelconque amitié et j'aimerai découvrir et connaître les simples ;

Cette remarque ne fit qu'agrandir les soupçons et craintes du roi ; il faillit s'énerver

- Quoi donc ? ma fille, la fabuleuse princesse Keren, serait-elle proche des sujets soumis à mon autorité ? Dès ta plus tendre enfance, ton destin fut déjà tracé pour le bien du royaume ;

Pensant à son cher Christian, la princesse ne pouvait que riposter

- Il n'y a rien de plus sincère que ces gens, ces simples sujets comme dites-vous ; je pense qu'ils vivent véritablement et sans duplicité dans leur relation réciproque, contrairement à l'hypocrisie de notre vie quotidienne, répliqua-t-elle avec sincérité du regard

Le roi n'y prit point garde, mais elle en parlait comme si elle connaissait bien ces simples sujets. Ce fut une gaffe qui aurait pu lui

couter cher, heureusement que celui-ci ne pensait qu'à ce qu'il s'apprêtait à lui annoncer

- Tel est le courant de la vie, chacun concourt au bien de l'autre et la vie est mieux faite ainsi, tu ne peux rien y changer ; par contre, ma fille, il me vient à l'idée de te rendre plus heureuse ;

Le roi la fixa du regard

- Que voulez-vous dire Père ? s'enquit-elle avec crainte, s'imaginant déjà ce qui allait suivre
- En tant que seule fille du roi, commença-t-il avec un ton autoritaire, il te faut remplir tes obligations envers le royaume dès lors que tu atteins l'âge nubile, et effectivement il faudrait célébrer ton mariage cette année même ;

Ce n'était décidemment pas la meilleure de manière pour la convaincre d'accepter ce mariage.

- Père, on en a déjà discuté, le mariage ne m'est point un problème, mais alors laissez-moi épouser l'homme qui me trouvera bon d'épouser ; lui dit-elle avec supplication.

Elle savait que les larmes aux yeux, c'était le point faible du roi qui pouvait se montrer avoir grand cœur. Mais le roi ne voulait rien entendre, il avait déjà pris sa décision.

- C'en est assez ! tu l'as deviné, je t'ai déjà promu à l'un de meilleurs guerriers du royaume. Il te faudra respecter tes obligations ; tu ne peux te marier avec n'importe qui, répliqua-t-il en élevant la voix
- Alors jamais, vous entendez, jamais je ne me marierai si c'est pour mener une vie d'hypocrite ; cria-t-elle aussi

Elle s'en alla en courant sans attendre la réponse du roi. Elle sortit de la salle et se dirigea dans ses appartements, le cœur dans la crainte. Elle ne pouvait s'imaginer laisser Christian, et détester encore plus le fait qu'on veuille l'obliger à épouser un homme qu'elle ne rencontra pas encore.

Son père, irrité, se convainquit que quoi qu'il en coûte, elle finirait par se marier avec ce fier guerrier de la noblesse. Ils ne pouvaient s'entendre, tellement leur cœur s'était éloigné l'un de l'autre. La princesse, tendre et douce, respirant la gentillesse et la simplicité ; et le roi, ferme et froid, ayant perdu la saveur de la vie ; ils ne voyaient plus la vie de la même manière.

Leur union familiale se brisa avec la mort de la reine ; le roi ne fut plus jamais le même et la princesse ne pouvait le supporter. Ayant trouvé le bonheur, la princesse, se disait-elle, ne le laisserait pas s'en voler une fois de plus.

5

Le roi pensa à cette affaire toute la nuit. Il ne pouvait comprendre pourquoi il se sentait aussi tourmenté par des soupçons et craintes au sujet de la princesse. Alors, dès très tôt, Bosco fut appelé à la présence du roi, celui-ci désirant élucider une bonne fois pour toute cette histoire. Ils eurent un entretien ferme au sujet de la princesse Keren. Le roi lui dit :

- Ma fille, je le crains, ne se montrera jamais favorable à tout engagement qui lui sera présenté ; sa réaction fut telle que je l'imaginai
- Que proposez-vous donc votre majesté ?

Le roi expira fortement, puis le fixa du regard

- Il me semble la voir souvent sourire, et pourtant elle prétend n'avoir aucun ami ; soit, me dis-je, elle se serait prise d'une démente, soit...
- ...elle verrait quelqu'un dans l'ombre, continua Bosco
- C'est une hypothèse à ne pas rejeter, mon instinct me dit qu'elle doit être fortement envisagée ; la princesse a en horreur les princes et tout l'entourage royal, j'espère que...

Il réfléchit un instant, puis dit :

- J'en ai peur, mais s'il vient à être découvert qu'elle se serait prise d'un simple citoyen de la basse classe, il faudrait prendre de mesure... drastique, termina-t-il d'un ton ferme et résolu, presque machiavélique.
- Qu'il vous plaise de me laisser mener l'enquête dans tous les secteurs votre majesté ;

- Bien entendu, j'accepte maintenant qu'elle soit surveillée quand elle prétend aller prendre de l'air ou aller au jardin, et menez une surveillance interne dans le palais royal ; si elle ne peut sortir...
- ...alors le coupable se trouverait être de l'intérieur continua encore Bosco, le regard serré et sérieux, d'une voix meurtrière

Le roi se leva et s'approcha de Bosco

- Soit, très cher, je vous somme de surveiller non seulement les serviteurs mais aussi toutes les autorités du palais royal ; ne laissez rien passer et menez une enquête rigoureuse. Vous chargerez des gardes à la surveillance de la princesse, sans pour autant ébruiter l'affaire. A ce titre et, je le précise, pour un temps restreint, je vous nomme inspecteur Barnabette pour cette tâche.

Le roi lui mit un insigne royal, en attendant qu'il reçoive l'emblème réservé au nommé Barnabette.

C'était un titre convoité et craint, Bosco en fut très surpris et ravi au plus haut point, quoique ce ne soit que pour un certain temps. Ce titre ne fut porté que par certaines personnalités pour servir de laisser-passer, et donner un certain pouvoir au sein du royaume. C'était effectivement ce qu'il fallait pour que la mission de Bosco s'accomplisse au plus vite, selon le désir du roi.

- C'est... un honneur votre majesté, vous ne serez pas déçu par mon service

Bosco, ravi et d'un sourire victorieux, alla s'empresse d'accomplir sa mission, investi de son nouveau pouvoir. Finalement, se disait-il, je finirai par devenir l'une de plus importantes instances de ce royaume. Toutes ses ambitions royales venaient de refaire surface ; et c'était le moment ou jamais de pouvoir espérer une élévation avec cette mission. Il devait à tout prix réussir ce qu'il lui avait été confié. Instinctivement, il commença sa tâche en surveillant chacun de sujets qui lui étaient soumis, à savoir les serviteurs du palais.

Ce même matin, la zone à la charge du serviteur n'était pas encore nettoyée. Une fois de plus, sa paresse le vainquit ; il n'avait encore rien

fait, il se plaisait toujours au sommeil. Elie, apprenant que le vieux Bosco faisait une ronde générale chez tous les serviteurs, courut aussi vite qu'il le put voir où on était le serviteur dans sa besogne. Comme il le pensait, rien n'était encore fait ; et cette fois-ci le serviteur risquait d'en payer le prix. Il le réveilla bruyamment et aussi vite, ils étaient debout commençant déjà à passer le balai.

La zone à la charge du serviteur se situait dans la région inférieure gauche du château. Bosco arriva, le regard hautain et empli d'orgueil. Il savait qu'il arrivait dans le secteur du serviteur qu'il ne pouvait supporter à cause de son insolence.

Il vint et trouva le couloir sale, les objets non encore nettoyés. Il observait la scène d'un sourire diabolique, avançant comme réfléchissant à la peine qu'il pourrait infliger au serviteur. Elie et le serviteur se tinrent bien droit le regardant pour voir ce qu'il dirait.

- Alors je constate que le sale mioche du palais n'a encore rien fait ; c'est très décevant et punissable si je ne m'abuse, commença Bosco calmement, mais d'un air assassin.

Elie le craignait, et restait impassible devant l'arrogance du vieux Bosco. Mais le serviteur ne pouvait le supporter.

- Et alors sa majesté, me mettras-tu à la porte de ton royaume ? Lui répondit avec défi le serviteur.

Elie ne put empêcher un éclat de rire, aussi vite retenu

- Encore ton insolence sale gamin, mais ce que tu ignores, c'est qu'il m'est dès à présent alloué le droit de te mettre au cachot , lui fit-il savoir d'un sourire victorieux
- Tais-toi ... lui chuchota Elie.

Le serviteur, intrépide, ne pouvait en rester là

- Il t'est juste donné le droit d'importuner les plus braves que toi qui se mettent au travail pendant que le monsieur ne fait que travailler ses seuls yeux avides de pouvoir ; lui rétorqua de face le serviteur.

Bosco sourit, puis révéla :

- Juste pour toi sale gosse, le roi vient de me nommer inspecteur Barnabette ; et sache que je n'attendais qu'un prétexte pour te jeter

aux cachots...oh que je ne m'abuse, ne verrais-je point sous mes yeux un prétexte solide ? Dit-il souriant, d'un air victorieux

- Inspecteur Barnadette... murmura le serviteur ne comprenant ce que ce titre signifiait
 - Barnabette ! s'exclama Elie
 - Et oui ! vous comprenez maintenant le pouvoir que j'ai entre mes mains ; alors écoutez bien, dit-il sérieusement et menaçant, je vous somme de nettoyer les secteurs 2 et 4 et d'aller acheter tous ceux dont le palais manque dans tout l'étage inférieur, sans oublier bien sûr la provision de la semaine. Si vous ne répondez pas de vos obligations, vous serez transférés aux écuries de la basse classe ;
- Et aussitôt, il se retourna et s'en alla, le regard fermé. Cette fois-ci sa menace eut effet, et le serviteur ressentit de la crainte sur ce qu'il pouvait bien leur infliger.

Bosco dut le supporter puisque le serviteur bénéficiait d'un certain privilège empêchant qu'il fût chassé du palais. Le serviteur perdit ses parents lorsqu'il était très jeune, c'est alors qu'il fut recueilli au palais pour devenir un futur serviteur. Il fut l'un des rares à avoir grandi au palais, le fait que son père fut un garde du palais joua certainement à sa faveur. C'est tout simplement pour cette raison que Bosco se sentait hésitant à l'expulser du château dans un coup de tête.

Mais Bosco n'en restait pas là, il finirait certainement un jour ou l'autre par découvrir la faille qui lui permettrait de l'emprisonner ; il en avait la ferme résolution.

- Mais qu'est-ce donc Barnabette ? demanda le serviteur à Elie
 - Tu ne le connais pas ? Tu n'as jamais lu les livres d'histoire toi ? Les serviteurs certainement n'avaient droit à aucunes études ; ils devaient eux-mêmes s'approvisionner de connaissances utiles à leur culture.
 - Tu me connais, la lecture m'est étrangère ; je préfère plus écrire
- Elie s'arrêta brusquement et, sous un air pensif, le regarda

- Ecoute-moi attentivement, Barnabette fut un légendaire inspecteur du royaume qui mourut le siècle passé, un titre porte son nom en son honneur

Il semblait inquiet, s'imaginant déjà la peine et la souffrance que le vieux Bosco serait capable de leur infliger s'il eut vraiment dit vrai en prétextant être Barnabette

- Si ce que ce vieux nous a affirmé se trouve être vrai, ce qu'il aurait à sa disposition un grand pouvoir ? demanda le serviteur, semblant soucieux
- Effectivement, il peut emprisonner les gens comme il a affirmé et tout ordre provenant de sa part doit être respecté ; devant le roi, sa parole importe plus que n'importe qui

Le serviteur détourna aussitôt le regard, se sentant meurtri par la triste réalité. *A quoi sert d'être juste, si les méchants ne cessent de s'enrichir, profitant mieux de la vie que de ceux qui se plient aux règles du bien être ?*

- Et mince alors ! Il va maintenant falloir s'en méfier
- Aussi ton manque de respect va nous couter cher, car il nous faut maintenant réaliser le travail de quatre par ta faute ; lui reprocha-t-il, et ce n'était pas la première fois que le serviteur les mette dans l'embarras
- Il va certainement nous en faire baver ; il n'a jamais eu un cœur d'ange et tu le sais ;
- Ce n'est pas faux, mais le respect aurait pu nous priver de cette corvée ; nous devons être à nos gardes maintenant et finir ce qu'il nous a sommé de faire
- Quelle poisse ! rien ne nous dit forcément que ce qu'il affirme soit vrai ;
- Il ne s'amuserait pas à nous mentir, encore est-il qu'il porte un insigne royal ; c'est le signe d'une augmentation ; on ne peut pas courir de risque. Mettons-nous au plus vite au travail

Déjà que leur vie ne se résumait à presque rien, il ne faudrait certainement pas courir le risque de se retrouver aux écuries ; Elie préféra privilégier la prudence

- Je préférerais écrire des poèmes que faire cette corvée, cette vie de servitude m'accable, je ne la supporte plus, se plaignit le serviteur, au bord de la colère
- Que pouvons-nous faire ? le destin ne nous a pas fait naître dans une bonne famille royale. Allez ! mettons-nous au travail

6

Une grande journée de travail commença pour eux. Ils allèrent çà et là et exécutèrent leurs tâches avec tant de peine. Ils ne leur furent donnés aucune autre occupation que ce que Bosco leur avait commandé de faire. Sous le regard de tous, ils se démenèrent de leur mieux à accomplir une tâche qu'ils conviendraient à confier à quatre pour une seule journée. Ils savaient que d'autres serviteurs seraient aussi capables de leur nuire, si jamais ils manquaient à leurs occupations.

Lorsque Bosco vint faire une inspection, il s'aperçut qu'ils avaient déjà effectué une bonne partie du travail et il s'en retourna, le sourire aux lèvres. Décidément ce nouveau pouvoir lui convenait parfaitement.

Après toute leur peine au nettoyage, ils se rendirent en dernier lieu au marché central acheter certaines provisions du palais.

La plus grande activité économique se vivait au royaume de Nimuiyka, tellement celui-ci était grand. Il possédait des richesses minières et agricoles à taille suffisante pour tous les sujets du royaume. Le grand marché était alors visité par les *étrangers* qui désiraient rapporter certains produits dans *leur* royaume ou empire.

Le serviteur et Elie firent les achats et s'en retournèrent au palais, le corps fatigué. Seulement, au coucher du soleil et en approchant du palais, ils aperçurent de loin la princesse Keren au-dessus d'une colline, habillée en blanc, prenant l'air. Le serviteur ne put rester silencieux :

- Oh ! Comme elle est belle la princesse ! Elle semble si indifférente, tellement belle ; elle est certainement plus douce que ce vieux qui nous sert de roi
- Tais-toi, on pourrait t'entendre, lui murmura Elie ; cette fois-ci tu plongeras tout seul
- Je les ai tous en horreur ; nous peinons jour et nuit au travail pendant qu'eux se réjouissent à ne rien faire, dit-il avec mépris.

Le serviteur, en soi, percevait une certaine logique selon laquelle nul ne serait supérieur à un autre. Il ne pouvait s'accepter être un serviteur, mais la réalité ne leur permettait de s'affranchir.

- C'est la vie ! et j'ai appris à l'accepter telle qu'elle est ; si ce ne te plait pas, fais-toi un autre monde ;

Elie passa déjà toutes les étapes de l'espérance. Il crut de toutes les manières possibles qu'un changement était possible, qu'un serviteur pouvait évoluer à autre chose ; ne constatant rien, il finit par se résilier, et il se soumit à la triste réalité. Evitant les problèmes et se tenant à sa place, il pensait que seul le miracle du spirituel pourrait le sauver.

- Et encore, ce barbe à bête est certainement la cerise sur le gâteau ; *ma vie est un enfer, mon rêve est ma vie* ;
- A t'entendre, tu ne connais vraiment rien de l'histoire de Barnabette, si ?
- Je te l'ai dit, je préfère écrire ; allez ! je vois que t'en brules d'envie ; raconte donc, c'est quoi son histoire ?

Contrairement au serviteur, Elie possédait un esprit scientifique ; s'intéressant fortement à la réflexion et à tout ce qui aurait un sens. Il lut beaucoup et était, à ce qu'on pourrait bien dire, bourré des connaissances dont la majorité en était dépossédée.

- Très bien, dit-il, alors écoute et ne m'interromps pas je te prie : Il y a un siècle, les crimes au sein du royaume étaient fréquents, l'ordre n'y régnait plus. Des groupes de criminels du nom de Bolafa faisaient régner la terreur. Alors le roi de l'époque n'eut d'autre choix que de mettre sur place une série d'enquêteur pour questionner les

habitants et découvrir les meurtriers qui devaient être mis à mort. De tous ces inspecteurs, il y en a un qui sortit du lot et c'était un certain Barnabette. Il était quelqu'un d'aimable qui ne jurait que par la science de la réflexion ; il était comme je puis le dire un philosophe et psychologue à la fois, doté d'une capacité à extirper aux gens les vérités qu'il désirait atteindre. Il semblait posséder comme un sixième sens et était à lui seul un détecteur de mensonge. Il résolut 10 crimes dont le dernier le rendit célèbres au royaume pour avoir arrêté la tête de Bolafa et leur nouveau complot. Après cela, il fut l'inspecteur principal reconnu du royaume et publia des livres qui l'élevèrent à titre posthume après son décès il y a quelques décennies. Sa philosophie peut être considérée comme un appel à l'existence et tourne autour de sa fameuse question : qui suis-je ? Parmi toutes ses paroles, si tu me le permets, je peux te retranscrire l'un des passages les plus intéressants à mes yeux. Il disait entre autres :

Je définirai la philosophie comme une science à la fois subjective et objective dont la subjectivité réside dans la méthode utilisée pour arriver à la vérité unique recherchée, laquelle fonde toute son objectivité. Cette vérité prend comme point de départ l'être qui recherche la vérité ; on ne peut aller que d'un endroit et cet endroit est soi-même : toute chose n'aurait aucun sens si mon existence n'était constatée, et ainsi la principale question à laquelle il me faudrait répondre serait : qui suis-je ?

Je constatai qu'en essayant de répondre à cette question dont le sens ne me parvint encore point en mon esprit, mon raisonnement s'étendait jusqu'au dehors vers la recherche de l'existence de l'autre et de l'être suprême : je suis un quelque chose qui ne cesse de s'échapper dès lors que je veuille le saisir tel le découlement infini d'une chute d'eau ; si je ne sais donc point ce que je suis, comment me serais-je donné existence ? Je dois donc venir de quelque chose, d'un certain être qui me semblerait être absolu et infini ; et si j'applique à cet être le principe selon lequel l'on ne donne que ce que l'on a, alors je dois forcément être de même nature que l'être par

lequel je serai venu ; si donc je viens de quelque chose, je suis donc ce quelque chose ; qui est donc cet être suprême ? Sa connaissance me permettrait-il de me connaître ?

Je me tournai instinctivement vers la connaissance de ce qu'était l'étrange sentiment que l'on nomme amour afin de saisir le lien qui me rapproche de l'autre, car voici peut-être avancerais-je vers la connaissance de mon être ; qu'est-ce donc l'amour et pourquoi l'existence de mon être se verrait être soumis dès sa conception à une attirance non voulue et conditionnée vers un être dont je peux en douter l'existence ? Je me dis que si j'étais le point de départ, ce que forcément le premier être que j'aimerai ou que je ne peux aimer ne serait en premier lieu que moi-même, puis viendrait l'amour pour l'autre ; si donc je sais pourquoi je m'aime, je saurai aussi pourquoi j'aime l'autre : alors pourquoi m'aimerais-je ? Je constate que dès lors que je m'aime, je ne désire point que cet état d'amour ne puisse disparaître, je désire ardemment que cet état continu d'amour ne puisse finir, je désire donc l'infini d'amour ; ce qu'alors s'aimer, me dis-je intuitivement, ce n'est point vouloir disparaître, ne point vouloir retourner au néant.

*Lorsque donc je découvre cette connaissance, une vérité me vient comme par révélation ; si donc m'aimer signifie ne point vouloir disparaître, ce qu'alors l'autre que j'aime se voit être **mon propre être** ; un moi en dehors de moi que je ne voudrai point aussi voir disparaître. Je constatai encore autre chose, ce que je me reconnais ne pas être un être parfait ; or comment saurais-je que je ne suis point parfait si je ne connaissais le parfait ? Je reconnais donc par-là, non avoir vu le parfait dans ce monde, mais avoir l'idée du parfait en moi et je désire ce parfait ; or si j'aime le parfait, je reconnais que l'essence même de mon être est parfait, car **je suis ce que j'aime** ; je désire donc redevenir ce que j'étais dans mon origine première, je me refaçonne donc dans ce corps qu'est le mien ; aimer l'autre, c'est vouloir être un avec celui-ci ; et encore ne point vouloir que celui-ci disparaisse ; je sais que l'autre existe car je le conçois en moi, parce*

que je ne puis connaître ce qu'est l'inexistence, tout ce que donc je sais existe, ce qu'alors l'autre existe ; si donc l'autre se verrait être identifié à moi-même, et ainsi rechercherait tel que moi la perfection, ce qu'au final nous tendons tous vers un même point ;

Et alors une conclusion s'impose en mon être : je suis l'autre et l'autre est moi, et si nous venons d'un être, alors cet être serait nous, ou nous serions cet être ; et ainsi nous sommes un.

C'est ainsi que Barnabette arrive à sa conclusion de l'unification universelle. Sa philosophie m'a pénétré et me semble essentielle. Si nous considérons que nous étions tous pareil, si nous considérons que nous étions *un*, l'on devrait alors agir envers l'autre tel qu'on voudrait qu'on le fasse pour nous.

- Ta mémoire est impressionnante, s'exclama le serviteur émerveillé, tu devrais étudier en science comme ceux de la noblesse ;
- Je crains qu'on ne puisse rêver autant ;
- Tu fus toujours aussi habile et intelligent, et je me dis que tout citoyen tel que toi devrait être honoré au titre de chercheur ; lui dit le serviteur en toute sincérité, et d'un côté semblant frustré par la réalité de la vie qui leur rendit ce qu'ils sont.
- Toi aussi, me dis-je, tu fus doté d'un talent inné pour les bonnes paroles poétiques, tu pourrais aussi recevoir un titre avec ; n'as-tu pas encore écrit un poème ?

Il est vrai que dans le royaume, les citoyens de la basse classe pouvaient à leur peine obtenir un titre de dignité, s'ils possédaient un talent remarquable, mais alors remarquable. Par contre, cela n'était pas fréquent ; il était difficile de réussir à s'afficher continuellement de manière à impacter dans la société.

- J'en ai déjà réalisé un mais il ne me semble pas très performant, il me faut une inspiration venant de nulle part ;

- Laisse-moi, lui dit Elie, juger de la performance de ton premier essai, je te dirai ce qu'il faudrait peaufiner comme détails ; il sera peut-être meilleur que celui que tu fis jeune dans ta tristesse

Du coup il changea d'humeur

- Ne me rappelle plus cet épisode ; car *j'ai regardé celle qui ne m'était pas destinée* et j'en souffre jusqu'aujourd'hui...
- La fille qui t'a le plus fait souffrir, je le sais, tu ne m'en as jamais parlé ; je n'ai jamais su qui c'était, ne serait-ce pas pour elle que tu écrivis ce poème d'*amertume et déception* ?

Il détourna le regard, semblant triste. Le serviteur connut une déception dans son passé ; c'est bien ce qui cultiva son pessimisme de la vie et le fit réfléchir sur le pourquoi de son existence. Il arrêta aussitôt les poèmes qu'il écrivait, étant devenus sans importance à ses yeux.

- C'est du passé, et je me dis, que *si quelqu'un m'avait laissé lui parler, je ne lui aurais dit qu'une seule chose...* enfin peut-être un jour, je n'y penserai plus, et je t'en parlerai.

Sa voix manquait de vivacité en prononçant ces paroles, Elie comprit aussitôt qu'il devrait arrêter d'en parler.

- J'ai toujours voulu te poser une question à ce sujet, car une idée m'était venue sur qui ça pourrait bien être...mais je vois qu'il conviendrait mieux d'en parler un autre jour
- Soit, je te passerai ce nouveau poème lorsque nous serons rentrés ; tu auras certainement une idée de ce que je raconte, et tu me donneras ton avis le plus sincère
- Bien entendu, et j'appliquerai toute mon intelligence à te faire une bonne critique, t'en fais pas ;

Cet humour n'eut pas vraiment effet ; le simple fait d'avoir de nouveau penser à cette mystérieuse jeune femme lui refroidit l'âme.

- On verra bien ; en attendant, il y a monsieur Barnabette qui arrive vers nous, dit le serviteur, froissant déjà le visage
- Ne dis plus un mot,

Bosco arriva

- Alors vous avez presque fini votre boulot ; reposez-vous bien car demain dès le lever du jour, vous reprendrez les mêmes tâches ; leur commanda Bosco d'une voix rude et menaçante, puis aussitôt il s'en alla, encore une fois, le sourire aux lèvres.

Le serviteur voulut rétorquer mais aussitôt, Elie l'en empêcha, jusqu'à ce que le vieux Bosco ait disparu de l'horizon

- Qu'il pourrisse donc aux enfers ! Rien ne nous dit qu'il est vraiment nommé Barnabette ;
- Si, observe la marque imposée à son uniforme, elle porte l'insigne royal et affiche maintenant l'initial de Barnabette ; par contre elle n'est pas permanente selon ces initiales ;

Le roi, en effet, devait lui remettre ce nouvel insigne pour que sa nomination soit effective, afin qu'aucun garde ne l'empêche de mener à bien sa mission.

- Tu étudies beaucoup très cher ami, je ne connais aucune initiale du royaume, ces informations me sont égales ;

Sa voix manquait curieusement de vivacité, et il affichait un air sans expression

- Cela me servira peut-être plus-tard, n'oublie pas ce qu'a dit le prophète : c'est par son talent que l'on brille ;
- Je suis épuisé, marmonna-t-il, finissons vite et rentrons-nous reposer, je crains que nous ayons à souffrir avec ce Barnabette ;

Ce fut plutôt le fait d'avoir de nouveau pensé à cette mystérieuse jeune fille de son passé qui le fit perdre toute son énergie ; il ne se préoccupa pas tellement de ce que le vieux Bosco put leur dire ou de ce qu'il pouvait bien leur infliger.

- N'oublie pas de me passer le poème, lui rappela Elie
- N'aie de crainte à ce sujet, terminons en premier ce travail

7

De l'autre côté, vers le soir, le roi appela Bosco pour entendre son rapport sur la journée. Le roi semblait à tout instant préoccupé, comme si son sixième sens lui disait de se méfier. Il tenait à tout prix à mettre fin à ce mystère, et il ne supportait cette incertitude qui le rongait. Bosco se présenta aussitôt devant le roi, lequel lui semblait soucieux, comme en pleine réflexion. Le roi lui posa quelques questions concernant les banalités du royaume, puis enfin lui demanda :

- Avez-vous pu découvrir quelques choses concernant votre mission ?

Sa voix était grave, et inspirait de la crainte. Bosco baissa le regard, et répondit de la manière la plus calme possible :

- Les recherches ne sont qu'à leur début votre majesté, cependant votre fille n'a laissé entrevoir rien de suspect jusque-là.

Le roi, toujours pensif, comme semblant être ailleurs, lui répondit :

- Faites de votre possible pour trouver quelque chose, j'aimerais ôter en moi toute forme de possibilité d'obstacle à mes desseins ;
- Je n'ai rien constaté d'étrange chez les serviteurs et servantes, mais ma filature ne fait que commencer ; laissez-moi une semaine et je me montrerai plus concluant dans mes recherches votre majesté ;
- Je n'en disconviens pas ; en tant qu'inspecteur Barnabette votre parole vaut de l'or, ne me décevez surtout pas ! A la moindre information, tenez-moi au courant à l'immédiat.

L'air sérieux et déterminé du roi inspira de la crainte à Bosco ; il sentait peser sur lui une plus lourde responsabilité pouvant le nuire à

la moindre erreur. Il prit une forte détermination à mener à bien son travail et répondit au roi, d'un air fortement décisif :

- Je suis à votre service votre majesté

Le serviteur et Elie, essoufflés, rentrèrent enfin de leur dure journée de travail. Ils serrèrent leur front et se dirent l'un l'autre ne jamais reprendre une telle journée de supplice quoi qu'il en coûterait. Encore est-il qu'ils ne perçoivent aucune prime. Ils exécutèrent leur tâche tant bien que mal avec pleine fidélité, ce qui dut leur coûter toutes leurs forces de travail.

Rentrant dans leur appartement, Elie se souvint du poème, que le serviteur lui remit avant de s'en aller tout abasourdi se jeter dans son lit sans avoir eu le soin de refermer sa porte à clef. Elie, fatigué mais plus lucide encore, se mit à réfléchir à une excuse bien aimable pouvant l'épargner ce supplice qu'il devrait encore endurer le jour suivant. Mais aucune excuse, aussi bonne soit-elle, ne pourrait plaire à ce vieux Bosco ; vaudrait mieux, se dit-il, évacuer tous ses soucis dans le silence de la nuit.

Malheureusement, le sommeil ne lui vint point. La fatigue, curieusement, le lui en priva. Que faire ? Bien sûr, le poème ! s'écria-t-il. Rien de mieux, en effet, qu'une bonne lecture pour alourdir les douces paupières. Il se leva de son lit, prit une chaise et commença sa lecture.

Le poème qu'il lut était de nature énigmatique, voilé par les éléments de la nature devant représenter des symboles cohérents racontant la vie du serviteur. Il fut baptisé **un nouveau soleil**, un titre qui attira l'attention du lecteur au bord de l'épuisement comme pensant à un nouvel espoir. Ce poème se présentait comme suite :

Après une nuit de solitude, sous des montagnes de hautes altitudes, à l'ombre de lumière de béatitude, un nouvel espoir naissait.

*J'aperçu l'ombre dansante disparaître et une lumière
éclatante apparaître.*

*Alors je cessai de regarder vers le bas pour voir de haut ce
nouveau soleil de délivrance, qui me donnait de la
persévérance.*

*Et je sortis de l'humidité des ténèbres pour accueillir sans
timidité mon nouveau rayon de lumière, car celle-ci me fit
avancer bien tard, quand mon soleil me devança d'un
hectare.*

*Cette divine lumière provenant du divin créateur qui voulut
me donner un espoir en qui croire, à la ressemblance du **père**
de la croyance.*

*Et je courus pour rattraper ce cercle de lumière, qui laissa
mon sang statique n'ayant plus rien pour le rendre
dynamique.*

*Mais plus je m'approchais, et plus ma lumière s'échappait.
Cependant, je constatai qu'avant de me quitter pour un peu
de temps, non content de ma médiocre performance, le soleil,
étant aux adieux, apaisait le cœur d'un simple mortel d'une
chaleur douce et sans douleur avant de migrer vers les
hauteurs infinies, comme allant aux pays des dieux immortels.
Le soleil a disparu, mais je ne perdis pas espoir de pouvoir le
voir se mouvoir encore une fois dans le ciel aux côtés des
anges.*

*Et là parut son proche la lune avec ses étoiles du soir,
auxquelles je demandai la voie du savoir qui me permettrait
de pouvoir atteindre mon astre divin.*

*Et elles me dirent que si je m'approchais trop du soleil, en
moins d'un jour je serais brûlé, mais si je m'en éloignais trop,
je le perdrais pour toujours.*

*Sans solution, je pris la résolution de m'étendre dans le
malheur de la nuit pour ne plus tendre vers un bonheur qui
me nuit.*

*Alors j'aperçus très haut dans le ciel une lumière beaucoup plus **véritable** que celle du soleil, car d'aussi loin qu'était cet astre de nuit, je pouvais apercevoir son magnifique rayon de lumière, bien qu'il ne pût rendre à mon sang sa joie de vivre. Cette étoile était comme une **reine**, car elle se plaça au **cœur** du ciel afin que je jouisse de sa douce lumière, comme étant mon soleil de la nuit.*

Mais ma lumière revint de nouveau, et d'une chaleur douce comme le miel, elle parcourait le ciel suivant le parcours d'un arc-en-ciel.

*Alors je me fis **pousser** des ailes d'anges pour me tenir dans la terre la plus **haute** du monde terrestre, afin de me maintenir plus proche de celui des célestes.*

Cependant même dans les hauteurs les plus hautes, je m'aperçus tôt qu'aussitôt que mon soleil n'arrêterait pas sa course, je continuerais à errer dans les sources des abîmes terrestres, sous la brousse du désespoir, comme dans un purgatoire.

Mais c'est au jour suivant, survenant devant l'étreinte du désespoir et qu'au lieu d'une lumière scintillante et claire pour les yeux, vinrent au milieu des tempêtes, des ténèbres étincelants d'éclair comme annonçant la venue d'un dieu.

*Car je crus voir **la gloire de l'Eternel** venir vers un être dépourvu de pouvoir pour lui faire apercevoir la lueur d'un nouvel espoir.*

*Cette gloire quoique noire et ténébreuse, fut pour moi la plus courageuse, car elle fit ce que nul ne fit pour moi, elle se tint très **proche** de moi.*

*Même mon étoile du cœur, ma grande reine du ciel, et même mon soleil de vie, ma douce lumière du matin, ne purent demeurer si proche de moi, car **l'une** m'aurait brûlé et l'autre ne m'aurait qu'aveuglé de sa douce lumière.*

Mais cette tempête d'éclair et ténèbres, plein de nuages gris et noirs, comme dans un âge de mauvais présage, qui était pour moi la gloire d'un être suprême venue sur moi, n'était pour moi ni chaud, ni lumineux.

Mais je lui reprochai sa permanente alternance aux ténèbres, quoique du haut de la montagne, je jouissais de sa douce lumière électrique.

Alors je me tins, tel un arbre dans un jardin, afin qu'après la fin de ma gloire, vint au train d'un nouvel espoir, l'apparition d'un nouveau soleil.

Bien long se dit-il. L'énigme était fragrante, mais il pouvait reconnaître trois conquêtes du passé du serviteur voilés par trois éléments de la nature. Les déceptions et relations connues par le serviteur dans son passé marquèrent à jamais sa conception de l'amour et sans doute expliquent son célibat conservé depuis biens des années. Elie comprit par la fin du poème que son ami ne perdit pas totalement espoir de trouver une fois de plus une campagne pour sa vie, laquelle ne le décevrait pas une fois de plus.

A sa grande surprise, il put comprendre par ce poème que le serviteur ravivait son espoir d'une futur rencontre par une intervention divine, attribuant à l'être suprême les jouissances de ses premières rencontres, de son précédent soleil, laissant ainsi penser que celui-ci accueillait progressivement en lui de nouvelles croyances. Il jugea le poème moyennement acceptable, *quoique ne respectant aucune règle* ; peut-être quelques retouches mêlées d'une pincé d'expertise et il serait parfait. Le résultat escompté fut constaté, le sommeil incontournable envahit son esprit et il se mit aussitôt au lit.

II. Rêve et Arrestation

La nuit passa, mais quelque chose de magique venait de se passer, qui l'eut su ? Un ange, s'est-on dit, traversa les nuées et baissa ses yeux vers le misérable endormi. Un messenger des cieux traversa le temps, et pénétra l'absolu pour porter un message ; celui d'un nouvel espoir dans l'esprit d'un rejeté. Car un sentiment de jouissance ne pouvait l'expliquer, une extase à couper le souffle ne pouvait l'égaliser ; aucun sentiment de joie ou de plénitude, ou vaudrait mieux dire, aucun mot sur terre ne pouvait expliquer la nature de sentiment, extrêmement agréable, qui coulait telle une source d'eau vive et traversait l'être en entier du serviteur endormi, innocent de ce qui se planifiait.

Le serviteur, allongé, et plongé dans l'inconscient, perdit tout soucis de vie et ne savait être dans l'imaginaire, lorsque d'un coup, que se passe-t-il ?

Un ravissement soudain et fort reprobé vint lui tirer du beau rêve dans lequel il était immergé.

Les sentiments lui étaient confus ; ils ressentaient à la fois un immense sentiment de plénitude et de joie, mais aussi un amer chagrin mêlé d'une bouffée de colère d'avoir été aussi subitement réveillé.

Il se leva, un peu lourd, regarda autour comme n'apercevant rien, cherchant le criminel qui aurait mis fin à ce paradis de bonheur. Paf ! Une claque le réveilla enfin et il vit distinctement *Cindy*, l'une de servante travaillant aux voisinages de son secteur de travail.

- T'es malade ! qu'est-ce qui t'as pris de me gifler ?

- Au lieu de me remercier ! tu veux te faire chasser de ton poste ? il est 10h crétin ! répliqua-t-elle à haute voix en relevant le rideau, laissant ainsi une bande de lumière aveugler le serviteur
 - Ferme-moi ça, je te prie ; dit-il essayant vainement de se protéger en balançant ses bras au-devant de ses yeux
 - Pas tant que tu ne te seras pas levé
- Elle ouvrit de plus en plus le rideau
- Arrête ! c'est bon, je vais m'apprêter
- Il se leva, le cœur lourd, et se dirigea dans une salle

Son irritation, savait-il, ne devait prendre le dessus sur lui. Il était obligé de mener cette vie de serviteur, telle une punition à sa paresse naturelle. Mais dès ce jour, au plus profond de lui, il pensait, non, il était sûr, que quelques choses allaient se passer, qu'un changement allait se dérouler sans savoir comment un tel miracle arriverait.

Il se raidit d'un coup, se ressaisit, puis vit un sentiment de calme le pénétrer quand il se souvint de cette belle nuit qu'il venait de passer. Un sentiment inoubliable, presque purificateur, l'avait saisi cette nuit lui conférant un air joyeux, chose qu'il ne ressentit plus depuis bien longtemps. Peut-être, se disait-il, que son corps ne voulut point arrêter une telle sensation de calme et de suffisance, tel un signe du ciel, ce qui expliquerait son retard au réveil.

Il n'éprouvait plus qu'une seule chose : le désir de rapporter à son meilleur ami tous ces sentiments de joie qu'il venait de connaître en une seule nuit, lui donnant un espoir en perspective pour l'avenir.

Elie, occupé aux besognes quotidiennes, ne supportait cette attente effrayante. D'un moment à l'autre, le nommé Barnabette pourrait venir prolonger leur supplice de la journée précédente. Il se rendit compte qu'il n'avait encore eu aucune nouvelle de son ami ; il a été en effet réveillé très tôt pour aider à introduire certains ustensiles au palais. J'espère qu'il est déjà au travail se disait-il, il ne serait pas bon, en effet, que monsieur Barnabette vienne à le surprendre encore dans l'inactivité.

Surprise ! Dans le secteur du serviteur, rien n'est encore fait, si ce n'est un début de travail mal entrepris. A croire que la journée d'hier ne lui servit pas de leçon ; mais que lui prend-t-il pour être si irresponsable ? Ne parvenait-il à comprendre. Elie lança un regard contemplatif, étonné, sur l'ensemble du couloir, puis aperçut le serviteur fredonnant curieusement une chanson, une chanson d'amour.

Le serviteur l'aperçut, et arrêta aussitôt ce qu'il faisait. Il ne semblait ni irrité, ni plaintif ; c'est ce qui le caractérisait lorsqu'il ne faisait rien. Le serviteur s'approcha de lui, et sans dire encore un mot, se mit à sourire. Chose incroyable, il semblait joyeux, mais que lui arrive-t-il ? Elie ne pouvait qu'en être perplexe. Il n'avait pas l'habitude de le voir aussi joyeux, lui qui n'avait de cesse de se plaindre de la vie et qui ne laissait pénétrer en lui aucun espoir de changement.

Elie, d'abord, l'observait, l'analysait, tout en étant dans l'expectative, voulant certainement savoir ce qui aurait pu raviver l'esprit de celui qu'il connaissait être le plus grand pessimiste de la vie. Le serviteur, sans rien dire encore, le prit et le fit entrer avec lui dans une salle proche en prenant soin de refermer la porte derrière lui.

- J'ai un truc incroyable à te raconter, lui dit le serviteur en le poussant sur une chaise
- Mais qu'est-ce donc ? le questionna Elie rempli de curiosité, le fixant d'un regard baigné dans l'incompréhension de la situation
- Tu me trouveras peut-être stupide, et aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai l'impression, disait-il d'un air émerveillé, que la providence m'aurait envoyé un signe, un espoir, ou que sais-je encore, quelque chose de merveilleux...

Elie, ne comprenant pas vraiment, se mit juste à s'égayer au même mouvement que lui s'attendant à une réponse beaucoup plus précise sur la nature de ses sentiments.

- Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en souriant tel qu'il le voyait faire sans pouvoir mieux lui expliquer la situation ;
- J'ai fait un rêve, ou dirais-je, j'ai eu comme une vision de l'avenir, une rencontre, *un rêve inoubliable* dans lequel il n'y avait en moi

que joie et émerveillement ; un pur bonheur débarrassé de tout soucis.

Elie le regarda un instant, déconcerté, le fixa un peu plus pour essayer d'apercevoir en lui un soupçon de plaisanterie mais il n'en était rien. Le serviteur, à ce qu'il lui semblait, paraissait sérieux dans ce qu'il disait. Un simple rêve, pensait-il, l'aurait autant ravivé l'esprit ? Ça ne pouvait qu'être qu'une mauvaise blague. Il ne savait s'il devait prendre cette situation au sérieux.

- Tu veux me dire que tu te sens être comblé de joie à cause d'une rencontre... dans un rêve ! termina-t-il dans un ton de moquerie ;
- Plus qu'un rêve, répliqua le serviteur en toute vivacité, j'ai rencontré la femme de ma vie, et quoiqu'étrange, cela me parut si réel que j'eus l'impression que tout pourrait changer dans ma vie d'un moment à l'autre.

Il le fixa encore un peu plus ; une femme ! se dit-il. Cela lui semblait beaucoup plus étrange que ce soit une femme qui l'aurait mis dans cet état. Il semblait ne pas faire mine d'être heureux et pensait vraiment ce qu'il disait ; Elie ne parvenait toujours pas à ôter l'aspect ridicule dans sa tête de toute cette situation provoquée par « un rêve ».

- Je ne te savais pas superstitieux, lui dit Elie le regardant avec un sourire à peine étouffé ;
- Je ne suis pas victime d'une démence, et veuille bien me croire, ce n'est pas en vain que je m'exalterais ainsi.

Il essayait de le convaincre qu'il n'était pas en plein délire.

- Sois un peu plus claire, veux-tu ; qu'est-ce que tu as vu dans ce rêve ou vision, ou signe...enfin qu'as-tu vu ? lui demanda-t-il, cette fois-ci, prenant un peu plus au sérieux la situation.

Le serviteur s'assit, prit un peu sa respiration et se mit à lui décrire la scène. Cependant, juste avant qu'il ne commence sa description, une oreille attentive, dissimulée derrière la porte depuis une minute, se démenait à enregistrer chaque son qui y sortait, et c'était celle de Bosco. Celui-ci eut vent par une bouche sournoise de l'état non pris en charge

du secteur qui était à la responsabilité du serviteur. Il vint avec précipitation espérant en cela trouver un prétexte pour nuire encore plus à ce dernier.

A peine arrivé qu'il entendit du bruit dans une salle, une conversation. Ils se consacrent à une vaine parlotte en lieu et place d'accomplir leurs obligations, s'indigna-t-il. Il voulut ouvrir brutalement la porte lorsqu'inexplicablement, il fut pris d'une soudaine curiosité. Il désira connaître le sujet de leurs conversations. Peut-être, pensait-il, qu'on le critiquait. Et c'est alors qu'au moment où son oreille se colla minutieusement à la porte, que le serviteur commença sa description encore tout évasive et manquant d'explicité. Le serviteur commença à articuler :

- Elle était...elle était belle, magnifique... splendide, ravissante...que sais-je encore ! d'une beauté parfaite ;
- C'est bon j'ai compris, elle était gracieuse et pleine de beauté, et quoi encore ?
- Elle se perchait sur la montagne, dans la beauté de l'océan ; c'est là que je l'ai rencontrée. Elle était belle à ravir, telle une vraie princesse, que dis-je ! c'était une princesse, la plus belle de princesse, ma princesse.

Dès lors que ces paroles furent prononcées, Bosco se vit pris d'un sursaut révélateur ; tout devint clair à ses yeux. Il ne tenait plus en place, il se retira à l'instant sans entendre un mot de plus et se précipita vers la salle d'audience rencontrer le roi se disant avoir enfin accompli sa mission. En effet, le mot princesse l'excita au point où il ne mit aucun doute dans son esprit que c'était ce serviteur qui eut une aventure avec la princesse Keren. Il fut saisi d'une grande excitation tel un scientifique venant de faire son eurêka. Bosco venait de trouver le bouc émissaire parfait pour le crime que d'ailleurs il croyait être coupable.

Ce malentendu risquerait d'être d'une grande fatalité au serviteur, et Bosco le savait. C'est peut-être ce qui contribua à sa grande excitation, sans omettre sa gradation certaine dans la noblesse.

Seulement, plein de sentiment, et tout dans la précipitation d'aller rencontrer le roi, Bosco ne put éviter une collision avec un serviteur chargé de transporter des bois. Le choc fut important à cause de sa vitesse et du coup il tomba inconscient sur le sol. Le malheureux serviteur, quoique déboussolé, se rendit compte qu'il venait de heurter le nommé Barnabette. Pris de panique, il décida de s'enfuir et laissa Bosco gésir au couloir espérant qu'il ne saurait, une fois réveillé, celui qui l'aurait heurté. C'est une servante, qui, passant par-là, le découvrit et appela du secours pour le porter aussitôt voir le docteur de la cour. Ainsi comme par miracle, le serviteur, sans le savoir, s'est vu accorder un sursis avant le moment fatidique.

Pendant qu'ils l'emmenaient chez le docteur, le serviteur arrivait à la fin de son récit encore mal interprété et manquant de compréhensibilité. Elie tenta de son mieux de comprendre ses balbutiements certainement dus aux débordements de sentiment qui le remplissaient. Il ne comprit, en gros, que le serviteur, selon ses dires, aurait fait la rencontre d'une ravissante jeune fille à beauté parfaite, telle une utopie, et qu'ils auraient passé un moment court et chaleureux ensemble qu'il n'oublierait jamais ; en soi toutes les caractéristiques d'un « rêve » pensa-t-il.

- J'aurai bien voulu demeurer dans ce monde qui semblait obéir à mes lois avec ma bien-aimée, mais la réalité me rattrapa par cette maudite Cindy qui me tira brusquement de mon doux sommeil, termina-t-il d'un ton plaintif ;
- C'est bien ce que je m'apprêtais à te dire : ne fonde pas tout ton espoir en un rêve ! Pour moi ce n'est qu'un supplice de plus de te cramponner sur un espoir qui ne se résume qu'à un simple rêve. Elie lui fit cette remarque d'une voix calme, le sourire aux lèvres pour éviter de refroidir l'atmosphère.
- Comment te dire ce que je ressens ? Quelque chose va changer, j'en suis sûr ; où est passé ton optimisme religieux ? S'enquit le serviteur ;

- Il a certainement rendez-vous avec le réalisme...
- Très drôle
- Mais soit ! je ne veux certainement pas te faire perdre espoir, seulement ne fonde pas tout cet espoir en un rêve ; crois-moi je sais de quoi je parle, ajouta-t-il baissant la voix, d'un ton humoristique.
- Quelques fois, nos rêves peuvent infiltrer la réalité, ils peuvent devenir réel si on y croit vraiment, c'est ce que je ressens ;
- Si tel était le cas, ça ferait bien longtemps que je serai devenu très riche !

Ils ne purent empêcher un éclat de rire.

- Là où il y a de la vie, il y a forcément de l'espoir, lui dit le serviteur, le regard rêveur, fixant le ciel ;
- Soit ! terminer avec ces bonnes parlottes, on a du boulot à faire avant que monsieur Barnabette vienne nous pourrir la vie ;
- Je ne te le fais pas dire ! je suis plein d'énergie.

8

De l'autre côté, le vieux Bosco, après deux heures d'attente, commençait à reprendre vie. Dans son inconscient, et certainement à cause de son empressement, il balbutiait d'un son à peine perceptible mais quand-même capté par la servante qui était à son chevet qu'il devait à tout prix voir le roi et lui dévoiler l'identité de l'avorton qui aurait eu l'audace d'approcher sa fille. Une fois sa conscience rétablie, il se déchaina, puisque retenu, pour qu'il fut laissé aller voir le roi sans plus tarder.

Après plusieurs luttes, il sortit enfin et se dirigea au plus vite vers sa majesté. Il monta les escaliers jusqu'au troisième étage ; il s'approchait de la salle d'audience où il espérait trouver le roi comme il en était d'habitude lorsque, foudroyé dans son esprit, il s'arrêta brusquement. En effet, il lui vint à l'esprit qu'il y aurait une chance assez probable et non négligeable qu'il se serait trompé et que le serviteur parlait d'une autre personne. Quand l'aurait-il vu ces derniers temps ? se dit-il, la fille du roi est surveillée et le serviteur travaille tous les jours. Ces pensées tourmentèrent son esprit pendant l'écart de quelques instants, puis, comme un démon lui soufflant dans les oreilles, il pensa : il n'est qu'un vaurien qui ne m'a jamais alloué respect, ne serait-ce pas pour lui le temps de payer ? Après cette réflexion, et certainement sur l'impulsion du moment, il gagna en vigueur et mit de côté ses scrupules pour dénoncer un probable innocent chez le roi, sachant bien que le serviteur pourrait payer cet acte de sa vie.

Il poussa la grande porte, et attira tous les regards vers lui. Il s'avança à pas léger vers le roi, lequel le fixait déjà du regard. Le roi fit

signe de main aux gardes comme agreement à l'éruption soudaine du nommé Barnabette. Il ne dit aucun mot jusqu'au-devant du roi. Il redressa la tête, esquissa un sourire éclair, puis dit : je sais qui est le coupable que nous recherchons votre majesté. Le roi ne retint pas un léger cri de surprise, il se leva et commanda aux gardes de les laisser seul.

- Mais enfin ! de grâce ! je vous commande d'arrêter tout ce mystère et de me dévoiler au plus vite l'identité de cet infâme ;

Bosco répondit, le regard désolé, et la voix meurtrie

- Je m'en vois désolé de vous annoncer que tous les soupçons portent sur un simple serviteur servant au plus bas du palais qui aurait commis cet outrage au roi

Le roi faillit tomber par terre tellement sa surprise était grande. Il ne pouvait mettre en doute la parole de son fidèle homme de main. Un simple ouvrier avec ma fille, la fille du roi s'exclama-t-il !

- Comment...comment l'avez-vous appris ? lui demanda le roi semblant déboussolé par la nouvelle
- Je l'ai entendu se vanter en toute sincérité d'une rencontre qu'il aurait eu secrètement avec la princesse chez l'un de ses collègues ; je courus aussitôt vous en informer votre majesté
- Je... je vous en serai éternellement reconnaissant, vous avez honoré le titre qui vous a été confié ; vous en serez gracieusement récompensé. Dit-il à voix tombant étant sous le choc de la nouvelle
- Rien d'autre ne pourrait me réjouir qu'être à votre service votre majesté ; dit Bosco un genou à terre, esquissant secrètement un sourire victorieux

Le roi se reprit, puis prit un ton autoritaire

- Ordonnez aux gardes d'arrêter aussitôt ce serviteur, il sera mis à mort après avoir comparu devant la cour suprême, et demandez que l'on m'amène ma fille ici même,
- Toute suite votre majesté

Bosco sortit aussitôt et alla exécuter sa nouvelle mission, plein d'enthousiasme et de sentiment de vengeance. Le serviteur, en soi, n'était pas si moche ; il était plutôt agréable à regarder si ce n'est sa qualité de serviteur qui le rabaissait. C'est ce qui fit de lui un bouc émissaire parfait aux yeux du vieux Bosco. Celui-ci ne se préoccupa pas encore de la réaction de la princesse, pensant en partie avoir dénoncé le bon.

Le vieux Bosco se dit que coupable ou non, un serviteur de moins dans le monde n'y changerait rien. Et pourtant, il ne voulut pas lui-même être présent lors de son arrestation, un remord ou une arrière-pensée lui disant qu'il aurait tort peut-être.

Le serviteur s'occupait de ses besognes, ce jour-là, avec plein d'énergie. Aucune plainte, aucuns murmures ne sortirent de sa bouche en cette journée. Il balayait le couloir traversant son secteur fredonnant une petite chanson à peine audible. Il se remémorait sans cesse les scènes de son rêve passionné pour y tirer la force et l'énergie nécessaire afin de mettre en oubli les sombres vérités de sa réalité. J'en ferai un poème se dit-il, le plus beau que je n'ai jamais fait. L'inspiration lui brûlait aux lèvres, il ne désirait que se retirer dans la solitude de la montagne pour libérer toute l'énergie contenue en lui sous forme des paroles baignées des poésies.

Cependant, lorsqu'il pensait que rien ne pourrait servir d'entrave aux bonheurs dans lequel il se sentait pleinement immergé, quelque chose de lourd et d'extrêmement fort saisit son épaule, le retourna brutalement et le poussa au mur. Lorsqu'il voulut prononcer un mot, il fut saisi par deux bras puissants et reçut un coup fortement étourdissant dans le ventre, le rendant incapable de réagir pour enfin savoir ce qui se passe. Il se troublait dans sa tête par de multitudes des questions auxquelles il ne recevait aucunes réponses ; il ne pouvait comprendre ce qu'il lui arrivait. Il se sentait bouger, ou mener rapidement dans un lieu qu'il ne percevait encore. La crainte s'empara de son esprit.

Mais son étourdissement se mit à se dissiper et il reprit ses esprits. Il regarda autour de lui et constata qu'il était aux bras de la garde rapprochée du roi. Il se demanda bien ce qu'il aurait pu faire pour mériter un tel traitement ; il n'usa en effet jamais de malhonnêteté et accomplissait fidèlement, quoiqu'avec paresse, les travaux qui lui étaient confiés. Très vite, il fut jeté dans la prison du sous-sol où il eut la chance de s'y retrouver seul. Cela se passa tellement vite qu'on penserait que la brèche séparant le ciel de l'enfer ne tiendrait effectivement qu'à un fil. Il essaya de crier et questionner les gardes chargés de sa surveillance mais sans succès. Mais alors une crainte emplie de tristesse l'envahit soudainement quand l'un de gardes, barbare, lui porta le coup fatal en l'avouant d'un ton sec que sa vie prendrait fin en moins de 24heures.

Le serviteur fut choqué, ne comprenant rien de ce qui se passait. Il se laissa tomber par terre et se convainquit que sa fin se trouvait être inéluctablement inévitable. Serait-ce un coup du vieux Bosco ? Il ne s'en préoccupa pas vraiment ; sa vie, pour lui, n'avait finalement rien apporté de bon dans le monde. Personne parmi les grands publics, ni l'histoire ne sauraient qu'il avait existé, ce qui représentait pour lui un vrai gâchis d'avoir vécu. Il se souvint d'un proverbe du royaume disant que vécut inutilement celui n'ayant jamais ne fusse que planté un arbre avant de mourir. Cela resserra encore bien plus son pauvre cœur qui battait la chamade s'attendant que l'on vienne l'emporter d'un moment à l'autre.

Il faisait croire avoir perdu espoir à un quelconque changement de leur situation de servitude, mais il élevait subtilement et discrètement un grain d'espoir à un avenir beaucoup plus glorieux que ce que la logique leur réservait. Et sa graine avait connu dernièrement une large croissance par ce rêve inoubliable, tel qu'il le qualifia, mais soudain, lui sembla-t-il, l'espoir perdit sa racine qui fana à jamais. Il demeura dans le silence, attendant cruellement sa mort pour une raison inconnue ; mais qu'importe, je ne suis qu'un serviteur, se dit-il.

9

Les femmes et le silence s'excluent mutuellement ; phrase célèbre, proverbe du royaume qui eut ses preuves maintes fois. Cette fois-ci encore, les servantes de la cour s'occupèrent de répandre à une vitesse hallucinante la nouvelle de l'arrestation du serviteur. Celle-ci, une heure plus-tard, parvint aux oreilles d'Elie. Il n'en croyait pas ses oreilles, ce ne pouvait être qu'une plaisanterie. Seulement, tous tenaient un même langage de certitude, et il dut en fin de compte admettre la réalité de la chose. Il pensa immédiatement que le serviteur dut manquer du respect au vieux Bosco et qu'il en aurait payé le prix cette fois-ci.

Il se dirigea aussitôt vers la prison du palais, mais il fut empêché de voir le serviteur. Cela confirmait ses doutes, le serviteur était bien sous les verrous. Mais comment est-ce possible, lui qui était si joyeux ce matin ? Peiné pour son ami, il devait à tout prix élucider ce mystère. Chose étrange, se dit-il, qu'on lui refuse accès, cela n'arrive pas d'habitude. Il fut tellement inquiet, qu'il allait çà et là pour chercher des informations relatives à l'arrestation du serviteur.

Fort heureusement, il eut vent, par une servante naturellement, que le nommé Barnabette fut mené au centre hospitalier du palais dans les environs de 10heures du matin. Une information précieuse, et surtout coïncidant avec l'heure à laquelle il avait laissé le serviteur. Serait-ce une lutte mal terminée avec une personne qui aurait mis le vieux Bosco dans cet état ? se demanda-t-il. Et si tel était le cas, le coupable serait forcément sous les verrous ; et le seul à y être, c'est le serviteur. Et par déduction, il se dit qu'il devait exister un lien entre l'arrestation du serviteur et l'hospitalisation du vieux Bosco. Il se tapota

le front disant : quel idiot ! Et il se précipita au centre hospitalier voir le docteur ; peut-être en apprendra-t-il plus qu'il ne sait en s'y rendant.

Pendant que Elie s'enquêrait de la situation du serviteur, quelqu'un alla rendre visite à ce dernier. A sa vue, tous les gardes se levèrent et prirent une position fixe. L'homme passa sans leur tenir un regard et se dirigea tout droit au-devant de la cellule du serviteur. Les gardes gardèrent silence et n'osèrent même pas esquisser un mouvement ; en effet l'homme qui se présentait devant eux était le roi, un roi en colère. Le roi poussa violement les grilles de la cellule pour réveiller le serviteur endormi de tristesse. Le serviteur se leva brusquement et aperçut le roi, lequel lui tenait déjà un regard de fureur et de dégoût. Il fut confus et ne savait que penser de ce qu'il lui arrivait.

- Votre ma...
 - Tais-toi ! tais-toi malheureux, sale infâme ; lui commanda le roi
 - Mais...
 - Je ne te permets pas de prononcer un mot de ta bouche ! Il te sera fait mal comme t'as fait, et tu regretteras l'acte que tu as commis mon garçon, tu le payeras de ta vie ; lui dit le roi, d'une voix grave, furieuse et fort décidée.
 - Mais qu'ai-je fait ? demanda le serviteur d'une voix tremblante
- Le roi s'énervât de nouveau :
- Ne me prend pas pour un sot, cria-t-il, tu crois pouvoir me duper ; je sais, continua-t-il baissant la voix, que tu entretiens une relation avec ma fille, la princesse du royaume le plus puissant ! Et pour ce, très cher, tu payeras cette infamie de ta vie.

Et avant que le serviteur eut pu dire un mot, le roi se retourna à l'instant et s'en alla plein de colère. Il ne mettait dans son esprit aucun doute que le serviteur était l'homme recherché. Peut-être, dans son inconscient, voulait-il se persuader que l'affaire allait être réglé, et ainsi ne plus laisser place au suspens et à l'inquiétude de l'inconnu. Le serviteur cria de toutes ses forces qu'il était innocent mais un garde lui commanda de se taire, puis ajouta, comme plaisantant ;

- Ils disent tous ça et à la fin ils se retrouvent la tête en l'air ;

Le garde éclata de rire, se montrant complètement insensible au sort qui attendait le serviteur. Tout espoir venait de s'écrouler pour ce dernier, il n'eut en ce moment aucun doute que sa mort approchait à grand pas. Ses parents moururent lors des troubles qui touchèrent le royaume des années auparavant. Il fut recueilli bébé au palais royal et fut préparé à être un futur serviteur. Ce palais qui l'éleva, c'est aussi celui qui le décapitera. Sa vie ne connut rien d'extraordinaire, ni en amour car étant *déçu*, ni dans la société car un serviteur est dépourvu de valeur. Le seul ami qu'il n'ait jamais eu, avec qui il grandit tous deux orphelins, ne pourrait peut-être pas le voir mourir ; il regrettait plus le fait qu'il ne puisse lui dire au revoir. Il tomba à terre et, dans son malheur, pleura.

10

De l'autre côté, la patience d'Elie arrivait à son comble. Il dut attendre une demi-heure le médecin de la cour, lequel était sorti voir un de ses clients. Il était assis, dans l'inquiétude, ne pouvant tenir en place, lorsque, par coup de chance, le médecin arriva. Dès que celui-ci franchit la porte, Elie, dans son impatience, le submergea des questions successives dont il ne pouvait comprendre quelque chose tellement elles étaient entremêlées. Le médecin lui fit signe de se calmer ; il le fit asseoir et lui demanda calmement ce qui n'allait pas, pensant à tort avoir affaire à un nouveau malade. Elie s'assit malgré lui, prit sa respiration et fixa le médecin.

Mais au moment où il voulut poser ses questions, une de servantes du médecin fit irruption dans la salle. Elle vint dans la précipitation signaler le médecin qu'il était demandé par le roi au plus vite.

- Comme vous pouvez le comprendre, il me faut me dépêcher ; évidemment je n'oserai faire attendre le roi ; veuillez m'excuser, voulut faire comprendre le médecin au jeune homme acharné devant lui avant de sortir précipitamment à la rencontre du roi.

La servante se tourna vers Elie, le voyant abattu du départ du médecin, et lui demanda :

- Je suis la main d'œuvre du médecin et je m'y connais en médecine ; puis-je vous aider monsieur ? Elle pensait aussi que c'est un cas de maladie
- Euh ! peut-être bien, étiez-vous là lorsque le vieux Bosco fut emmené ici même pour un soin ?

- Le nommé Barnabette ! bien entendu que j'étais présente ; que voulez-vous savoir monsieur ? demanda-t-elle, suspicieuse, pensant peut-être avoir devant elle celui qui aurait accidenté le vieux Bosco.

- J'aimerais que vous me disiez comment il eut son malaise

La servante le dévisagea tout intriguée. Ça n'arrivait pas tous les jours que l'on mène l'enquête sur l'un des patients qu'elle avait à traiter avec le médecin.

- Avez-vous été chargé par le roi de mener une enquête monsieur ?

- Non ! c'est juste qu'il m'est fort utile de découvrir l'auteur, si jamais il y a, de cet incident avec ce Bosco

- Vous pensez que ce Bosco a été agressé ? demanda-t-elle pleine de curiosité, ça ne m'étonnerait guère vu la réputation qu'il porte ce vieux type, ajouta-t-elle

- Vous n'en savez pas plus que moi il me semble ; marmonna Elie d'un ton laissant entrevoir de la déception

Ayant l'air de rien, elle dit, juste par un coup de tête

- La seule chose que je sais, c'est que ce vieux snob voulait à tout prix voir le roi

- Sapristi ! S'exclama-t-il, Savez-vous pourquoi ?

Elle eut un air un peu inquiet ; elle se mordit les lèvres montrant ainsi son hésitation à parler. Elle se tourna, car elle ne supportait ce regard impatient qui la fixait. Elie sut directement par intuition qu'elle détenait une information capitale. Seulement, elle jugeait grave et secrète l'information qu'elle s'apprêtait à dévoiler. Elle ne désirait être mêlée à toute cette histoire. Elle ne pouvait dire que la fille du roi serait soupçonnée d'avoir une relation secrète comme elle l'avait entendu.

- Je ne puis savoir s'il m'est permis de vous le dire

- Mais non ! il m'est important de le savoir, dites-le-moi, je vous l'en conjure

- Mais... je ne sais pas, j'hésite... je refuse d'être prise pour une colporteuse

- Mais voyons, je ne suis pas à la recherche des ragots ; je cherche juste à aider mon ami qui s'en trouve mal au moment où l'on parle
- Il espérait l'émouvoir mais elle se montra intrépide face à sa volonté
- Je suis désolée mais je refuse de me retrouver aussi mal que votre ami si je laisse passer une information de cette envergure
 - Je vous en prie, je ne rapporterai rien à personne ; je vous en fais le serment, ajouta-t-il d'un ton solennel.
 - Mais...je ne peux pas... s'il vous plaît, ne me forcez pas
- Elie, à bout, se tira les cheveux et, dans son empressement, la colla au mur.
- Mais vous allez parler oui ! cria-t-il
- Elle ouvrit grand les yeux, et vit que l'heure n'était plus à l'hésitation ; son oppresseur se trouvait être fort sérieux et avide de réponse. Elle finit donc par dévoiler :
- Je l'entendis murmurer qu'il savait qui était l'amoureux secret de la princesse et qu'il devait à tout prix le dire au roi

Dès qu'elle eut dit cela, tout devint clair à ses yeux. Il comprit à l'instant le malentendu qui dut se passer entre le serviteur et le vieux Bosco. Pour lui, ce ne pouvait être une simple coïncidence le fait que le serviteur se trouve être en prison juste après que Bosco prétendit avoir trouvé le fameux amant de la princesse. Il se précipita aussitôt dans la salle d'audience rencontrer le roi pour tout lui expliquer. Pour lui dire que certainement Bosco avait dû mal interpréter une conversation dans laquelle était sujet une princesse imaginaire, dans un rêve qui n'ait rien à avoir avec la réalité.

A cause de sa précipitation, il faillit heurter le médecin qui quittait il y a quelques minutes son audience avec le roi.

- Mais enfin ! qu'avez-vous cette journée jeune homme ? demanda le médecin bien surpris.

Il pensait que le pauvre jeune homme était atteint d'une légère démence

- Ce n'est pas pour vous...je vais voir...il me faut rencontrer le roi, articula-t-il enfin
- Je sors d'un entretien avec sa majesté à l'instant, il n'est certainement pas d'humeur à rencontrer un...enfin il n'est pas disponible !
- Cela m'est bien égal, il me faut le rencontrer ; pourquoi donc est-il indisposé ? demanda-t-il bien inquiet et sous l'agitation
- Apparemment, quelqu'un aurait attisé la colère du roi ; je dois me préparer à récupérer un corps qui se verra décapité le lendemain ; quel triste sort ! dit-il semblant peiné, dans son regard vide et ailleurs.

Ces paroles scièrent Elie de toute part, il bondit violemment et se dirigea au plus vite voir le roi. Le médecin ne comprit pas bien la situation mais, se disait-il, ce garçon serait le prochain à être décapité s'il tenait à voir le roi dans l'état de frustration dans lequel il l'avait laissé.

Elie arriva devant la salle d'audience, et dès que les gardes virent qu'il était serviteur du palais, ils le chassèrent à coup de lance. Il fallut presque l'attaquer pour le retourner en arrière afin qu'il ne pénètre de force dans la salle d'audience. Les gestes des gardes l'eurent certainement sauvé la vie, car s'il eut seulement eu le malheur d'entrer sans permission, il aurait été décapité bien avant le serviteur au cachot.

Il finit, de mauvaise grâce, par se résilier et décida de faire tout son possible pour au moins raconter le malentendu à son ami, car peut-être pourra-t-il se défendre. Il courut intercepter le médecin qui n'avait pas encore quitté le palais, car une idée lui vint soudainement en tête, laquelle pourrait lui permettre de voir son ami.

- Bonté divine ! vous avez certainement besoin d'un soin mon jeune ami ; s'écria le médecin encore surpris de l'irruption brusque du jeune homme dont il commençait déjà à détecter un grain de folie ;
- J'ai besoin de votre aide, c'est urgent ; lui dit Elie encore sous l'impulsion du sentiment dû à la brillante idée qui venait de lui traverser l'esprit.

- Certainement que vous avez besoin d'aide, je ne vous le fais pas dire, dit-il comme donnant l'impression de parler à un fou
- Ah bon vous pensez ? s'écria-t-il
- CERTAINEMENT que je le pense. Et il recula
- Alors venez avec moi au plus vite

Elie le prit par la main et s'en alla sans plus tarder dans le sous-sol du palais voir le serviteur. C'est seulement au-devant de la grille menant vers le sous-sol qu'il se montra beaucoup plus clair avec le médecin et lui expliqua la situation. Cette fois-ci il se calma, et prit sa respiration pour raconter en détails la situation au médecin.

- Je comprends tout maintenant ; c'est donc votre ami qui doit être exécuté demain à cause, selon vous, d'un immense malentendu.
- Exactement et je dois expliquer à mon ami le pourquoi de son arrestation afin qu'il puisse se défendre
- Et vous pensez que je peux vous aider à entrer le voir... (il fit comme s'il réfléchissait un instant, puis finit par dire) ne vous inquiétez pas, je vais vous aider ;
- Ah oui ! merci infiniment ; je vous en serai éternellement reconnaissant
- Dire que je pensais que vous étiez atteint de folie
- Que dites-vous ?
- Non rien, rien du tout, allez ! avançons au plus vite

11

Le plan était simple, le médecin devait tout simplement prétendre voir le détenu pour un examen de routine ordonné par le roi tout en prétextant que le jeune Elie lui servirait d'aide. Ils s'avancèrent vers la prison, priant pour que tout se passe bien.

Arrivé au lieu voulu, ils ne trouvèrent que deux gardes à l'endroit. Le médecin s'approcha devant pour parler à celui qui les fixait déjà du regard :

- Bonjour cher monsieur ! Commença-t-il aimablement, je suis le médecin de la cour, il me semble ne pas être nécessaire de me présenter davantage ; je vous ai certainement déjà traité un jour
 - Non ! Vous connais pas, lui répliqua-t-il d'un ton vulgaire
 - Je le connais moi, affirma heureusement l'autre garde, que faites-vous ici cher médecin ?
 - Sous l'ordre du roi, je viens faire un examen de santé au détenu pour témoigner du bon entretien qui lui est octroyé dans ce bas lieu avant son exécution ; inventa-t-il subtilement
 - Nous n'en avons pas été informés il me semble
 - Et bien vous l'êtes maintenant ; sans plus tarder, j'aimerais m'occuper de cette besogne, je vous prie de m'excuser, dit-il en prenant direction vers la cellule
 - Une seconde ! dit le garde vulgaire, et ce serviteur ; que fout-il ici ?
 - Il me sert d'assistant, la médecine requiert beaucoup trop de précaution pour...pour être pratiqué par moi seul voyez-vous
- A croire que le médecin était expérimenté pour les baratins
- Euh ! si vous le dites

- Bon, allons-y dit le médecin, prenant au plus vite Elie par la main pour se sortir de cette situation

Ils firent quelques pas lorsque :

- Attendez, cria le garde vulgaire, j'ai grandi avec un médecin, je pourrai vous aider si vous voulez ; il le disait certainement pour prouver à son compagnon septique qu'il s'en connaissait en médecine

- Non, vous nous serez d'aucune utilité, je vous remercie

L'autre garde ne pouvait qu'en rigoler. Voyant cela, le garde vulgaire, pour relever le défi, insista encore plus :

- Donc en fait vous dites que je n'en ai pas assez dans le crâne pour vous aider ; répliqua-t-il d'un ton presque menaçant
- Bien sûr que non, je voulais juste dire que ce serviteur m'aiderait amplement, et que...et que je n'ai nul besoin d'une aide supplémentaire ; essaya-t-il de répondre de la manière la plus appréciable possible
- Et bien...euh ! alors ce serviteur ferait mieux de retourner au palais au-dessus ; je vais m'occuper moi-même de vous filer un coup de main, répliqua-t-il en haussant le ton d'un air brave, tel un homme pouvant tout faire
- (Quel boulet ce type pensa-t-il) ce serviteur ici présent a été formé pour ce travail, et le roi attend au plus vite mon rapport ; je devrais vraiment y aller
- (il réfléchit un instant puis dit) donc vous me prenez pour un incapable ; je vous dis que je connais la médecine le cria-t-il dessus
- Arrête ! ils ont été envoyés par le roi, alors laisse-les partir ; ne risque pas ton poste pour un défis inutile, le redressa enfin l'autre garde

Et Il finit par se résilier

- D'accord d'accord... mais je connais la médecine

- Je n'en disconviens pas ; je vous promets que la prochaine fois, je pourrai m'appuyer sur votre connaissance, mais pour le moment nous sommes pressés, répliqua tout doucement, d'un ton de flatterie, le médecin certainement las de ce garde
- Bien ! dépêchez-vous alors

Ils partirent enfin voir le serviteur, le plan avait marché comme sur des roulettes.

Ils le trouvèrent baigné dans une pleine dépression, n'espérant certainement déjà plus rien de la vie. Il était accroupi, tel un enfant pleurant ; le regard ailleurs, comme ne voyant rien.

Lorsqu'il entendit la voix d'Elie l'appeler par son nom, il eut un regain d'espoir révélateur dans son cœur. Il ne pouvait comprendre l'origine de sa joie, ni pourquoi un sourire put s'échapper de sa bouche mais quand-même il se sentait beaucoup mieux et c'était ça le plus important. Il se releva et se colla au plus vite aux grilles de la cellule pleurant certainement de joie de pouvoir voir son ami ou, au moins, quelqu'un compatissant à sa peine. *C'est lorsque, dans la solitude, l'on croit ne plus être aimé que l'existence de l'être perd tout son sens.*

Le médecin se mit un peu à l'écart pour les laisser consommer dans la plus grande intimité ce moment qui leur semblait d'adieu. Ils se regardèrent un moment, couvrant de leur peine un silence plein d'amertume, un silence d'intense tristesse. Un air aussi triste anéantirait tout bon cœur ; une expression aussi abattue ferait perdre à Hercule toute son ardeur ; d'ailleurs une demi-larme, rescapée de la chaleur intense qui remplissait leur intérieur, s'échappa de l'un comme l'autre, ne pouvant retenir leur sentiment dans une situation qui leur semblait être probablement la dernière.

- Je dois te dire quelque chose, dit Elie revenu à lui-même
- Quoi donc ? rien ne m'importe en ce moment, plus rien n'a encore de la valeur à mes yeux, répliqua-t-il d'un air triste
- Tu dois le savoir...tu dois savoir pourquoi tu es ici

- Je sais ! le roi était venu me voir et m'a accusé d'avoir fréquenté sa fille. Il jette l'opprobre sur un simple serviteur sans défense, on me fait certainement porter le chapeau ;

Il eut un regard haineux

- Ce n'est pas tout, cela est le fruit d'un malentendu
- Que veux-tu donc dire par malentendu ? demanda-t-il, cette fois-ci, soucieux de savoir
- Ce satané Bosco t'a entendu parler de ta princesse de rêve et voilà

Les yeux du serviteur s'ouvrirent grandement, son étonnement se manifestât à travers toutes les lignes de son visage ; il eut un moment un regard vide montrant ainsi que ses pensées étaient ailleurs, reconstituait-il peut-être la scène dans laquelle il ajoutait Bosco espionnant leur conversation. De l'étonnement à une colère subit, il cria d'une voix forte : je vais le tuer ce salopard. Les gardes entendirent et se mirent à s'approcher.

- Il faut aller maintenant, dit le médecin, lequel commençait déjà à éprouver de l'inquiétude
- Calme-toi ! je me suis dit que tu devais être prévenu, ça pourrait servir dans ta défense ou... je ne sais pas mais je tenais quand-même à te le dire
- Je te remercie fortement ; il est vrai que j'ai droit à une défense, je dois passer devant la cour suprême selon la coutume du royaume avant d'être déclaré coupable. Je tenterai le tout pour le tout et si rien ne marche, sache que je ne t'oublierai jamais très cher ami

Elie ressentit un vide dans son cœur, une sensation précoce de la mort de celui qu'il considérait être son seul ami.

- Tu es mon ami, dit Elie, mon *meilleur* ami ; personne ne me comprend comme toi, hors toi je n'ai point de véritable ami ; *tu es moi et je suis toi*, on se ressemble même par nos noms, car pour *moi*, ton nom veut signifier : Dieu le grand roi, le lion de la forêt. Confie-toi en lui car peut-être, me dis-je, que tu le rencontreras un jour, et ce sera le plus beau jour de *ma* vie. Tu es un fin créateur,

plein d'imagination, tu fais tout à toi-même et moi je ne suis pas grand-chose, je te vois juste faire et je m'approprie rien de ce que tu fais ; *tu porteras le nom de toute chose que je ferai* si tu n'es plus là avec moi...et c'est en se basant sur ton être que *je choisis* celle qui me comblera... que dirais-je encore, je ne veux pas t'attrister...pas plus que je ne le suis déjà

- N'en dis pas plus...dépêche-toi d'aller

Qu'est-ce qui se passe ici ? cria le garde vulgaire

- Tout va bien, nous nous en retournons faire notre rapport, je vous prie de nous excuser ; dit le médecin en se dirigeant vers la sortie
- Je serai là demain à la cour suprême... dit Elie finissant à peine ses mots qu'il fut pris par les gardes et mit dehors
- Je n'abandonnerai pas, je tiendrai jusqu'au bout

Le serviteur voulut se fortifier par ces paroles, mais il ne croyait plus vraiment que la situation puisse changer ayant vu de ses yeux la colère du roi.

12

Un garde, effrayé et tout tremblant, se dirigeait vers le roi avec une nouvelle qui ne lui plairait certainement pas. Ce ne fut pas pour lui la première fois de rencontrer le roi et c'est bien ce qui l'inquiétait. Il savait par expérience que les mauvaises nouvelles n'apportaient rien de bon lorsqu'il se trouvait être de mauvaise humeur. Et ce jour-là, c'est lui qui devait porter le grand fardeau d'annoncer au roi que sa fille avait pu sortir subtilement du palais sans qu'aucuns gardes n'aient pu l'apercevoir.

- Quoi ! bande d'incapable ! Comment avez-vous pu la laisser s'échapper du palais ? Je vous somme de la retrouver sur le champ, me suis-je montré assez clair ? cria-t-il
- Très clair votre...majesté, put-il à peine répondre à l'exigence du roi

C'était déjà le deuxième jour depuis que la princesse Keren et son prétendant s'étaient fixé rendez-vous. Et effectivement, la princesse fugua le palais royal pour répondre à ce rendez-vous qu'elle jugeait être de la plus haute importance pour son avenir. Elle alla déguisée comme dans ses habitudes et dissimulant parfaitement son visage, voir celui qui devrait être à la place du pauvre serviteur enfermé injustement.

Elle arriva à leur lieu de rencontre habituel, mais à sa grande surprise, elle ne l'y trouva pas. Il devait peut-être avoir un peu de retard. Au grand jamais il aurait oublié un rendez-vous aussi important. Elle s'assit alors et l'attendit.

Cependant, une heure passa, deux heures puis trois sans qu'il ne vienne. Finalement, c'est vers le coucher du soleil que la princesse, abattue et pensant que son cher prétendant se serait peut-être résigné, se décida à rentrer au palais. Elle avançait à pas léger. Elle était distraite, pensive et d'une tristesse irrépréhensible. Elle essayait de se convaincre qu'il devait avoir une bonne raison pour ne s'être pas présenté mais cette pensée ne l'allait pas. Ne suis-je pas la plus importante dans sa vie ? pensa Keren. *Et si tout cela n'était qu'un jeu, et si tout cet amour avoué n'était que vanité, j'en serai fortement meurtri, à jamais.* Elle se bourrait de pensée négative, pleine de colère et de tristesse. Et plus elle avançait, plus ce n'allait pas.

Dès son arrivé au palais, des gardes l'entourèrent et l'emmenèrent au plus vite vers le roi, lequel déjà commençait à perdre patience. Le roi l'aperçut, et sans se retenir, il se leva du coup et ordonna à tous ses sujets de sortir de la salle. Il lui jeta un regard de mépris et ne lui dit encore aucun mot. La princesse soupçonna quelque chose, et d'une manière étrange, elle ne pouvait comprendre pourquoi elle faisait un lien entre la disparition de Christian et la colère du roi. Le roi finit par s'asseoir sur le trône et lui dit d'un ton sévère :

- Ton mariage est fixé pour la semaine prochaine ; j'ai déjà ordonné que les préparatifs soient en exécution et je n'attends aucune protestation de ta part, c'est un ordre

La princesse fut surprise ; elle ne pouvait comprendre cette approche obligatoire entreprise par le roi pour la pousser à bout.

- Père ! mais que vous arrive-t-il ? Vous savez que je crois à l'amour vrai, *celui qui provient du coup de foudre involontaire* ; je ne daignerai épouser que celui qui gagnera mon cœur et ne croyez pas m'effrayer, ni m'intimider par ce regard intimidateur et je ferai fi de votre sévérité cette fois-ci, lui répondit-elle d'un regard de défis, n'étant nullement effrayée par ce regard froid qui lui était lancé

Le roi ne put retenir plus longtemps sa colère et son impatience et il se déchaina sur la pauvre petite pleine d'idéaux ;

- Tu préférerais épouser ce sal serviteur, cet homme de rien, d'aucune noblesse et n'ayant rien à avoir avec notre milieu, cet homme de condition basse qui aurait jeté son dévolu sur toi pour profiter de ta richesse ! sale gamine insolente et trop gâtée à ce que je vois ;

Malgré sa colère, il fit son plus grand effort pour éviter d'être entendu.

La princesse faillit s'effondrer en écoutant ces paroles. De tous ces reproches qui lui étaient adressés, elle ne comprit qu'une seule et unique chose : que le roi avait très certainement découvert sa relation secrète. Cela devenait encore plus évident à ses yeux lorsqu'elle fit un rapport entre l'absence de son amant et la colère du roi. Les accusations du roi étaient fondées et certainement qu'il en avait la preuve, pensa-t-elle ; il fallait à tout prix réagir avant que le roi ne déchaîne sa colère sur son amoureux.

- Que savez-vous exactement père ? est-ce que...
- Oui ! je suis au courant pour ce sale chien que tu fréquentais en secret et crois-moi tu vas regretter cet acte, cet homme en payera le prix.

Plus aucun doute, le roi avait découvert sa relation. Elle ne réfléchit pas plus et s'effondra en larme, demandant clémence pour son amant. Elle savait que son père était capable de l'exécuter ; mais aussi, connaissant le roi, elle savait qu'il serait aussi capable de clémence. Le roi, lui, l'examinait intensément, pour voir sa réaction, voulant peut-être dissiper le doute de la probable innocence du serviteur en prison.

- Père ! je vous l'en conjure, et je vous le demande, ne lui faites aucun mal ; c'est moi qui l'ai aimé et c'est moi qui l'ai conquis ; il refusait de m'approcher à cause de mon statut, la faute... (elle pleurait) la faute me revient entièrement ; il est celui que mon cœur a désiré et c'est lui seul que je désire épouser.
- *Keren ! Tu t'es moqué de moi en me cachant cette relation qui pourrait porter préjudice non seulement à mon image mais aussi à tout le royaume et tu oses demander clémence ! Ce garçon n'aurait*

jamais dû se mettre en couple avec la princesse qu'il connaissait être la princesse et il sera fortement puni pour ça.

- Père ! de grâce...
- Assez ! sachez très cher que votre monsieur est déjà dans la cellule du palais et qu'il sera, selon la loi du royaume, mis à mort dès l'aube après avoir comparu devant la cour suprême.

Ses craintes venaient d'être confirmées, voilà pourquoi il ne s'était pas présenté à leur rendez-vous.

- Père, si vous le mettez à mort, et bien... j'en mourrai moi aussi... je ne vous le pardonnerai jamais... jamais ; lui cria-t-elle

Le roi, plein de fureur, ne se préoccupait point de ce qu'elle pouvait bien dire et se montrait insensible à son égard. La colère l'avait submergé jusqu'au plus profond de son être, car il espérait secrètement que le serviteur soit innocent et que toute cette histoire ne serait qu'une incompréhension. Sa déception fut grande et il fut rempli de mépris d'apprendre que rien n'eut été pure invention dans tout ce qu'il avait appris.

- Garde ! garde !

Les gardes entrèrent précipitamment

- Conduisez donc ma fille dans sa chambre et veillez à ce qu'elle n'y sorte en aucun cas
- A vos ordres répondirent-ils

La princesse se déchaina et fit force face aux gardes mais elle n'était guère de poids à résister aux valeureux gardes royaux qui l'emmenèrent de force. Le roi ordonna qu'on l'empêchât de pousser de cri comme elle le faisait. Ils durent, non à plein cœur car ils appréciaient la princesse, lui enfoncer un tissu dans la bouche ; une technique souvent utilisée pour taire les prisonniers. Elle fut confinée dans ses appartements comme le roi le désirait. Son cœur était sur le point d'exploser, elle ne savait encore que faire. L'amour de sa vie allait

certainement être décapité s'elle ne trouvait une solution, mais elle ne pouvait réfléchir.

Elle finit par s'en dormir, lorsque son corps n'était plus en état de pousser des cris et verser des larmes. Le roi, lui, eut un éveil de conscience, une forme de regret dont il ne voulut point céder car voulait-il être stricte et ferme à sa décision. Il ferma son cœur et prit la ferme résolution de faire périr ce serviteur. Ça l'apprendra à me ridiculiser, pensa-t-il ; elle finira par se lasser de ce sal gamin, ce n'est qu'un caprice de la jeunesse, se disait-il comme pour convaincre sa conscience qu'il agissait juste.

Il ne voulut point laisser le remord et le regret des décisions qu'il avait prises le submerger. Il se pressa d'aller se coucher avant que sa colère s'apaisât et nourrit des pensées négatives en lui afin qu'il ne lui vienne point l'envie de se montrer indulgent envers le serviteur.

13

Elie, de son côté, ne travailla plus, et greva dans la chambre du serviteur. Il s'imaginait la solitude et la douleur qu'il ressentirait si le serviteur gisait plus bas que terre. Il ne mourrait point comme un héros, comme avoir agréablement vécu, mais comme un pauvre chien que l'on couperait la tête pour être préparé. Toute cette situation lui blessait le cœur ; avoir servi dans la servitude pour ne terminer que de cette manière était cruel à ses yeux.

Elie aperçut un tas de feuille éparpillé dans les fonds de la chambre. Il s'avança pour ranger, et à sa grande surprise, il vit que c'était des poèmes que le serviteur essaya de concocter. Il y voyait plusieurs essais abandonnés ou peut-être non terminés ; il se mit à les rassembler, voulant déjà commencer à garder des souvenirs. Il ne perdit pas tout espoir, mais il s'attendait à tout.

Soudainement il s'arrêta, il ouvrit grands les yeux et des souvenirs revinrent à lui. Il vit un poème qui lui rappela un mauvais moment du passé du serviteur. La seule fois où il crut que le serviteur était dans un état lamentable, ce fut lors de son amour de jeunesse ; un amour que le serviteur refusa de lui révéler. Le serviteur connut une déception, et dans sa tristesse, pensait ne plus vivre ; Elie s'en souvenait comme si cela ne fut que hier. Le serviteur écrit en ce moment-là un poème de tristesse, *d'amertume et déception* lorsqu'il se rendit compte que sa bien-aimée ne l'aimait guère. Et c'est ce poème qu'Elie avait entre les mains.

Les paroles de ce poème le scièrent de toute part, les dernières phrases semblant se réaliser dès le jour suivant. Le serviteur exprimait

son vœu de disparaître à jamais. Quelle ironie du sort que ce soit aussi une femme qui risquerait de le faire disparaître, pensa-t-il.

Il prit le poème et le lit encore une fois ; *étant dans la tristesse, il pouvait comprendre le pourquoi de chaque parole*. Ce poème se présentait comme suit :

*Daigne m'aimer, ou laisse-moi mourir
Je veux que quelqu'un ait à se plaindre de moi ;
Je veux que l'on me dise que j'ai tort ;
Est-ce un crime d'aimer ?
Ne puis-je moi aussi en ajouter une expérience ?
Je suis perdu, je suis rejeté ; à quoi sert la vie en fait ?
Je crois ne me voir vivre que dans la joie,
Mais j'ai perdu l'amour,
Un amour que je ne connaissais pas ;
Qui me surprit et se fit voir en moi comme par surprise ;
Je veux pleurer, mais mon Dieu que je n'y arrive pas !
Me morfondrais-je à tort sur mon sort ?
N'ai-je pas raison d'être triste ?
L'ai-je d'ailleurs voulu ?
Voici, celui que tu connaissais s'en est allé,
Je ne sais plus où me retrouver ;
Quelqu'un, saurais-je un jour qui ç'eut pu être, perça mon
cœur
Et me fit ressentir ce que je ne pus, ne fusse que dans mon
imagination, prévoir ;
J'ai de l'amertume en moi, plus que je n'en ai jamais eu
Quelqu'un comprendra-t-il mes sentiments ?
On s'est moqué de moi ;
On m'a menti ;
On m'a délaissé ;*

Et on a préféré un autre qu'à moi ;
 Qu'ai-je fait, me demandais-je à tort, pour mériter tout ça ?
 Si ce n'est, ne le comprendrais-je que tout de suite, croire à
 un amour qui n'existait pas, eut-il jamais existé
 J'ai plongé mes yeux dans ce qui n'était qu'illusion,
 Et voici je suis touché par le vide,
 Le néant a rempli mon cœur
 Je ne puis m'imaginer vivre ainsi ;
 Je suis abattu, je suis perdu
 Je ne sais plus qui je suis ;
 J'aimerais, de grâce, que quelqu'un prononce encore le nom
 qui m'est accordé
 Afin, me dis-je, que je m'aperçoive encore être ;
 Je ne sais encore que faire, je suis enlacé dans un piège,
 Aimerais-je encore la vie ?
 Jamais j'eus à penser faire ce que je m'aperçois faire en ce
 moment
 Je n'aurai jamais cru, à ma grande surprise, que l'on puisse
 percer aussi cruellement mon cœur qu'au jour du départ
 éternel de mon géniteur ;
 Je suis allé aux oubliettes,
 Voici je ne suis plus un homme
 Et quiconque me trouvera m'appellera du nom d'enfant ;
 Car je me suis laissé tomber dans le vide, telle une fillette
 Et je me suis abandonné à mon triste sort, tel un gamin ;
 Je ne sais plus comment me relever,
 Où est passé le Dieu de mon salut ?
 Je l'ai cherché, ai-je vraiment cherché ? Mais je ne puis le
 trouver dans cet état de manque intérieur ;
 Je veux vivre,
 Je veux t'aimer ;
 Détrompe-toi, je ne désire point t'haïr ;
 Mais il n'est plus temps de revenir en arrière

*Le passé, me dis-je, ne disparaît jamais, il est une marque
 éternelle à l'origine de nos sentiments*
Insensé et stupide celui qui me dira que le temps me guérira ;
Je ne veux plus rien, et je n'attends plus rien de la vie ;
Ah pourquoi n'ai-je point péri au jour de mon existence ?
Ainsi je ne t'aurai jamais connu, toi l'amour
Et je n'aurai jamais souffert, toi la tristesse ;
J'ai exprimé mon mécontentement,
Et voici rien ne changea, la parole est-elle créatrice ?
Croirais-je encore en toi, triste amour ?
Tu m'as trahi, mais je n'ai point mal
Tu m'as menti, et je n'ai point souffert
Seulement je ne veux plus vivre, et je désire disparaître dans
un grondement de tonnerre
Quelqu'un me rencontrera peut-être sur la route, et il se
moquera de moi
Il dira bienheureux celui qui ne se porterait pas comme moi,
Car j'ai tressailli de bonheur à l'idée de te voir,
Et aujourd'hui j'en suis rempli d'amertume ;
Mais puis-je être compris ?
Je veux mourir, juste disparaître

Ce poème, pour lui, témoignait de la tristesse intense que le serviteur dut ressentir lorsqu'il se rendit compte qu'il se berçait d'illusion. Etant jeune, le serviteur ne pouvait comprendre la femme ; il *pensait* que quelque chose *collait*, mais il n'en était *rien*. Il en fut touché à jamais, et cela *peina* encore plus *Elie*. Il se disait que le serviteur mourrait sans avoir pu connaître un vrai amour réciproque. Le serviteur ne put même lui dire qu'il l'aimait, n'étant pas permis de l'approcher de près. Cela donnait des indices à *Elie*, lequel cherchait de quelle noblesse cette belle inconnue pouvait bien être. Dommage que le serviteur ne lui révélât jamais l'identité de la personne ; il ne put juste

savoir que c'était une fille du palais royal. Lorsqu'ils parlaient de cette belle inconnue, ils utilisaient un nom de code : *Augustine*.

Elie prit le poème et le mit dans sa poche, se disant révéler à la fille un jour ou l'autre qu'elle fit *souffrir* le serviteur. Puis il sortit se coucher dans sa chambre à lui.

14

Le serviteur, de son côté, ne parvenait point à assoupir ses yeux. Il pensait à ce rêve si merveilleux qui, ironie du sort, serait la cause d'un enchainement de catastrophe aboutissant à sa fin tragique et méprisable. C'était le coup de poing final que le destin aurait pu lui donner. La pire chose, se disait-il, *c'est de donner de l'espoir à un homme et le détruire juste après.*

Il se trouvait être comme en transe, dû peut-être à l'attente de sa mort, et il était submergé d'idées, d'inspirations qui semblaient lui venir d'ailleurs et que celles-ci transperçaient son être. Il sentait une poussée de réflexion s'imposer en lui et il divaguait dans ses pensées nombreuses et encore confuses, à peine perceptible.

Quelque chose comme une boule d'énergie brûlait dans son cœur et le poussait à divaguer dans des paroles qu'il ne comprenait lui-même. Il se sentait capable d'écrire de milliers de poèmes ; enfin il en avait l'inspiration.

Il avait l'impression que ces pensées étaient une communication avec une autre personne, un autre être qui lui serait semblable mais en plus pur. Serait-ce un être divin ? Il pensait plutôt redécouvrir sa nature, son être tel qu'il est en réalité dans toute sa pureté. La peur et la tristesse avaient enfin quitté son cœur, il ne s'en préoccupait plus en ce moment. Il se laissait guider par cette réflexion, par cet éboulement des pensées qui le remplissaient dans son être intérieur.

Il pensait se redéfinir dans ce qu'il ressentait. Il comprenait que sa vie pleine d'imperfection se trouverait être comme une quête

perpétuelle au retour de sa nature première, laquelle serait en son fond la perfection même. La vie prenait un peu plus sens à ses yeux, dommage que ce ne soit qu'à la fin qu'il se rendit compte du grand mystère de la vie.

Il demeurait fixe et ne bougeait plus. Il craignait en effet déranger à cet état de haute conscience et même le faire disparaître s'il osait un mouvement brusque ou une pensée superflue. Il fit disparaître toute préoccupation de son cœur et se laissa baigner dans ces sentiments de renaissance qui le submergeaient en entier. Il redevenait lui-même. Il laissait exprimer ses sentiments par des divagations. Et dans toutes ces divagations, il disait :

*Tout va vite dans le monde, je ne puis saisir le sens de l'existence qu'est la **nôtre**,
Une seule chose est sûre, c'est que les choses sont comme me dit cette belle dame,
Bêtises, tu n'en feras point ; tu seras bon afin de ne pas être jeté comme un dé,
Arrivé à maturité, tu connaîtras et tu seras ; tu existeras seulement si t'es bon,
Retourne à toi-même car en toi est la vérité, celle-ci sera pour toi un secours,
Peut-être seras-tu dans l'obscurité, mais la lumière est douce telle une fille,
Étends ta connaissance, la vérité est lumière et il te doit d'être comme elle est,
Reçois en toi ce qui est toi, c'est ça l'amour ; et c'est de mon cœur qu'il est sorti,
Vois et observe la vie, tu y trouveras des vérités dont on peut être sans ou avec,
Espère encore, le chemin est tracé pour arriver à la vérité, tu ne dois qu'en choisir un,
Reviens alors à la maison, à ta nature véridique, tu seras semblable à un professeur,
Sois toi-même, et recherche la vérité dans ses plus petits détails, comme un **chimiste**,*

*La **vérité** est cachée dans mes paroles, découvre-la, toi qui es mon intime, mon compagnon
de **classe** et augmente ta connaissance*

15

Un intense sentiment de plénitude et de compréhension le submergea. Il ne put encore tenir sur place et se mit à marcher, à faire le cent pas. Ce jour-là, il ne put dormir que dans les environs de trois heures du matin. En effet, il était rempli d'inspiration et ne pouvait retenir ses mots.

Il appela un des gardes qui faisaient la surveillance. Ce garde ne dormait pas encore ; d'ailleurs il leur était interdit de dormir avant le prisonnier, de peur qu'il ne tente de s'échapper. Heureusement pour lui, ce n'était pas le barbare qui vint à lui. Le garde vint pensant que le serviteur lui demanderait de l'eau. Cependant, il n'en était rien ; le serviteur devait parler, et il voulait à tout prix parler à quelqu'un. C'est ce sentiment qui le remplissait qui le permit sans s'en préoccuper de faire appel à ce garde, chose qu'il n'aurait jamais fait en temps normal.

Le garde arrive et, surprise, le serviteur souriait. Que lui arrive-t-il ? se demanda-t-il, l'attente de la mort le fait certainement perdre la tête. Le serviteur se préoccupait peu de l'air que pouvait afficher le garde devant lui, il n'avait certainement pas la tête à ça.

- T'as besoin de quelque chose ? (ou d'un médecin)
- Je dois vous dire ce que j'ai dans mon cœur ; certainement les dernières paroles d'un homme au bout du chemin mais tout m'est égal

Il n'était pas si méchant ce garde. Il se mit à sa place. Il ne pouvait comprendre pourquoi le serviteur semblait d'un coup remonté, mais il s'imagina l'horreur que devait être le fait de s'attendre à sa mort

certaine sans pouvoir rien faire pour l'empêcher. Il s'assit, pour peut-être distraire son esprit, et l'écouta.

- Fais comme il te plait ; de toute façon tu n'en as plus pour longtemps alors autant te donner ce que tu souhaites

Le serviteur s'assit et commença à lui parler jusqu'à ce qu'il n'ait plus assez de force pour bouger ses cordes vocales. Au bout d'une heure, le garde s'endormit mais il ne s'en était pas aperçu. Il parla trois heures du temps, puis s'endormit lui aussi. Parmi toutes ces paroles, tout cet éveil de ce qu'est l'existence qui le submergea, il disait :

Au moment même où je vis, où toutes les jouissances de mon être me submergent de l'intérieur, une question demeure stérile, une question à laquelle je ne pensai qu'à la fin de ce que je considérais être mon existence et dont toute chose pour moi s'étalerait de façon successive jusqu'à migrer dans ce que nous considérons être la perfection. Cette question était celle qui ouvre l'être même que je suis dans le cheminement de la sagesse, car tout se fait par étape et selon un ordre précis ; je ne puis entrer sans effectivement passer une porte, de même je ne pourrais pénétrer dans le sentier de la sagesse si je ne commençais par la première vérité fondamentale, celle par quoi tout s'élève et se découvre un sens dans ce bas monde.

Nul en effet ne peut se prétendre sage sans avoir eu recours en premier lieu à la résolution de cette question, et chercher à y donner une réponse serait découvrir les fins fonds de l'abîme ou peut-être plonger son regard dans le vaste océan de l'univers ; oui cet univers infini, cet espace étendu et qui serait la forme la plus pure de l'existence de toute chose, cet espace flexible et élastique qui se meut au bon plaisir du moindre mouvement de mon être.

Une angoisse me submergea à l'instant, dès le moment où cette question prit vie en moi, elle était d'une évidence à peine

*perceptible ; comment vivre sans se la poser ? La sagesse serait essayer désespérément de donner une réponse correcte et complète à ce souci qui s'impose à tout être qui s'éveille. C'est la sagesse de l'être ; connaître cette vérité me chemine vers la connaissance de l'existence totale. Et si nous n'étions qu'une seule et même chose, un mélange habilement effectué dont la forme la plus pure serait cet espace qui nous sépare ? Nous sommes un et me connaître reviendrait à tout connaître ; cette question primitive et d'une importance capitale pour moi ne serait que celle qui, s'elle ne pouvait exister, déposséderait toute chose de son sens et même nulle chose n'eut existée si cette question ne pouvait se poser, car quelque chose n'existe que si effectivement j'existe ; donc la question fondamentale que tout être devrait se poser ne serait que : **qui suis-je ?***

Oui il me faut non seulement me poser cette question mais m'appliquer fermement à y trouver une réponse ; et c'est le travail de toute une vie. Si je ne sais qui je suis, je reconnais au moins une chose par cette question : j'existe. Et une fois que j'existe, et que même je perçois les choses de ce monde, je reconnais par-là ne pas être le seul à exister ; puisqu'il est impossible à mon être de concevoir en moi ce qui n'existe pas. En effet, si je sais que j'existe, je reconnais ne pas être un néant et que la chose que je perçois par mes sens ne l'est pas non plus. Si on est, forcément que l'on n'est pas inexistant, le néant n'a point de propriété : si je perçois une chose, cela ne peut être le fruit de mon imagination, sinon comment me viendrait à l'idée une chose que je n'aurai jamais perçu ? Il n'est point dans mes capacités de connaître l'inexistence, ni même de l'imaginer ; si donc je pense, il faut que ce à quoi je pense soit quelque chose. Ainsi, je migre dans la sagesse, car non seulement je sais que j'existe, mais aussi je sais que l'autre que je perçois existe aussi, puisqu'effectivement, il m'était venu à l'idée que je pouvais douter de toute existence ; maintenant, cette idée m'est dérisoire.

Une autre angoisse traverse à l'instant mon esprit, en effet je me rends compte que non seulement j'existe, mais aussi nous existons ; alors une question demeure : Pourquoi existons-nous ? Comment suis-je sorti du néant ? Rien qu'y penser m'effraye, je ne conçois point en moi une telle immensité de pouvoir qu'est la création et l'éternité. Un être aussi bas que moi ne peut en aucun cas s'être donné existence, et j'ai reconnu que l'autre n'était pas quelque chose de supérieur à moi, nous venons d'un quelque chose qui nous transcende et nous dépasse et que l'on ne peut concevoir. Rien ne peut venir de rien, ce qu'alors toute chose serait venue de quelque chose. Si nous sommes venus d'un être, cet être serait aussi venu de quelque chose ? Si nous allions sur ce point de vue, chaque être serait venu de quelque chose et cela irait jusqu'à l'infini ; cette réflexion est dépourvue de sens.

Aussi incroyable que cela puisse me traverser l'esprit, nous sommes venus d'un être qui n'aurait point de commencement, et donc point de fin. Cela est évident, puisque certainement il y a un infini quelque part, l'univers ne peut être cet infini, je ne puis l'être non plus et cela ne peut être une succession infinie d'être qui donnerait naissance au suivant depuis une infinité de temps au passé, tout cela est hors sens. C'est un être et un seul qui serait infini et qui serait l'auteur de toute chose. Cet être serait à la fois rien et tout, on ne peut le voir, il n'a aucune forme et ne possède rien ; mais tout ce qui est ne serait que lui et lui seul. Il ne possède pas mais il est tout. Il se donne une forme et se manifeste, il n'est ni lumière ni ténèbres mais juste il est et c'est tout. Mon être reconnaît son imperfection, et notre vie de chaque jour serait de combler chacune de nos lacunes, et de migrer de plus en plus vers la perfection. Je ne puis savoir ne pas être parfait que si je connais le parfait, or cette connaissance de la perfection me semble me

venir de l'intérieur², cette question m'est venue de quelque part et ce quelque part est cet être infini qui serait l'auteur de mon être. Cet être suprême serait donc source de perfection. Si je viens de lui, je suis donc en quelque sorte lui. Et ma vie sur ce corps serait de reformer l'essence de mon être c'est-à-dire la perfection.

Après cela, le serviteur s'endormit. Pour lui, c'était certainement son dernier sommeil, sa dernière nuit, mais il ne s'en était point préoccupé. Il essayait presque de faire comme s'il ne mourrait point dans quelques heures et espérait en cela ne pas être submergé de crainte et de tristesse. Il ne fut pas le seul à avoir un sommeil lourd. La princesse ne dormit que deux heures avant lui dans toute sa tristesse. Juste avant de succomber dans le sommeil, elle s'était fait un point d'honneur de sortir son amant de sa situation funeste même si cela devrait lui coûter sa propre vie. Sans le savoir, le serviteur possédait un soutien non négligeable pouvant servir à sa libération. Tout dépendra de l'humeur avec laquelle le roi se réveillera.

Deux choses pouvaient sauver le serviteur : c'était sa défense devant la cour suprême ou la clémence du roi. Cette cour suprême est un organe judiciaire établi pour traiter les cas extrêmes où l'on devait décapiter l'accusé au cas où il était reconnu coupable. Cet organe seul pouvait décider de la mort d'un accusé afin d'éviter que des innocents soient tués. C'est ainsi que chaque accusé possédait le droit de se défendre avant sa condamnation ; si sa défense est acceptée, il sera relâché.

Il fallait entre autres que la victime vienne donner sa version des faits, en présentant quelques témoins si besoin est et que l'accusé se défende à son tour en présentant aussi des témoins à sa cause si la possibilité lui était réservée. Les crimes qui exigeaient l'appel à la cour

² René Descartes pensait que l'idée du parfait ne pouvait venir que de l'intérieur, connaissance implantée par un être qui devait forcément représenter la perfection, puisqu'il n'y a rien de parfait dans ce monde, et qu'une idée est inspirée d'un fait réel...

suprême étaient la rébellion, les tueries, la trahison ou une atteinte considérable aux sujets de la noblesse.

Cependant, lorsque le roi en appelle à la cour suprême, il ne présente que le motif pour lequel l'accusé doit être mis à mort et on laisse à l'accusé une seule occasion de se défendre. Dans ce genre de cas, il était rare que l'accusé soit reconnu innocent par crainte du roi ; dans les meilleurs de cas, l'accusé était exilé loin du royaume. Pour le serviteur, il n'espérait pas grand-chose du jugement de la cour suprême ; il se disait qu'elle prendrait certainement le parti du roi et que sa condamnation ne pouvait être évitée. Il pensait que c'était volontairement que l'on jetait sur lui cet affront et que le roi cherchait juste une personne à abattre. Il n'avait pas préparé une défense mais il savait quoi dire pour se défendre.

III. Procès, Révélation Et Elévation

Au lever du jour, le roi entendit des cris devant ses appartements. Une femme en plein état d'hystérie était bien décidée à ne point laisser périr son amant. La princesse fit une telle agitation que le roi fut forcé de sortir à sa rencontre sans plus tarder.

- Que vous arrive-t-il donc ? Vous avez perdu... (la mémoire lui revint et il comprit ce que la princesse voulait) ...je n'arrive pas à croire que vous vous livrez ainsi en spectacle pour sauver ce crève-la-faim
- Comment pourriez-vous comprendre l'amour ? Vous n'y avez plus aucune part et ça fait longtemps que votre cœur a cessé de battre, même pour votre fille.

La colère du roi étant passée la nuit, il était plus sensible aux paroles de la princesse. Il fut déconcerté par ce qu'elle disait et fut rempli pendant un court instant d'un sentiment de nostalgie. Les souvenirs d'amour qu'il put vivre avec sa tendre épouse lui revinrent à l'esprit et emplirent son cœur de tristesse. Il se rendit compte qu'en effet, son bonheur et sa joie de vivre disparurent au même moment que s'en alla la reine Sarah. Il reconnut ainsi que les paroles de la princesse n'étaient certainement pas hors sens et qu'il aurait dû lui témoigner un peu plus d'amour pour compenser à celui perdu par la mort de la reine.

Il se tourna et ne voulut point lui faire face. La princesse, retenue par des gardes, ne cessait de le dévisager. Le roi prit la résolution en son cœur d'annuler le mariage et de laisser à sa fille le soin de choisir son fiancé afin de compenser à son manque d'attention

durant ces dernières années. Cependant, la princesse devrait choisir un membre distingué de la noblesse et non un sal serviteur ; le roi n'abandonna point l'idée de faire passer le serviteur devant la cour suprême. Il y aurait eu une chance qu'il abandonne ses poursuites contre le serviteur s'il n'eut pas déjà fait appel à la cour suprême. Mais l'appel étant déjà fait, ce serait contrariant de tout annuler maintenant.

Ainsi, il se décida de laisser à la cour suprême le soin de juger le serviteur et s'il est reconnu coupable, tant pis pour lui. Sa résolution étant prise, il se tourna vers la princesse et dit :

- Je ne reviendrai pas sur ma décision, je suis le roi et j'ai fait appel à la cour suprême ; le sort de ton amant est entre leur main
- Père... (elle se calma un instant, regarda à terre comme réfléchissant, puis elle le fixa intensément et continua) ... laissez-moi je vous prie le droit de participer au jugement de mon bien-aimé

Le roi fut surpris par sa demande. Voyant son regard et constatant qu'elle s'était calmée, il dit alors :

- Faites comme bon vous semble, seulement je vous ferai sortir si vous ne gardez silence dans la salle
- Entendu

Sa réponse était sèche et brève. Les gardes la lâchèrent et elle se retira à l'instant. Le roi ne dit non plus un mot et alla se préparer au plus vite.

La cour suprême avait été convoquée pour très tôt matin sous l'impulsion de la colère du roi. Cette cour était constituée dans sa tête de cinq juges chargés de porter un jugement après s'être entretenu pour régler la question de l'accusé. Il fallait qu'au moins trois juges soient d'accord pour que le jugement soit prononcé. Si l'accusé était reconnu coupable, seule la clémence du roi pouvait lui faire échapper la mort.

Dans la salle où devait être exercé le jugement, seules quelques proches de la victime et de l'accusé étaient autorisées à y entrer. En plus d'eux étaient appelées à assister aux jugements certaines personnes qui exerçaient la fonction des témoins. Ces personnes étaient choisies comme individus distingués devant attester que le jugement fut exercé selon les normes de la loi.

16

Deux heures après le lever du jour, la salle du jugement était pleine. Elie ne put s'approcher du serviteur avant l'échéance. Il alla directement avec d'autres serviteurs du palais qui voulurent assister au jugement du serviteur. Lorsqu'Elie vit la princesse dans les premiers rangs, une bouffée de colère l'envahit. Il ne pouvait comprendre pourquoi la princesse n'avait démenti l'accusation contre le serviteur, puisqu'effectivement elle savait très certainement qu'il était innocent. Il ne la connaissait pas mauvaise, ni imbue d'elle-même. Alors pourquoi n'avoir rien dit ? Il ne pouvait le comprendre et cela excitait sa colère.

Les témoins étaient déjà tous présents et certaines personnes de la noblesse, ayant eu vent de l'affaire, s'étaient improvisé dans la salle. C'est ce qui explique qu'elle fut remplie.

Enfin, le roi demanda qu'on fasse appeler le serviteur pour comparaître.

La salle de la cour suprême se situait aux bords inférieurs du palais royal non loin de la prison du sous-sol. Il ne fallait que 10 minutes de marches pour quitter la prison à la salle du jugement. Pendant que les gardes emmenaient le serviteur, un inconnu qui se serait subtilement introduit au palais les aperçut. L'inconnu fut aidé par une servante qu'il

connaissait bien et qui l'informait de certaines nouvelles du royaume. Cette servante lui prévint de ce qui se passait sachant qu'il en serait forcément intéressé. L'inconnu vint au palais sans savoir ce qu'il y ferait mais il vint quand-même. Il se tenait proche de la servante qui le fit entrer lorsqu'il aperçut le serviteur emmené vers la salle du jugement. Cette servante portait le nom de Shekinah et c'était *une amie* à lui.

- Shekinah, c'est lui le garçon qui doit se faire exécuter ? demanda-t-il
- Oui enfin s'il est reconnu coupable, il le sera
- Si personne ne fait rien, certainement qu'il sera reconnu coupable
- Que penses-tu faire ? Tu veux mourir à sa place ?
- Je ne sais pas quoi faire mais je dois l'aider
- Ne fais rien de fou, sinon c'est toi qui seras décapité et je ne souhaite pas ça
- Ne t'inquiète pas, je me tiendrai proche de la salle de jugement ; on verra bien ce qu'advientra...

La tension dans la salle était palpable. Tout le monde attendait l'arrivée de celui qui aurait osé s'amouracher de la belle princesse Keren.

Le serviteur franchit le portail, le regard abaissé et ne montrant aucune expression dans son visage. Tous le fixaient du regard et personne n'osait rompre le silence de la salle. Seulement, lorsque la princesse l'aperçut en face, elle faillit s'effondrer. Elle voulait bien parler mais la surprise fut telle qu'elle ne parvenait à dire un mot. Elle reprit sa respiration et mit sa main dans son cœur comme si elle s'apprêtait à s'évanouir. Serait-ce une plaisanterie de mauvais goût ? Elle se redressa, fixa le serviteur et resta calme. Son cœur allait exploser. Ce n'était pas Christian ; ce n'était pas lui.

Elle voulut crier que ce serviteur n'était pas son amant lorsqu'une pensée lui vint à l'esprit. Si j'avoue que ce n'est pas lui mon amant, alors ils iront chercher le vrai, se dit-elle. Elle eut la mauvaise idée pendant l'espace d'un instant de laisser le serviteur mourir à la place de son cher Christian. Mais elle se ressaisit et chassa loin d'elle une telle

pensée. Jamais, se disait-elle, je ne laisserai un innocent mourir par ma faute. Alors elle cria de toutes ses forces que le serviteur n'était pas son amant et qu'il y avait eu erreur.

- Père, vous devez me croire, ce n'est pas lui mon prétendant secret ; je ne sais même pas comment il s'appelle ce serviteur

Le serviteur baissa le regard, comme peiné. Le roi la fixa mais ne crut pas un mot de ce qu'elle clamait. Les conviés de la salle n'en croyaient pas non plus un mot et ceux de la noblesse la dénigraient. Ils considéraient tous que la princesse perdit toute dignité et respect pour s'être amouraché d'un simple serviteur. Les amis du serviteur, eux, surtout Elie, regagnaient espoir par les paroles de la princesse. Finalement, elle ne savait pas que c'était le serviteur qui fut emprisonné, pensa Elie, s'excusant déjà d'avoir ainsi douté de la princesse. Seulement, pouvait-elle encore le sauver ?

Tous les conviés attendaient la réponse du roi aux déclarations de la princesse. Le roi, lui, évidemment, pensait que ce ne serait qu'une dernière tentative subtile et désespérée pour sauver son amant. D'ailleurs, pensait-il, si ce n'était pas son amant, pourquoi déclarer avec force que ce n'est pas lui ? Le roi n'eut pas en lui la pensée que ce pouvait être par un acte et sentiment d'humanité qu'elle s'empressait à sauver cet innocent.

- Je vous avais prévenu très chère ; gardes ! faites sortir la princesse de la salle.

Les gardes eurent un moment d'hésitation, mais voyant le regard froid du roi, ils durent s'exécuter. La princesse regarda le roi d'un air stupéfait ; elle se débattit face aux gardes robustes qui voulurent l'emmener mais elle n'était pas de taille. Elles ne cessaient de crier que le serviteur était innocent sous le regard plein de mépris de ceux de la noblesse. Le roi fut meurtri par cette scène honteuse et pouvait observer l'indignation dans le regard des conviés. Mais il ne montra aucun signe

distinctif dans son regard pouvant décrire le sentiment qu'il éprouvait et affichait un air sans expression qui imposait le respect.

Elie, abattu, vit son regain d'espoir s'envoler et il porta une haine sans mesure à l'égard du roi.

Leur dernier espoir venait de s'envoler et plus personne maintenant pourrait sauver le serviteur. Personne ne pouvait savoir ce que ressentait ce dernier ; il semblait être indifférent à ce qui se passait, comme s'il s'accoutumait déjà à l'idée de sa mort. Le regard abaissé du serviteur, semblant ne plus rien ressentir, transperçait le cœur d'Elie, lequel semblait être au bord de larmes. Il n'y avait rien de plus triste qu'un innocent semblant indifférent, comme gardant sa peine, devant être tué pour un crime qu'il n'aurait pas commis.

17

Lorsque la princesse fut mise dehors, les juges déclarèrent ouverte la première étape du jugement dénommée *présentation*. Dans cette étape, on énumère les différentes accusations portées à l'égard de l'accusé et la condamnation qui lui est réservée. L'un des juges va se lever, ayant à la main une sorte de papyrus contenant les accusations et condamnation de l'accusé. Le juge dit donc pour commencer :

- Mesdames et messieurs, nous sommes rassemblés en ce jour sous la demande du roi pour traiter le cas de l'homme présenté ci-devant accusé d'un crime pouvant mériter la peine de mort. Le présent accusé dénommé... (il semblait ne pas bien voir le nom) ...euh ! l'accusé exerce la fonction de serviteur dans l'enceinte du palais royal et est accusé d'avoir illégalement une relation avec la princesse Keren, ce qui est considéré dans le royaume comme étant une atteinte à la noblesse royale. Le roi ayant fait appel à la cour suprême conformément aux prescrit de la loi régissant le royaume, nous juges allons décider après s'être assuré de la culpabilité de l'accusé s'il doit vivre ou mourir.

Cette première étape étant terminée, arrive maintenant l'étape de *justification* où chaque membre présente sa version des faits. Le juge qui se nommait Siméon demanda au roi de présenter les éléments qui

justifient son accusation portée à l'égard du serviteur. Le roi seul, sans faire appel à son fidèle serviteur Bosco qui se tenait à l'extrémité de la salle, portait les justifications à l'arrestation du serviteur. Il dit :

- Ce serviteur orphelin, qui n'a que deux ans de plus que la princesse, a été recueilli jeune dans le palais après l'incident qui eut lieu il y a des dizaines d'années dans le royaume et qui tua ses parents. Il grandit donc dans le même environnement que ma fille quoiqu'ils ne s'aient, je le suppose, jamais parlé dans le passé. Il me semble que le fait d'avoir grandi au palais trompa sa personne et il se mit à croire qu'il valait mieux que le piètre serviteur qu'il était. Ma fille étant en soi isolée et seule, cherchant certainement en son cœur à combler cette solitude par de l'affection, ce serviteur, cet homme de rien dut en profiter pour la séduire. Je constatai il y a quelques mois un changement chez elle que je ne pus discerner. Alors, il y a quelques jours je nommai mon fidèle homme de main que voici (il pointa Bosco) au titre de Barnabette pour effectuer la mission de démasquer cet audacieux. Après enquête, il découvrit que ce serait ce serviteur qui aurait une relation secrète avec la princesse en espionnant ses conversations avec ses camarades. Etant au titre de l'inspecteur Barnabette, je n'ai nul doute de la véracité de l'information qu'il m'apporta. Encore est-il que ma fille a bien confirmé entretenir une relation secrète avec un individu de mauvaise vie et que, une fois enfermée, elle supplia qu'on daigne le relâcher. Pour ne pas être injuste et ne pas renier les droits de cet infâme (c'était surtout pour ne pas briser la princesse), je décidai donc de faire appel à la cour suprême pour régler son cas.

Après ces paroles, le roi s'assit. Son visage était ferme et laissait entrevoir de la colère. En fait, il cachait bien sa honte et l'humiliation qu'il ressentait en lui. Il fit mener une enquête pour connaître tous les détails de la vie du serviteur. Il ne désirait qu'une seule chose : en terminer avec le procès et retourner se coucher. Il en voulait au serviteur

mais il ne voulait point que la princesse l'en veuille à mort. D'où s'était-il dit qu'il n'userait d'aucune influence lors du procès.

Le juge Siméon se leva et porta son regard vers le serviteur. Celui-ci semblait ne pas porter attention à ce qu'il lui arrivait. Il s'était effectivement familiarisé à sa mort certaine. Pour lui, tout ce procès n'était qu'une cérémonie emplie de mascarade afin de légaliser son meurtre sans raison. Le juge se mit à le questionner :

- Que penses-tu de ce qui vient d'être dit à ton sujet ?

- ...

Il ne donna aucune réponse, il le regarda juste

- Que dis-tu pour ta défense ?

- ...

Ce silence fit penser au juge qu'il était coupable mais quelque chose le dérangeait lorsqu'il le regardait au visage

- Tu ne veux donc pas te défendre ? tu te reconnais d'emblée être coupable mon garçon ?

Pas de réponse

Ce silence pouvait laisser place à certaines interprétations mais le juge avait acquis, au fil des années de service, une capacité de perception qui lui permettait au premier coup d'œil de reconnaître un innocent ou un coupable. La première impression pour lui était la bonne. *Il pensait qu'il existait une sorte de lien universelle reliant chaque homme et qui s'amplifierait selon l'amour, permettant des échanges de pensées ou informations. C'était pour lui l'explication du sixième sens et pressentiment qui s'infiltraient dans sa vie et dans sa perception des choses. Si donc il est en face d'un innocent, il le saurait par la connexion qui les unit, laquelle provoquerait en lui une idée profonde et peu perceptible mais qui orienterait son jugement et sentiment envers l'accusé.* Et en regardant le serviteur, il eut la forte impression qu'il n'était pas coupable mais qu'il avait accepté son triste sort.

Au moment où il voulut de nouveau le questionner, une voix se fit entendre ; c'était celle d'Elie. Il cria : ne meurs pas sans rien essayer. Le serviteur redressa la tête. Ces paroles le ravivèrent de souvenirs. En effet, c'est lui qui, d'habitude, conseillait Elie de faire face aux obstacles et ne point mourir sans au moins essayer quelque chose, puisque ce dernier était pourvu d'accalmie, faisant de son mieux pour ne pas s'attirer des ennuis. Le serviteur le lui répétait pour qu'ils s'opposent à Bosco. Ce serait alors le comble que celui qu'il conseillait lui rendit son conseil. Le serviteur sourit un instant, puis se dit : ça ne me coûterait rien si je parlais avant de mourir.

- Je vous écoute votre honneur ; dit-il enfin
- Bien, dis-moi ; que plaides-tu sur toutes les accusations qui pèsent sur toi ?
- Non coupable ! je ne suis coupable de rien ; ça fait des années que je ne puis même avoir l'occasion de rencontrer en face la princesse

Le roi s'énerma mais ne dit rien, l'expression de son visage le trahissait. Le serviteur ne daigna pas le regarder et continua sa plaidoirie. Les justifications de l'arrestation du serviteur étaient fort peu consistant mais puisque c'est le roi, ça passe.

- Comment expliques-tu tout ce qui t'arrive ? pourquoi es-tu accusé ?
- Un simple malentendu votre honneur ; on m'entendit parler d'une rencontre faite avec une belle et ravissante inconnue que je ne puis atteindre ni dérober, mais dont la beauté était comparable à celle d'une princesse

Le cœur du vieux Bosco se mit à palpiter. Il savait en effet qu'il existait une forte probabilité qu'il ne s'agisse pas de la princesse et que le serviteur soit innocent. Mais, à cause de son animosité envers ce dernier, il décida en fin de compte à le designer comme coupable. Il ne pensait pas que les choses prendraient une telle tournure et qu'il y aurait tant des tensions dans l'air. Il ne s'imagina point que la princesse pourrait démentir son accusation. Il venait de se rendre compte de

l'ampleur de la décision qu'il avait prise en accusant le serviteur et il s'en sentait très effrayé. Il se répétait à chaque instant que le serviteur était coupable et que sa décision était juste. Mais s'il s'était trompé ou avait fait une erreur de jugement, il en paierait fort le prix.

- C'est donc une autre personne que tu as rencontrée et non la princesse ?
- C'est exact votre honneur

Le serviteur semblait détendu et ne manifestait aucune crainte comme le seraient d'autres à sa place

- Raconte-nous donc cette rencontre et dis-nous qui est cette fameuse inconnue ; Où l'as-tu vu, Quand l'as-tu vu et qui est-elle ?

Le serviteur sourit un peu à l'idée de ce qu'il se préparait à raconter et baissa la tête. Il fit appel à l'inspiration qu'il eut cette nuit et se prépara à parler. Ce serait trop simple, se dit-il, de tout dire en un coup et personne n'en croirait un mot. Alors vaudrait mieux leur faire le tour de la ville puis, enfin, dire ce qu'il en est de la situation.

Il inspira fortement de l'air comme le ferait quelqu'un se préparant à la nage et commença son discours.

- Je vais alors vous raconter la drôle histoire ; mais soyez attentifs et ne m'interrompez pas
- On t'écoute

Il recula de trois pas, se tourna vers Elie, puis le fit un petit clin d'œil. Il fixa le juge Siméon, ferma les yeux, les rouvrit puis dit :

Elle se tenait au haut de la montagne, comme voulant atteindre le firmament, admirant la splendide vue de l'océan.

Poussées par le vent, les vagues atteignaient le bas du mont.

Emerveillée par les rayons du soleil couchant, voilée par sa longue chevelure, l'Etoile du matin émerveillait son allure.

Elle était l'arc-en-ciel du jour, le bonheur d'un pays, la splendeur d'une nation.

*Elle était en blanc comme une sainte vierge, pieds nus comme dans
une terre sainte.*

*Son corps resplendissait à la vue du soleil, s'illuminait à la venue de
la lune.*

*De derrière je ne voyais qu'une ombre, de plus près j'apercevais la
pénombre.*

*Et je m'approchais sans savoir vers qui j'allais ; c'est à la rencontre
de l'inconnue que je partais.*

*Et même si cette inconnue était la mort, même si elle pourrait me
causer du tort, je m'approcherai ;*

*Car cette beauté m'ensorcelait, sa vue m'avait scellé pour ne point
partir.*

*Elle se tournait et me faisait face, et sans jamais la connaître, sans
jamais avoir cerné son être, à l'instant où mes yeux l'ont vue paraître,
je l'aimais déjà.*

*Et même si elle était l'enfer, elle était déjà mon amour,
Même si elle était une arme en fer, elle avait déjà conquis mon cœur.
Ses yeux tout ronds m'ensorcelaient comme regardant la pleine lune ;
ses yeux noirs comme les ténèbres de la nuit brillaient de mille feux
par les derniers rayons du soleil.*

*Son regard innocent était comme un glaive tranchant pénétrant
quiconque a le malheur de poser ses yeux sur son doux visage,
jusqu'à même toucher le cœur d'un criminel.*

*Son sourire sur son visage était annonciateur d'un bon présage, une
lumière dans les ténèbres, un cri de louange, la compagnie d'un ange.*

*Caressant ses cheveux, je fis un pas vers elle afin d'enfin toucher et
caresser ce que je veux.*

*Son visage mis ombre, mis éclairé prit contact avec le mien par un
simple touché du nez.*

*Et ses lèvres, d'un rouge pur et naturel, comme un feu du ciel,
pouvaient faire descendre un ange de sa demeure, adoucir un roi de
mauvaise humeur.*

La vérité était sur son front, son nom y était écrit, Augustine est son nom.

Et en ce moment c'était mon Augustine, ma belle Augustine

Et en ce temps, rien ne comptait autant qu'elle à mes yeux.

Et au moment où j'allais connaître le gout de la vie, où j'allais goûter à ce fruit rare, l'élixir du cœur,

J'entendis cette voix troublant ma joie détruire en un rien de temps mon rêve et mon Ève sans pour autant avoir goûté à ce fruit interdit.

Et à tour de rôle, tout disparut par ces paroles, d'abord comme un murmure mais ensuite clairement,

REVEILLE-TOI.

18

Après ce récit, tous, étrangement, gardaient silence. Ils se regardaient drôlement et se demandaient si la fabuleuse étrange et poétique histoire était finie, comme s'ils en demandaient encore. Ils étaient stupéfaits, et se demandaient bien ce que cela signifiait.

Son récit, tel un *poème en prose*, se voyait être dans l'admiration du grand public, mais semblait déconcertant à cause du message qu'il sous-entendait.

A leur grande surprise, selon le récit du serviteur, il aurait fait la rencontre de sa belle inconnue dans un rêve qui l'aurait fortement émerveillé. Quoi donc ? Tout ce tumulte ne serait que le fruit d'un rêve qu'on aurait cru être une réalité impliquant la princesse ? Ça virait certainement au ridicule. Les juges le regardaient un peu déconcerté ; ce fut la première fois pour eux d'entendre une telle chose. Jamais quelqu'un n'eut la prétention de dire que son accusation serait due à un simple rêve. Seul le juge Siméon croyait le serviteur ; il ne vit point de la dissimulation en celui-ci. Siméon *aima* le serviteur et fut pour lui *un ami*. Il mit en lui le dessein de le sauver de son triste sort. Mais les autres juges ne l'entendaient pas de cette oreille.

Pour ces juges, cette belle histoire n'était en aucun cas crédible ; cela ne pouvait lui servir de défense. Il se moque de nous ce garçon, pensaient-ils.

Le roi, de son côté, ne cessait de fixer le jeune serviteur et essayait de voir en lui de la culpabilité mais il n'en était rien. Il ne savait trop que penser de cette histoire car, se disait-il, elle était belle et suscitait du plaisir. A ses yeux, ce serviteur semblait sortir du lot, dommage qu'il ait commis cet outrage. Le roi ne pouvait plus faire marche arrière et il ne voulait non plus montrer de la faiblesse devant son peuple.

Il ne tenait plus à plein cœur à faire périr le serviteur mais désirait quand-même le garder en prison, voir ce qu'il deviendrait. Enfin l'un des juges dit au serviteur

- Tu veux donc nous faire croire que la fille dont tu nous parles, cette fameuse *Augustine*, ne serait qu'une pure imagination qui te serait survenue dans un rêve ?

- C'est exact votre honneur

Il détourna son regard comme disant : il nous prend pour des idiots ce garçon. Il ajouta :

- Quel rapport avec ton arrestation ?

Il avait déjà fait le lien mais il voulait entendre sa réponse

- Le vieux type que vous voyez là (il pointa Bosco) m'entendit conter mon rêve à mon ami qui se trouve être dans la salle ; et il ne comprit curieusement que je parlais de la princesse Keren

- C'est donc avec intention qu'il porta l'accusation sur toi ?

Le vieux Bosco était au bord du gouffre. Sa tension monta jusqu'à dépasser le seuil de l'hystérie. Il se montrait impassible à ce qu'il entendait et se tenait bien droit dans une posture militaire mais il brulait de l'intérieur.

- Lui et moi ne nous aimons guère et cela est connu de tous ; il n'est donc pas étrange que cette accusation me soit tombée dessus

Le juge Siméon fit entendre sa voix et demanda enfin à Bosco de se prononcer sur ce qu'il entendait de lui.

- Ce ne sont que les paroles d'un homme voulant à tout prix sauver sa vie ; je sais ce que j'ai entendu et ça n'avait rien d'un rêve ; quitte à vous de le croire lui ou moi

Ces paroles furent assez bien sélectionnées par le vieux Bosco. Sa ruse avait réussi ; en montrant la distinction de classe qui le séparait du serviteur, il fiabilisa la portée de son accusation. Le choix était clair entre sa parole et celle du serviteur. Mais le juge Siméon, dans sa sagesse, discerna de l'inquiétude mêlée de doute en Bosco. Comme s'il doutait lui-même de la véracité de ses paroles ; comme s'il lui était probable qu'il ait tort. Siméon dit :

- Où est ton ami, celui chez qui tu racontas ton rêve ?

Avant que le serviteur eut dit un mot, Elie se leva et cria : me voici. Il s'approcha du lieu où se tenait le serviteur et fixa du regard le juge Siméon, car son visage ne lui semblait pas hostile.

- Confirmes-tu les paroles de ton ami ?
- Je le confirme ; il me parlait bien d'un rêve qu'il fit et dans lequel il faisait la connaissance d'une ravissante jeune fille, et c'est *Cindy*, une des servantes, *qui put la première le réveiller* ; car il a dit entendre « réveille-toi »

Siméon crut en ce qu'il disait. Mais les autres juges demeuraient septiques ; encore est-il que c'était l'ami du serviteur. Peut-être essayait-il de le sauver. Sa parole aurait eu plus d'effet si ce n'était pas un serviteur. En principe, la princesse devait aussi comparaître ; mais sa réaction démontrait déjà quel parti elle prendrait et elle fut exclue du procès.

Siméon renvoya Elie à sa place et leva l'assemblée au silence pour une durée de trente minutes. C'est la dernière étape du procès, et elle se nomme *jugement*. Dans cette étape, les juges se retirent discuter du cas de l'accusé et de la validation de la sentence de ce dernier. Ils doivent prononcer leur sentence au bout de trente minutes et l'assemblée doit se tenir dans le silence pendant leur isolement. Personne ne se lève et personne ne bouge, l'on ne perçoit que des chuchotements des gens. Le roi, de même, se retire dans une chambre pour ne pas se tenir sans mot et dans l'attente devant l'assemblée. Elie, dans son inquiétude, ne disait rien ; il baissa juste la tête et pria.

19

Lorsque les trente minutes furent passées, le roi fut appelé et les juges se présentèrent donner leur verdict.

Nul ne pouvait être sûr du verdict qui serait prononcé. Leur avis était partagé, certains pensaient qu'il était innocent et d'autres qu'il ne l'était pas. Elie croisa les bras, et ne parvenait à tenir en place. C'était dur et énervant pour lui d'être sûr de l'innocence de son ami mais pensait aussi qu'il serait fort probable qu'il soit reconnu coupable. Le serviteur, pendant un court instant, eut un regain d'espoir mais ne voulut pas trop s'y fier. Quoique, intérieurement, il eut une soudaine impression de revoir de nouveau le lever du soleil, et il ne pouvait comprendre l'origine de ses sentiments.

Le juge qui se tint pour donner le verdict n'était pas à leur surprise le juge Siméon. D'ailleurs celui-ci ne semblait pas avoir bonne mine, comme étant contrarié. On penserait que son avis ne fut pas pris en compte. C'est la majorité qui l'emporte et il n'en faisait pas partie ; cela n'était pas bon signe pour le serviteur. Tout espoir se serait-il déjà envolé ? Elie s'attendait toujours à un miracle venu de nulle part.

Le juge inspira fortement, puis expira tout doucement. Il ferma les yeux, puis les rouvrit. Il regarda l'assemblée, il regarda le roi, et enfin il fixa le serviteur. Alors il dit :

- Conformément à la décision prise en l'unanimité de quatre juges (le juge restant serait forcément Siméon), le verdict prononcé contre le prisonnier que voici, accusé d'infamie à la noblesse royale, est...

Le serviteur ferma les yeux, l'assemblée retint son souffle ; Elie ne put se contenir et il se leva. Quelqu'un crut entendre un petit bruit venant de l'extérieur et se dirigeant vers l'intérieur mais il ne s'en préoccupa pas. Tous n'attendaient que le verdict ; et l'accusé, le jeune serviteur, fut reconnu...

- COUPABLE

Ce fut le choc que tout le monde redoutait. Tous sentirent un battement subit et rapide de leur cœur au-dedans d'eux. C'est comme si un grand boom venait de retentir dans la salle. Et pourtant, on constata un moment assez prolongé de silence, comme dans un grand étonnement. Certains s'étaient épris du jeune serviteur après son récit romantique et pensaient ou, devons-nous dire, voulaient qu'il soit innocenté. Le serviteur sentit aussi cette peine intérieure le submerger mais, se dit-il, c'était prévisible.

Elie se déchaina et protesta fortement contre le verdict prononcé.

- Je sais qu'il est innocent, il m'a parlé de ce rêve ; c'est un scandale et je ne vous laisserai pas faire

Il eut un regard prêt à tout faire, même à tuer s'il le fallait.

- Garde ! faites sortir ce serviteur et mettez-le en isolement ; ordonna le roi

Les robustes gardes se saisirent de lui et l'emmenaient dehors lorsque, incroyablement, quelque chose se passa. Quelqu'un entra et cria haut et fort que le verdict devrait être remis en compte. Shekinah et Keren voulurent l'empêcher d'entrer, le supplia de ne pas faire cette folie mais il n'entendit guère. Effectivement, l'inconnu qui fut introduit au palais par la servante Shekinah et qui se tint proche de la salle vint intervenir en faveur du serviteur. Et il le fit par reproche de conscience.

Bien avant, lorsque la princesse fut mise dehors, elle voulut encore entrer sauver le serviteur car Keren *aima* ses *yeux* et son air *intelligent* et elle dit : je dois le sauver. Mais quand elle voulut rentrer de force, une voix se fit entendre derrière elle, une voix qu'elle connaissait fort bien. C'était cet homme que Shekinah aida, et cet homme n'était autre que Christian lui-même. Sa surprise n'avait d'égal que sa joie. Celui qu'elle pensait être parti était revenu, et pour elle, cela signifiait qu'il tenait toujours à elle.

Puis, elle se souvint du procès et ainsi du danger que courait son cher amant. Sans encore dire un mot, son expression changea de la joie à la crainte et elle se jeta sur lui.

- Rentre, sors, va-t-en toute de suite je t'en prie (elle pleurait)

- ...

Christian la regardait mais ne disait rien, il semblait avoir déjà pris sa décision

- Rentre je te dis, mon père cherche à te tuer et je ne peux rien faire pour toi ; va-t-en tout de suite

Elle ne cherchait à rien comprendre de ce qu'il avait bien pu l'arriver mais elle désirait juste qu'il s'en aille et qu'il soit sauvé ; elle était sous l'émotion.

- Je dois te parler, mais après je ferai quelque chose qui ne te plaira certainement pas ; dit enfin Christian.

Il affichait étrangement un air sérieux et bien décidé, ce qui inquiéta la jeune princesse.

- Que veux-tu faire... ? L'heure n'est plus aux questions ; tu dois t'en aller avant que... avant que mon père ne se rende compte de ta présence

Les gardes observaient la scène mais ne disaient rien

- Avant toute chose, sache que je n'ai pu venir à notre rendez-vous à cause d'un problème familial ; mon père avait été pris d'une *attaque* et je dus rester avec lui. J'ai voulu me libérer mais il m'a été impossible de sortir ; je suis vraiment désolé si mon absence t'a contrariée.

Son explication lui plut mais elle ne s'en préoccupa pas tellement. Elle voulait juste lui sauver la vie. Elle voulait juste qu'il s'en aille. Voici, celui qu'elle croyait perdre était encore là, celui qu'elle pensait ne plus revoir était revenu et elle ne le laisserait pas disparaître pour toujours.

- N'en sois pas si désolé, le plus important est l'instant présent ; tu dois te sauver je t'en prie

Elle avait complètement oublié le serviteur

- Fuir jusqu'à quand ? Maintenant et aujourd'hui même, je vais prendre mon destin en main, et personne ne mourra à ma place ; *je serai combattu, mais pas vaincu ; car je porte en moi la destinée de ma famille, cette famille bénite dès sa conception et qui porte le salut de l'humanité ; je ne mourrai point, en tout cas pas maintenant*

- Mon père cherche à te tuer, quelqu'un est d'ailleurs condamné... Elle se souvint du serviteur ; elle fut bouleversée et confuse, elle ne savait plus quoi faire

- Ne t'inquiète pas, je sais déjà tout ça, et j'ai pris ma décision ; je vais aujourd'hui affronter ton père et qu'advienne que pourra

La princesse ne désirait en aucune sorte que le serviteur périsse mais elle voulait encore moins que son amant ait à mourir. Elle se tenait dans une situation très complexe, dont elle ne voyait aucune solution agréable. Mais elle protesta :

- Ne fais pas ça, je t'en prie, je ne désire point te perdre...on va...on va trouver une solution

Du coup Shekinah fit son apparition, et comprenant la situation, elle se jeta sur Christian :

- Ne te rends pas, je t'en prie ; il te ferait aussi tuer

Elle ne se préoccupa pas du fait que la princesse soit juste à côté d'elle D'un air très sérieux et menaçant, la princesse la repoussa d'un simple regard. Shekinah comprit aussitôt et se mit un peu à l'écart, mais elle continua à supplier Christian de ne pas se rendre.

- Je t'ai fait entrer, non pour mourir, mais pour te tenir au courant de la situation ; je ne crus point un instant que tu aies à dessein de faire une chose de ce genre

Ça ne plaisait guère à la princesse que cette jeune fille daigne tant sauver son amant. *A l'apparence, Keren et Shekinah aimèrent le même homme. Mais l'homme finit par choisir la princesse. Il semblait ne pas apprécier que des femmes se soucient tant de l'empêcher faire une*

chose juste selon lui. Virilement, il ne voulut point écouter la voix de la femme.

- J'irai et je combattrai le roi ; je déclarerai mon amour pour toi, Keren, et je paierai le prix de mon sacrifice ; seulement je ne permettrai point, tel un lâche, que quelqu'un soit injustement condamné

Elles protestèrent encore mais elles ne savaient que dire sur le sort qui attendait le serviteur. A un certain moment, le garde qui se tenait devant la porte et qui avait entendu leur conversation ouvrit la porte. Il fut touché par la situation et prit la décision qui lui semblait nécessaire. Ce garde se nommait Nathan et il dit :

- Le verdict va être annoncé, vous feriez mieux d'agir dès maintenant si jamais vous voulez changer la situation.

Sans hésiter, Christian fonça vers le devant car l'heure n'était plus à l'hésitation. Shekinah et Keren lui criaient derrière de ne pas y aller, mais il n'entendit guère. Elles le suivaient derrière, lorsque, il arriva devant la porte ouvrant vers la salle de jugement. Il s'arrêta un instant, comme se faisant une dernière réflexion, et se prépara à rentrer lorsque la porte s'ouvrit d'elle-même. Il vit des gardes emmener Elie dehors vers lui. Il entendit quelqu'un dire que le verdict était injuste et que certainement le serviteur était innocent. Il comprit aussitôt que le serviteur fut reconnu coupable. Et sans aucune hésitation, il cria haut et fort, avant qu'Elie fût mis dehors :

- Cet homme est innocent et il y a lieu de changer le verdict prononcé

20

Le roi se leva du coup comme ayant déjà imaginé la suite de ce qui allait arriver. Les juges eurent un air irrité, car personne ne devrait oser remettre en cause le verdict prononcé. Par contre, le juge Siméon ne put retenir un sourire victorieux ; il crut à l'instant comprendre que le verdict allait être remis en cause et que de nouvelles données allaient être présentées devant la cour. La princesse se tint au côté de Christian et avançait au même rythme que lui. Lorsqu'Elie observa la scène, il comprit aussitôt qu'une nouvelle chance s'offrait à eux. Tout n'était pas encore perdu.

Le serviteur se tourna et regarda Christian. Christian le fixa aussi. Le serviteur vit qu'il ressemblait en forme à Elie, *comme de bons amis*, quoi qu'il soit un peu plus *court*. Christian arriva auprès du serviteur et fit tourner son regard tout autour de la salle. Après un bref aperçu de son histoire, il déclara sans crainte qu'il était l'amant de la princesse et qu'il était prêt à en payer le prix.

Il dit entre autres :

- Je vous prie de m'excuser ; je me suis infiltré sans permission, mais il est fort possible que ce que j'ai à déclarer puisse tout changer. Je me nomme Christian ; je suis le *fils d'un enseignant* déjà à la retraite et dont la mère git sur une tombe depuis quelques mois. Je suis un fervent pratiquant des arts martiaux, enfin je pratique le sport de défense et je n'ai rien à envier à un guerrier si ce n'est sa noblesse.

Cependant, aussi dur que je pensais l'être à l'extérieure, lorsque ma mère rendit l'âme, je fus dans l'effondrement le plus total. Je

crus pendant un instant me donner la mort ; il pleuvait ce jour-là et j'étais sous la pluie. Je m'abritai et me tins sous un toit où je ne savais ne pas y être seul. Je ne pensais plus à rien et, j'ose l'avouer, je pleurai.

Mais il y avait une étrangère à mes côtés ; et sous le vent de tempête, elle semblait danser fredonnant une chanson. La femme à mes côtés ne put supporter la scène et sans justification, elle me prit dans ses bras. Elle me réchauffa de sa peau, douce et délicate ; cette jeune fille pleura avec moi. Elle ne me demanda point ce que j'avais, elle ne comprit point ce qui m'arrivait mais elle me consola et compatit à mes douleurs comme jamais quelqu'un l'avait fait auparavant. Je fus touché par un tel acte d'amour et d'humanité ; cette fille semblait comprendre la peine qui jonchait mon cœur et qui me remplissait d'amertume.

Après un moment, je repris mes esprits ; ma tristesse diminua et je compris être au bras d'une inconnue. La pluie torride qu'elle était n'en était plus qu'à ses gouttelettes ; je repris alors de ma virilité et feignis mieux me sentir afin que la belle inconnue n'ait point à me voir dans ma plus honteuse faiblesse. Elle se leva alors et s'en alla. Mais lorsque la douceur de sa peau se retira de moi, je compris mon erreur et qu'il aurait mieux valu, m'étais-je dis, paraître faible tout étant dans ses bras, tel un fils au chevet de sa mère. Je ne puis encore bien percevoir son visage car elle se donnait beaucoup de mal à le cacher.

Au grand malheur, je vis qu'elle prit le mauvais chemin pour rentrer dans les bons quartiers. Je sus, par la douceur de ses bras, qu'elle n'était certainement pas du quartier médiocre d'où je sortais. Je me levai alors, oubliant ma tristesse, pour venir en aide à cette belle inconnue qui venait de me tirer du gouffre de la mort. Quand j'arrivai vers elle, je la découvris au bras d'un autre homme. Ce n'est point ce que vous pensez. L'homme et ses deux compagnons voulaient dévaliser la jeune petite innocente. Je me démenai d'aller à son secours et je ne me préoccupais guère du

nombre de ces assaillants. Je pus les mettre en déroute mais pas sans une blessure à la jambe. Ces hommes s'en fuirent et reconnurent ma force.

Ce que je considérais être une défaite eut un aspect plus que positif, car je fus en admiration aux yeux de la jeune fille qui me regardait la défendre. Elle me reconduisit chez moi, car je ne pouvais marcher correctement. Elle resta avec moi et, à ma grande joie, elle s'était éprise de moi, comme moi d'elle. J'avais perdu ma mère, mais le destin m'eut en pitié et la providence m'envoya un ange pour m'empêcher de me donner la mort et recevoir un nouveau rayon de vie.

Cette jeune fille, cette belle femme à mes yeux, de *taille agréable* et de pureté intérieure n'était autre que la princesse que voici (le roi s'en doutait mais refusait de se l'admettre, il se laissa tomber dans son siège et regarda vers le bas ; les juges semblaient être déconcertés par ce qu'ils entendaient. Ce ne pouvait être du bluffe ; car, se disaient-ils, jamais quelqu'un ne s'accuserait pour être mené à mort s'il eut été innocent. Christian continua son récit). Je me montrais être réticent à toute relation avec un membre de la noblesse royale, surtout si ce fut la fille du roi sachant ce qui pourrait m'attendre ; mais elle fit ce que peu de femmes dans ce monde daigne faire, elle persista et me harcela presque (il dit cela en la regardant, plein d'amour). Je ne pus résister longtemps, elle était trop attirante pour l'être que je suis et je fus contraint par mon cœur à être avec elle. Je déclare dans tout mon honneur ne l'avoir jamais déshonoré car elle comme moi désirions attendre le mariage pour être dans la pleine légalité et légitimité de l'acte.

Je passai plusieurs mois avec elle dans le but de mieux la connaître, puis nous décidâmes d'affronter le roi et imposer notre mariage. Seul le roi en effet dispose du pouvoir nécessaire pour accorder à un sujet de la basse classe la main d'un membre de la noblesse royale.

Nous savions que le roi cherchait pour elle un prétendant digne du sang qui coule dans ses veines. Je me disais rêver si le roi daignerait me donner à moi plutôt qu'à un membre de la noblesse la main de sa fille, mais je gardai la foi car pouvais-je faire autre chose ? Je pris rendez-vous avec la princesse pour discuter de la manière dont on procéderait pour annoncer au roi notre amour, mais un incident se produisit et je manquai à ce rendez-vous. Quand j'arrivai enfin, je fus prévenu de la situation qui se déroulait au palais royal. Je compris en ce moment-là qu'un innocent se préparait à mourir à ma place et que j'avais été fou de penser que le roi aurait montré de la faveur à mon amour avec la princesse. J'ai commis une erreur, la plus belle erreur de ma vie, celle d'aimer cette jeune fille ; si radieuse si magnifique, tellement belle... (Il fit trois secondes de silence qui parut être pour la majorité de l'assemblée encore dans l'émotion toute une éternité) je suis venu assumer les conséquences de mes actes car je n'accepterai point qu'un innocent ne meure à ma place. Je vous le dis aujourd'hui : c'est moi qui suis l'amant de la princesse et je suis prêt à en payer le prix.

Christian se tut, regarda le roi puis fixa les juges. L'assemblée cette fois-ci ne garda point le silence ; des bourdonnements se faisaient entendre partout dans la salle. Ils semblaient touchés par l'histoire de ce jeune homme ; le roi fut dans la plus grande de confusion, et les juges étaient tout gênés, car leur jugement se verrait être erroné. Seul Siméon semblait aux anges.

Il eut peu après pendant un moment un silence de mort qui rendit la tension encore plus palpable qu'elle ne l'était. Le serviteur baissa juste la tête et ne disait mot de tout ce qu'il entendait. Mais, sans le vouloir, une larme, rebelle, descendit de son œil droit ; peut-être, en baissant la tête, il ne voulut voir personne apercevoir son soulagement profond d'être reconnu innocent. Elie, quant à lui, baignait dans la joie sous l'émotion du moment ; ils ont combattu contre le roi et ils en sont

ressorti vainqueur, qui l'eut cru. Enfin, un son audible se fit entendre, et il provenait du roi.

- Garde ! faites sortir ce serviteur de la salle, nous rediscuterons de son cas bien plus-tard ; il est... il est innocenté

Ce mot fut dur à prononcer, car le roi avait fait une erreur dont il s'en souviendra longtemps à cause de... mais tiens ! Qu'en est-il de ce vieux Bosco ?

Bosco avait disparu de la salle. Lorsque Christian y fit irruption, Bosco comprit tout de suite que la situation connaîtrait un changement brusque et qu'il lui faudrait sauver sa peau sans plus attendre, car il n'est pas bon pour un nommé Barnabette de se permettre une telle erreur de jugement. Il semble que pas beaucoup de gens l'aperçurent s'en aller ; ils étaient en effet tous concentrés sur l'entrée de la princesse et du jeune homme. Bosco se rendit au plus vite dans ses appartements et commença à faire ses valises ; il devait au plus vite quitter le palais avant d'affronter la colère du roi. Il ne cessait de se répéter qu'il se doutait bien que ce serviteur était innocent mais il n'entendit point sa conscience et il allait en payer le prix.

21

Le serviteur fut mis dehors, et on empêchait quiconque de le suivre, ni de l'approcher. On le mit dans un recoin attendant la nouvelle décision du roi à son sujet. Elie dut rester dans la salle de jugement, voir ce qui arriverait dans la suite. Il était ému de cette victoire qu'ils avaient remportée à la toute dernière minute. Le juge Siméon se leva et dit d'un ton formel :

- Compte tenu de ces nouvelles informations, il est certain que le serviteur dénommé... (il oublia son nom) euh qu'il est reconnu innocent ; maintenant (dit-il en s'adressant au roi) qu'allons-nous faire de ce dénommé Christian ? doit-il aussi être reconnu coupable ou va-t-il être gracié ?

Ce n'est pas en vain qu'il posa cette question. Il voulut mettre plus de pression sur le roi et le plaçait dans l'incertitude. Le roi était dans une impasse, il ne savait comment agir de manière agréable pour lui et pour les autres. Qu'allait-il faire ?

Lorsque la princesse vit que le roi semblait indécis, elle prit Christian par la main, et tout de suite Christian comprit la pensée de Keren. Ils se présentèrent tout deux devant la face du roi et se prosternèrent devant lui.

- Sa majesté, commença Christian, nous savons que notre agir ne vous fut certainement pas agréable mais, par ce temps passé, nous avons eu le temps de confirmer notre amour sur base de la connaissance de l'un et de l'autre ; nous sommes assez mûrs pour dicter nos pas et être sûrs de ce que nous affirmons ; je vous le

demande, car seul vous en avez le pouvoir, de soit me mettre à mort tout de suite, soit de nous accorder votre bénédiction et nous permettre de finir notre vie ensemble.

Ce fut certainement le meilleur moment pour eux de faire leur déclaration, comme si les évènements qui se sont succédé avaient pour but ce moment précis. Le serviteur s'en trouverait gracié et eux auraient peut-être la faveur du roi. Toute l'assemblée, enfin la majorité des conviés, passa déjà depuis un certain moment du mépris à l'émotion provoquée par la force de leur amour. Leur détermination à franchir tout obstacle, même la mort, provoqua de l'admiration chez la majorité de ceux présents dans la salle.

Le roi s'en trouva aussi involontairement touché par la situation. Il salua la bravoure de ce jeune homme et se dit que très peu de guerrier aurait affronté la mort de cette façon. Il aurait pu s'enfuir, mais il prit le risque de se présenter devant une mort certaine. Il aurait pu laisser le serviteur mourir à sa place, mais il préféra mourir, laisser sa bien-aimée, que renier ses principes et assumait seul les responsabilités de ses actes. Et tout cela imposait chez quiconque du respect à son égard. Effectivement, ce n'est pas tout le monde qui agirait de la sorte.

- Seul un guerrier de la plus grande noblesse et de très haute dignité aurait agi tel que vous l'avez fait cher gendre

Le dernier mot prononcé par le roi fit bondir de mille joies le cœur de la princesse. Ils relevèrent ensemble leur tête et regardèrent le roi ; celui-ci les souriait. Il continua

- En tant que roi du royaume de Nimuiyka, lequel est un symbole de fraternité de nos ancêtres qui voulurent en s'assemblant créer une paix durable et un amour universel entre les luba dont *je suis issu*, les Kongo et tous ceux du centre de notre continent qui se réunirent pour créer ce royaume puissant et merveilleux, je prends conscience du message apporté par nos aïeux qui oublièrent leur différence et se réunirent non pour dominer certains, mais pour établir une société égalitaire et fraternelle ; *nous sommes un*.

Nous sommes, nous les hommes, le royaume et ce n'est point la terre qui fait de nous un royaume, et je ne domine point sur le royaume, mais je le sers pour le bien de tous. Vous êtes le royaume, le symbole de la fraternité que nous ont légué nos ancêtres ; il n'y a plus lieu à des distinctions de race ou des classes ; plus personne ne dominera sur l'autre mais seul le respect commun nous guidera. Je ne m'en rends compte que maintenant. Qui que nous soyons, nous demeurons des êtres humains issus de la même chair, ayant des sentiments et une vie à respecter et à considérer. (Le roi versa une larme qu'il essuya aussitôt) je salue votre bravoure, digne d'un guerrier ; et dès à ce jour, tous ceux qui voudront devenir guerrier le deviendront, car nous représentons tous le royaume et nous nous devons tous de le défendre. Je vous nomme donc, jeune Christian, au titre de guerrier de la cour royale et par conséquent...

La princesse ouvrit grand les yeux ; Christian retint son souffle, et toute l'assemblée se leva pour entendre ce qu'elle prévoyait déjà

- Je vous donne ma fille pour épouse.

Certainement dans l'étonnement, et sous l'émotion, l'assemblée acclama le discours du roi. Le plus beau qu'il n'ait jamais fait. Une nouvelle conscience s'installa en ce dernier, et cela représentait certainement un nouveau tournant dans la gouvernance du roi. Une nouvelle idéologie, et une nouvelle philosophie politique naîtra. Le roi changea en comprenant que les êtres humains l'étaient au tant qu'il l'est. Et qu'ainsi, nous sommes tous une même personne qui se serait scindé en milliers. *Ce que donc je suis, l'autre l'est aussi forcément. Et si je sais que l'autre existe, je reconnais par-là être aussi un autre. Le respecter reviendrait à me respecter.* Cette nouvelle idéologie tournera certainement à la faveur de ce peuple dont la gouvernance était confiée au roi Elano, de la famille de Berkley.

Ayant hérité le royaume d'un père à caractère hautain, *Elano Berkley* ne pouvait qu'entrevoir la vie comme *la croyance* que *tel* son père *la concevait*. Il se montrait *peu* compatissant aux misérables et

soucis du peuple et ne gérait les choses que selon la manière dont son père le lui avait appris.

Cependant, il connut un grand tournant dans sa vie lorsqu'il fit la connaissance de celle qui devint plus-tard la *reine* Sarah. Elle changea sa vie. *Elle le poussa à aller vers les hauteurs les plus hautes et à se dépasser jusqu'à se révéler dans le monde comme un être brillant. Il l'aimait, et elle semblait aussi l'aimer.* Ce fut dur pour lui, mais le sentiment qu'il ressentit en lui le permit de comprendre que les autres n'étaient pas que des *choses* à son service mais qu'ils méritaient une certaine dose de respect. Il se montrait plus charitable envers l'autre jusqu'au jour où *Sarah changea*. En effet, elle eut une maladie du cœur, et fut prise d'une certaine démence au point *qu'elle devint méconnaissable*. Son amour *fini* donc par *mourir*.

La mort de la reine le peina au point que le roi perdit sa joie de vivre. Elano n'était plus le même. Et même, par extravagance, *la gloire de Dieu* ne l'aurait pas suffi pour être consolé. *Keren était tout ce qu'il lui restait. Pourrait-elle le suffire ?*

Mais en ce jour, après l'acte plein de bravoure du jeune Christian, le roi changea de nouveau, et cette fois-ci avec le plus de sincérité. Il fut ému de la situation et comprit que sa fille venait de trouver le bonheur que lui perdit il y a quelques années. Cela lui raviva des souvenirs qu'il pensait avoir mis au plus loin dans son passé funeste. *Sa nouvelle conscience l'inspirera pour de nombreux ouvrages à caractère humanitaire et philosophique.* Il s'intéressera aussi au spirituel et il fera appel à un certain prophète dans les jours qui suivront.

- Père...

Keren était dans l'éblouissement le plus total. Elle ne pouvait concevoir en elle un tel renouvellement de situation. Christian ne put dire un mot et se retenait de verser une larme devant tous. Pour lui, c'était un rêve irréalisable qui prenait vie devant ses yeux. *C'était un rêve inoubliable.* Elie en fut tout aussi ému, tel que les événements tragiques et terrifiants de la journée ne lui venaient plus encore en

mémoire. Alors tous se levèrent de nouveau et acclamèrent le nouveau couple en voie de mariage. Le juge Siméon manifesta aussi sa joie, étant ravi de la tournure qu'avaient prise les événements et de la manière dont ils s'achevaient. Le roi les embrassa et les conduisit dehors sous les cris et les applaudissements de l'assemblée. La nouvelle se répandit partout au palais, puis s'infiltra vers le royaume progressivement. Jamais pareille chose se produisit au royaume ; ce fut la matérialisation d'un nouveau changement et d'un espoir pour les misérables.

22

Quelques heures après tous ces évènements, Keren et son amant étant dans leurs appartements, l'on vint rapporter une nouvelle au roi.

- Sir ! nous avons fouillé partout, mais malheureusement Bosco est introuvable ; nous avons lancé des guerriers à sa trousse ; ils ne tarderont pas à le rattraper

Bosco put profiter de son titre pour quitter au plus vite le royaume. Il prit l'un des chars royaux et se dirigea vers le royaume voisin, *beaucoup plus petit* que Nimuiyka

- Je vous remets la supervision de toute cette opération. Cet homme m'a presque humilié devant tous et il en payera le prix. Il se fera décapiter à la place de ce serviteur

Quel coup de sort !

- Il sera fait selon vos ordres votre majesté

Le roi se redressa subitement ; une idée lui traversa tel un éclair

- Euh ! une chose encore, vous rechercherez une certaine personne pour moi...

Vers le soir, quelqu'un se trouvait seul dans un appartement ; et c'était le serviteur. Elie vint le voir dans les appartements royaux car il y était confiné jusqu'à ce que le roi le fasse appeler pour un entretien. Le serviteur, dans sa solitude, baignait dans un enthousiasme silencieux. Il fut tellement dans l'émerveillement qu'il ne laissait

échapper qu'un sourire de ses lèvres pour témoigner de sa joie intense intérieur. Et sous l'effet de l'émotion, il fut saisi d'un instant révélateur et d'un éveil de conscience spirituelle. Il se dit que les choses n'auraient pu s'entremêler d'elle-même pour arriver à un tel déroulement de situation aussi bénéfique pour lui ; *il dut avoir un auteur caché derrière tout ça. Qu'est-ce que donc la vie ? Et pourquoi l'existence de mon être se verrait être libre si je ne pus même avoir la liberté de me créer ? Qui est donc l'auteur de mon être et comment puis-je vivre sans le connaître ? Que serait donc la fin de ma vie ? J'existe mais je ne sais point comment je suis venu à l'existence ; je suis mais je ne sais point comment mon être se continue d'être. Suis-je né pour mourir ? Et si je ne finirais que par disparaître dans l'avenir, à quoi aurait servi le fait que je sois venu à l'existence ? Ainsi vivre, c'est être sans mourir ; vivre, ce n'est jamais pouvoir mourir. Je me sens être obligé d'aller vers l'essence de mon être pour attribuer un sens à mon existence qui me semble être absurde ; il m'a créé, mais pourquoi ? Qu'attend-t-il vraiment de nous ? Je ne puis exister sans me questionner ; il serait absurde de profiter aveuglement d'une existence qui m'aurait été accordé par un être dont la connaissance m'échapperait ; il me faut savoir pourquoi je suis venu à l'existence et ne pas ignorer celui qui m'en aurait fait don. Je dois savoir qui il est et être en bon terme avec celui-ci afin de lui témoigner toute ma reconnaissance. Ma vie présente serait donc de le connaître et de vivre le mieux possible en aidant d'autre à arriver à sa connaissance. Qui suis-je ? Et, surtout, qui est-il ?*

Le serviteur, au terme de sa réflexion, se dit devoir trouver un moyen d'en connaître plus sur cet être bienfaiteur à ses yeux. Elie entra subitement dans l'appartement et l'aperçut assis, pensif. Ce fut un moment d'émerveillement. Ils s'embrassèrent et se serrèrent l'un contre l'autre pendant un petit moment.

- Je croyais ne plus jamais te revoir ; commença Elie

- J'avais perdu tout espoir, mon chagrin m'empêcha de parler, mais maintenant j'ai l'impression d'être revenu à la vie répliqua avec enthousiasme le serviteur
- Je me sentais dans la plus total incapacité ; quel miracle que ce garçon soit sorti de nulle part
- C'est bien ce à quoi je méditais avant ton arrivé ; j'ai l'impression que la providence aurait projeté mon élévation par une dure épreuve et ainsi imprégner mon être d'une nouvelle croyance aux surnaturels

Elie fut ravi. Celui qu'il connaissait être un désespéré pessimiste venait d'accueillir la vie en lui. Le serviteur n'était plus ce qu'il était auparavant.

- Tu viens enfin de rejoindre mes croyances, et grâce à toi je suis encore plus motivé à y croire car *je crus perdre un moment la foi, puis je me rattrape, puis je retombe dans un cercle infernal qui se répète ; je veux par ton expérience m'abandonner totalement et pour toujours à cette foi*

Le serviteur eut un regard ailleurs, comme comprenant tout maintenant

- Nous sommes maintenant dans une même longueur d'onde et on se comprend mieux ; j'ai l'impression que je peux tout changer, *que la foi est créatrice*, disait le serviteur d'un air compréhensif

Un garde coupa leur conversation. Il vint de la présence du roi appeler le serviteur pour le fameux entretien.

Le roi réfléchit toute la journée sur ce qu'il devait faire pour se racheter de l'injustice commise sur le serviteur. Lorsque, d'un sursaut révélateur, il fut saisi d'une ardente stupeur, provenant du talent qu'avait eu le serviteur à son *rêve inoubliable* qu'il rapporta habilement sous forme poétique. Et si je le nommais... Il esquissa un sourire laissant penser qu'il venait de trouver la récompense ou, dirons-nous, le dédommagement qu'il se voyait être dans l'obligation de remettre au serviteur.

Le serviteur, aussi vite, arriva dans la salle de repas où se trouvait le roi. Il entra et l'aperçut, debout, regardant par la fenêtre. Ils étaient seuls et le roi se montrait curieusement silencieux.

Enfin, il aborda la conversation :

- Je ne sais que dire jeune homme, mis à part que ma personne se voit être sincèrement désolé à votre égard et je ne puis que m'excuser

C'était bien touchant, aussi incroyable, pour le serviteur que le roi ait daigné lui présenter ses excuses les plus sincères. Il ne pouvait supporter une telle scène ; qu'était-il en effet pour qu'un roi s'abaisse tant pour lui présenter des excuses.

- Je vous en prie votre majesté ; c'était une erreur... vous avez été mal informé et... ce n'était pas votre faute ; cette expérience, me dis-je, aura servi à chacun de nous

L'émotion l'envahit, et il était dans l'admiration, non pas du roi mais du fameux créateur, qui selon lui aurait arrangé les choses pour qu'elles terminent ainsi. Il était rempli de reconnaissance.

- Ne vous inquiétez pas jeune serviteur, car je ne peux laisser mon être royal se charger de cette dette morale à votre égard ; vous méritez un dédommagement royal
- Oh ! votre majesté, ne vous faites pas tant de soucis pour cette histoire répondit le serviteur par convenance ; il brûlait d'impatience de voir ce qu'un roi lui offrirait.
- Il est de mon devoir de manifester à l'égard de la population et de mon être un dédommagement acceptable et mérité, et je sais quoi vous remettre à cet effet...
- Quoi donc ? demanda-t-il, respectueusement, les yeux grands ouverts
- Pour dissiper l'injustice commise à votre égard cher serviteur, Je vous nomme...
- Oui... (mais allez-y donc)

Le roi le fixa d'un air compatissant, puis dit

- Vous serez le poète de la cour royal ; vous vous chargerez d'égayer la population et animer le genre humain dans ses émotions lors des manifestations par des poèmes sous formes des chants et hymnes de bravoure et d'amour

L'émotion l'envahit et la prophétie s'accomplit. Il acquiesça silencieusement, signe d'agrément, de la proposition du roi. L'expression de son visage pouvait trahir la joie intense qu'il ressentait car il quittait le seuil de la pauvreté et de l'humiliation pour monter en dignité. Ce jour tant attendu avait fini par arriver ; le jour de sa libération, celle qui préside à son élévation. Et il se fit qu'il put monter en dignité par un *rêve inoubliable et par un coup dur, une rencontre avec un soleil de délivrance*. La route a été longue, mais il finit par y arriver. Peut-être que d'une part son intégrité naturelle put jouer à sa faveur et que d'une autre part, pensait-il, était l'heure pour lui d'amener une révolution sur le plan social. Il se disait ne point dénigrer la basse classe d'où il était issu et de la promouvoir grâce au poste qu'il accueillait le bras ouvert.

- J'en serai pleinement ravi votre majesté, dit-il un genou à terre par signe de respect

Pour le roi, il venait de se décharger d'une dette qui pesait fortement sur sa conscience. Il ne savait guère où mènerait cette entreprise poétique mais il comptait bien accomplir sa parole. Cependant...

- Puis-je solliciter votre attention vote majesté, demanda avec tous les soins de la politesse le serviteur
- Je vous écoute jeune homme, répondit le roi d'une voix grave, mais compatissante
- J'aimerais solliciter votre clémence pour vous proposer d'élever en dignité estudiantine l'un de mes brillants amis ; dit-il sans hésitation mais non sans peine
- Vous voulez que j'attribue à l'un de vos amis la noblesse des études royales ?

- C'est bien cela votre majesté ; il m'est certain de le voir un jour devenir professeur en science philosophique...vous pouvez en faire vous-même le constat en ayant un entretien avec lui

Le roi ne se voyait pas lui refuser quelque chose, et il ne se soucia point que ce serviteur ait eu l'audace de lui faire une proposition. Sa sincérité lui voua sa confiance ; il dit donc

- Ne vous inquiétez de rien, je lève aussi la charge de serviteur à votre ami, il en va de soi ; mais seulement quel est son nom ?

Le serviteur en était satisfait ; sa joie fut intense, car il ne trouvait pas bon pour lui de voir son ami le servir tel un serviteur pendant que lui serait élevé en dignité.

- Son nom est tel le mien, *il se nomme Elie*

Après quoi, le serviteur fut renvoyé dans ses appartements. Il avait au moins pu s'approprier un titre de noblesse pour son ami. Les études de sciences n'étaient pas réservées à toute la population ; seuls les membres de la noblesse y avaient droits. La plupart de ceux de la population devaient promouvoir leur talent artistique pour obtenir un titre de noblesse ; d'autres n'étaient que des maçons ou hommes des mains. L'art de la société s'apprenait aussi par des enseignants qui auraient maîtrisé la matière.

IV. Le Mariage

Après tous ces évènements, juste une semaine plus-tard, vint le mariage de la princesse. Tous les préparatifs avaient été bien ordonnés et toute la population en avait été informée, mais seule la noblesse participerait à la cérémonie du mariage. L'époux et l'épouse se présenteraient le lendemain du mariage au grand public pour être reconnus publiquement.

La loi était stricte par rapport à la descendance royale ; seul le prince, le fils de la princesse, devrait succéder au roi. Seul le sang royal doit régner, Christian ne possédait donc aucun droit légitime de succession. En cas de malheur, et si le roi arrivait à mourir avant l'âge nubile du prince, Christian et la princesse partageraient à égalité le royaume jusqu'à ce que le prince ait l'âge de régner.

Le mariage en soi est célébré et officialisé par un dignitaire chargé d'officialiser les engagements matrimoniaux. Mais pour cette fois-ci, le roi décida d'intégrer un lien spirituel au mariage, et fit appel, par l'entremise d'un garde, à un certain prophète ambulant pour célébrer le mariage de sa fille. Il comptait aussi par ce fait officialiser le titre de noblesse qu'il octroyait au serviteur et Elie.

La salle nuptiale était bondée de partout ; tous venaient voir le simple citoyen que la princesse aurait choisi. Les femmes se disaient qu'il devait être beau à mourir pour que la princesse ait daigné l'accepter, mais les hommes pensaient plutôt qu'ils devaient être robustes tel un fier guerrier pour avoir attiré le regard de la princesse.

Le jeune fiancé, quant à lui, ne pouvait supporter ce stress qui le rongait ; l'intimidation de tout ce monde le paralysait le cerveau. Dans l'inattendu, quelqu'un entra le voir, et c'était la princesse :

- Qu'est-ce que tu as ? Ne me dis pas que tu vas t'avouer vaincu au dernier jour, lui dit-elle pour le taquiner
- Je ne peux supporter ce monde de noblesse ; ils me semblent tous orgueilleux et hautain ; pour qui me verraient-ils ? à la moindre mauvaise remarque, je te préviens je ne répondrai plus de moi

Il semblait prêt à tout en terminant ses dires. Le complexe de sa situation sociale ne le quittait pas encore

- Ha ha ! je n'en serai que ravi si tu pouvais régler leur compte à tous ces hautains ; je ne les ai jamais supportés depuis ma plus tendre enfance

Et elle ne plaisantait pas.

- Je refuse, dit-il sérieusement, que l'on me prenne pour un arriviste ; je veux prouver mon amour pour toi en...

Elle l'arrêta tout de suite

- Ne dis rien que tu puisses regretter ; je t'aime, ainsi le reste ne sert que des détails ; *considère que l'autre n'existe pas, et que seuls ceux qui t'aiment existent réellement pour toi*
- J'admire ta sagesse et ton intelligence, mais je ne regretterai certainement pas l'action que je m'apprête à faire pour toi

Il adoucit son regard à cette pensée.

- Quoi donc ? Demanda-t-elle, curieuse

Il sourit

- Je t'en ferai la surprise lors de la cérémonie ; c'est en discutant sur ce que ton père comptait officialiser lors de la cérémonie que j'eus cette idée merveilleuse

Avant que la princesse ait dit un mot de plus, quelqu'un entra dans la pièce et c'était le serviteur.

- Veuillez m'excuser, je pensais que le futur époux était seul ; dit-il le regard baissé, semblant étrangement gêné

- Non ce n'est rien, intervint Christian, conduisant la princesse en dehors de la pièce. Tu peux entrer, la princesse et moi ne nous reverrons que lors de la cérémonie

- Mais... fit-elle avant de se retrouver dehors

Il ferma la porte et resta seul avec le serviteur, lequel semblait curieusement étrange ;

- Bon jeune... enfin peu importe ton nom, on t'appelle le serviteur et ça te va je dois dire ;

Cette plaisanterie ne sembla pas faire bon effet ;

- Soit, dépêchons-nous tant que je m'en sens encore capable ; je dois aussi aller accueillir quelqu'un pour le roi, dit le serviteur.

Christian se ressaisit devant cet air froid qu'affichait le serviteur, puis prit un air sérieux. Il n'est pas si affable pensa-t-il !

- Oui tu dois voir l'homme spirituel qui doit officialiser notre mariage ! donne-lui bon accueil ;

- Ouais

Réponse sèche. Etrange ! Qu'est-ce qu'il a ce type ? Christian ne s'en préoccupa pas tellement, tant qu'il faisait ce qu'on attendait de lui...

- Mais soit commençons ce que nous devons faire

23

De l'autre côté, Elie fut appelé pour un entretien avec le roi. Celui-ci voulut quand-même s'assurer que le jeune homme possédait une certaine base de réflexion. Elie se précipita, dans la crainte, ne voulant pas risquer que le roi lui refuse cette grâce qu'il daignait l'accorder. Il n'en croyait pas ses oreilles, lorsque le serviteur l'apprit son élévation dans la noblesse. Après avoir cru de toutes ses forces que l'être divin pourrait le sortir de cette situation, il voyait dès à présent un résultat concret à toutes ses croyances. Cela ne fut pas vain, pensait-il, d'avoir autant cru ; *nous étions comme dépravés, rejetés et maudits parmi les hommes ; mais le Seigneur éternel avait un plan déjà bien conçu. Aussi n'ai-je point perdu espoir ; aussi avais-je raison de ne pas cesser d'y croire.*

Le roi accepta de l'élever en dignité, de même que le serviteur, pour témoigner du grand tournant dans la conception de la place du citoyen dans la société. Il s'assurait ainsi que personne ne remettrait en cause la noblesse de son jeune Christian dans la confrérie des guerriers, et désirait dans le même ordre changer la mentalité du royaume sur la conception de l'humanité. Elie et le serviteur seraient les exemples de cette nouvelle idéologie.

- Pensez-vous pouvoir vous en sortir en science philosophique mon jeune homme ? Demanda le roi, d'une voix douce mais d'un regard sérieux

Elie prit un air assuré, détendu

- Plus que certains ; c'est depuis ma plus tendre enfance que je me questionne sur l'être et l'existence de mon être
- Vous êtes donc prédisposé à cette science de la réflexion ! Que pensez-vous alors de l'amour ?

Il craignit une question piège, mais se dit être sincère. Je ne puis qu'être moi-même si je veux évoluer et c'est par ce que l'on a que l'on se voit être élevé, se persuada-t-il.

- *L'amour est un quelque chose d'incompréhensible pour les êtres humains ; je ne sais pas pourquoi je suis né, mais je sais au moins une chose : que je le veuille ou non, j'aime. Ce sentiment indescriptible jonche mon être, me remplit et je ne puis le contenir sans l'exprimer. Comment donc l'existence de mon être se verrait être conditionné dès sa conception à une orientation non voulue et non prévue vers un être qui me semble ne rien avoir eu avec mon existence ou ma création ? Qu'est-ce qu'aimer ? C'est vouloir s'attacher ; qu'est-ce qu'aimer ? Ce n'est point vouloir disparaître et ne plus exister ; je veux à tout prix être et ainsi ce à quoi je ressemble aussi ; aimer, c'est vouloir rétablir la relation universelle qui nous unit ; nous sortons, il me semble, d'une même plante, voilà pourquoi il y a amour, c'est pourquoi l'on s'aime*

Le roi ne dit rien un instant. Elie se tut et attendit la réponse du roi. Il craignait avoir mal répondu ; enfin que sa réponse n'ait pas convaincu le roi. Peut-être aurais-je dû en dire un peu plus, pensa-t-il. Le roi baissa la tête, comme réfléchissant, puis le fixa intensément. Elie croisa les doigts et regarda aussi le roi, et en tout ça, que quelques secondes s'étaient écoulées, lesquelles paressèrent être une éternité aux yeux d'Elie. Enfin, un signe approbateur, car le roi lui sourit.

- Je suis convaincu mon garçon que vous serez parmi les meilleurs ; dès ce soir vous serez nommé à la cérémonie nuptiale
- Elie, sous sa joie, baissa juste le regard et mit un genou à terre
- Je n'en serai que ravi votre majesté

Vers le soir, un homme arriva au palais, et c'était le prophète. *Il se nommait Fidèle*, et il allait çà et là pour prophétiser. Nul ne pouvait expliquer pourquoi il accepta de partir avec le garde qui fut chargé de le ramener. Peut-être devait-il encore prophétiser sur la ville qu'il visita il y a peu lorsqu'il rencontra pour la première fois le serviteur. Du fait d'un certain retard, il manqua d'être accueilli par le serviteur. Il fut dirigé vers le roi pour les salutations.

Une fois arrivé chez le roi, celui-ci l'accueillit aimablement, plein de respect. Dans tout cet éveil de conscience qui submergea le roi, il voulut en connaître plus sur le spirituel qui jonchait de partout le royaume. Il ne savait quel parti prendre ; alors il décida de se fier au prophète monothéiste dont il en avait tant entendu parler. La religion était un élément de base dans la construction du royaume ; le roi se rendit compte que plusieurs des choses qui leur furent léguées par les ancêtres étaient dues à leur religion et que donc *il se devait d'être spirituel* pour mieux régner.

Après avoir longuement parlé avec ce prophète, étant frappé par sa doctrine, il lui demanda humblement :

- Que pensez-vous que je devrais faire pour ce royaume, cher homme de Dieu ?

Le prophète, aimable, ne manifestait aucune crainte devant le roi, comme montrant qu'il a à craindre un être beaucoup plus puissant que celui-ci

- Vous devez, me dis-je, commencer par reconvertir le royaume et que la religion monothéiste prônant le Seigneur mon Dieu, le lion de la tribu de Juda, comme créateur soit reconnu officiellement dans le royaume

Le roi réfléchit un instant, puis en toute sincérité du regard, répondit :

- Je ferai comme vous avez dit ; je ne crois point qu'un autre arriverait à me convaincre tel que vous l'avez fait ; je changerai les coutumes du royaume, car je crois *que c'est la religion vraie qui, seule, nous rendra plus juste et puissant.*

- Je m'en vois ravi cher roi, et je me sens ainsi disposé à officialiser le mariage de votre fille ; seulement, puis-je encore vous demander une chose ?

Le roi aimablement répondit

- Tout ce que vous voudrez

Le prophète approcha un peu plus du roi, et prit un air sérieux

- J'aimerais consacrer le royaume à mon Dieu, appelé dans ce royaume par rapport à *son retour* sur terre le Dieu-lion de la tribu de Juda

Le roi sourit, satisfait ; il crut un instant que le prophète voulut lui demander quelque chose de grave.

- Qu'il vous plaise de le faire ; je n'en serai que ravi

Le prophète, curieusement, s'approcha un peu plus

- Oui, mais ce n'est pas tout votre majesté ! pour témoigner de votre agrément à cette croyance, vous devrez changer le nom de ce royaume qui tient des religions impures à un nom évoquant le Seigneur mon Dieu

Ce fut en fin de compte une demande excessive ! Le roi en sembla surpris et ne répondit encore rien. Il y réfléchit un instant, pensa un peu plus, entrevit la situation dans toutes ses angles, puis, enfin, se dit que ce serait effectivement le meilleur moyen pour lui d'introduire sa nouvelle idéologie du sens de l'humanité et de l'égalité entre classe. Un nouveau nom, ce serait une renaissance ; c'était parfait.

- Je vous laisse le soin de choisir un nom pour le nouveau royaume que nous nous apprêtons à inaugurer cher homme de Dieu

Le prophète, enfin, sourit, une joie intense le submergeant. *Ses paroles et son enseignement finirent par avoir effet en fin de compte, car il n'égalait point le succès des autres. Mais aujourd'hui, il avait l'impression d'avoir réussi sa mission.*

- Je vous propose YeshouaCongo ; signifiant le Congo par Yeshoua : le nom de mon Seigneur, et interpellant l'histoire du royaume qui se forma par « l'union » de plusieurs tribus. Nous

serons donc tous unis, et tirerons notre force du Seigneur Yeshoua, le lion de la tribu de Juda.

Le roi se leva à l'instant et embrassa le prophète.

- Je sens en moi une joie intense que je ne puis expliquer ; je crois être de plus en plus proche de la lumière ; ainsi il en sera fait comme vous l'avez proposé et nous nommerons le royaume dans un futur proche YeshouaCongo

Ils s'égayèrent ensemble de cette nouvelle alliance conclue, puis enfin commencèrent à discuter au sujet du mariage de la princesse.

24

Lorsque le serviteur eut vent de la venue du prophète, il se dirigea à la hâte vers la salle de séjour le rencontrer. Il finit déjà son affaire secrète que lui confia le futur gendre, et se précipita voir l'homme de Dieu qu'il désirait tant rencontrer. Il avançait prestement, quand il s'arrêta brusquement. Il entendit des gardes discuter et quelque chose attira son attention :

- Je ne vois pas ce que les gens ont à se faire des croyances inutiles ; qu'est-ce qu'un prophète si ce n'est un fou dans ses délires, dit l'un des gardes avec sarcasme
- Je ne te le fais pas dire, répondit le garde avec qui il conversait, j'avais une *amie* que *j'aimais bien*, mais elle me *repoussa* pour son Dieu inutile, car je ne suis pas croyant ; elle voua sa vie à cette religion et leur entité éternelle, celui qu'ils appellent *El-Léon*, *c'est-à-dire* le Dieu-lion, celui de la tribu de Juda ; ce Dieu qui serait le fameux créateur, et leur foutaise de règle de conduite, je les hais tous ;
- T'as raison, la religion est vraiment l'o... euh pourquoi tu nous regardes toi ? dit-il remarquant le serviteur
- Veuillez accepter mes excuses, commença le serviteur, mais je crus un instant vous entendre m'appeler
- T'es malade toi ! va nettoyer les ordures lui cria l'un des gardes

Il eut l'envie de leur jeter à la figure qu'il serait bientôt un membre de la noblesse mais il s'en préserva, on l'aurait peut-être pris pour un

fou. Le serviteur passa le plus de son temps au palais ; il était peu informé des réalités qui se vivaient au dehors, et ignorait tout de leurs croyances.

Le royaume connaissait plusieurs religions différentes, n'étant point en relation avec le gouvernement. Cela était dû à l'association de différentes tribus pour former le royaume. La plus imposante des tribus donna le nom au royaume conformément à leur croyance aux êtres magiques se vivant dans l'eau. Le royaume étant jonché des divers cours d'eau et des lacs, certains pensaient alors que la légendaire femme des eaux se trouvait partout, et ils appelaient le royaume : Nimuiyka, le royaume des lacs, selon le nom d'une légende lacustre des royaumes étrangers se nommant Nimuhe. Un nom que le roi daigna changer ayant accueilli de nouvelles croyances grâce à ce prophète monothéiste.

Le serviteur était surpris de croire avoir entendu son nom chez ces gardes ; d'habitude les gens oublient son nom.

Il arriva devant la salle et par un coup de chance, il vit le prophète sortir de son entretien d'avec le roi. Il reconnut l'allure de ce prophète qu'il admira une fois, et s'arrêta net.

- Vous ici ! S'exclama le serviteur

Le prophète le reconnut

- Jeune homme à grande destinée, je me doutais bien que mon retour ici ne serait pas sans surprise, lui dit le prophète le sourire aux lèvres ; il semblait aimer le serviteur *comme son fils*

- Vous vous rappelez donc de moi, vieille homme ?

Etrange pour lui qu'on se rappelle d'un serviteur

- Comment oublierais-je ? Dès le premier jour où je te vis tout septique m'entendre parler dans la rue, je sus que quelque chose changerait dans ce royaume

- Que voulez-vous dire ? Demanda-t-il désorienté

Le prophète prit un air beaucoup plus sérieux, et posa sa main sur son épaule, comme parlant à un ami

- Je sais en moi que tu te demandes parfois quelle est l'origine de tout cela ; tu cherches un sens aux choses, c'est-à-dire à leur existence

Le serviteur sembla surpris

- C'est exact ! C'est dans ce but que je guettais l'arrivée de l'homme spirituel qui devait se présenter ici ; j'aimerais connaître votre version des choses ; quelque chose qui expliquerait, dit-il le regard baissé, que j'aie perdu *mon père* et ma mère, que j'aie enduré tant de souffrances pour commencer à entrevoir de l'espoir que depuis peu ; quelle est l'origine de tout ?
- Tu demandes quelque chose de grand, mais de simple ; viens avec moi

Ils marchèrent ensemble le long du couloir jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au clair de lune. Le prophète regarda le ciel et dit :

- Toutes ces grandes choses dans le ciel, et l'immensité de l'univers sont là pour nous rappeler à quel point nous sommes petits et insignifiants ; ces choses nous appellent à l'humilité de soi et du prochain
- La science parle du hasard de la nature, qu'en dites-vous ? demanda-t-il d'un air sérieux et respectueux face à la sagesse de l'ancien
- L'ordre de choses nous évoque l'intervention obligatoire d'une intelligence invisible, auteur de toute la création ; il n'est rien qui puisse venir de rien ; j'ai aussi une question à te poser
- Volontiers !
- Faire du mal, c'est bien ou mal ?

Il hésita un instant, puis se décida à répondre à ce qui lui était évident

- C'est mal, tout le monde le sait ; quel rapport ?
- Tout mon jeune ami, tout ! pose-toi la question de savoir comment ton être intérieur se voit n'être redirigé que vers une seule possibilité, pendant qu'il y aurait pu en avoir de milliards par le hasard
- Que voulez-vous dire donc ?

- Je te parais un peu ambigu ; j'aimerais te faire comprendre qu'il n'est pas par hasard le fait que tout le monde s'accorde en ce qui est bien ou mal ; *tous intérieurement sommes imprégnés de même connaissance*, dans notre être intérieur ; nous convergeons ainsi par les *sentiments* qui sont une manière de *nous ramener* vers ce qui est *vrai*
- Vous me semblez toujours... un peu flou, nous sommes tous pareils à l'intérieur ?
- Nous possédons tous, voulais-je dire, une correspondance interne qui nous permet de *distinguer* les choses tel que le bien et le mal, le beau et le vilain ; la saleté et la propreté ; ce serait aussi le fruit du hasard à ton avis ?

Un intense sentiment l'envahit

- Certainement pas ; vous pensez donc que même les connaissances qui nous semblent si claire tellement que nous ne pouvions en douter, et dont la simple nomination nous indique qu'elles sont vraies, ne nous sont pas venues par hasard mais qu'elles nous ont été *implantées* dès notre conception
- T'as tout compris, dit-il joyeusement, la multiplicité de possibilité aurait dû faire que nous ne soyons jamais d'accord ; nous semblons donc *converger* vers un point défini ; c'est contraire au hasard d'être aussi précis, ne penses-tu pas ?

Un sursaut de compréhension pénétra le serviteur, les choses commencèrent à s'éclairer en lui.

- Je suis d'accord avec vous, *nous devons remettre en cause toutes les connaissances qui nous semblent si familière pour en connaître le sens et la vérité, notre intérieur nous sert d'indication*

Toujours marchant, le prophète continuait

- Ce que je voulais aussi te faire remarquer mon petit jeune homme, c'est que si nous convergeons vers un point, si nous semblons ressembler à quelque chose, concorder entre nous, ce qu'il devrait avoir un model-type qui nous servirait de repère dans nos connaissances et relations

- Le fameux créateur voulez-vous dire
- *Tu constateras que les gens ont l'habitude de dire que les choses devraient être ainsi, ou comme cela ; mais d'où leur est venue cette idée, cette convergence vers cette seule possibilité d'être ? J'apprécie lorsque tu évoques le fait qu'il faudrait remettre les choses en question ; si nous comprenons que les choses qui devraient avoir plusieurs possibilités ne semblent en avoir qu'une seule pour nous signifie que nous essayons de reproduire ce que nous semblons savoir sans vraiment... le savoir*
- Je vous suis ; nous essayons de ressembler au modèle qui nous a façonné ; que ce soit dans la manière que nous concevons la beauté ou la chose bonne, la position de l'homme et de la femme et les bonnes mœurs qui définissent la moralité

Le prophète s'arrêta brusquement, comme étant arrivé au point culminant de ses propos.

- Tu as tout compris mon garçon ; c'est en cela que nous comprenons que même le fait d'établir un être de chair et de sang, aussi bas et mortel que nous, pour nous diriger et nous conduire ne serait qu'une tentative de reproduire le modèle parfait en ce roi que nous considérons ; nous avons en nous la connaissance *qu'il existe* une certaine personne qui est notre souverain et qui devrait nous diriger ; la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir pour qu'il la dirige lui-seul

Le serviteur le contempla, d'un air admiratif

- Je ne sais que dire face à votre sagesse, et je deviens de plus en plus adepte de vos croyances religieuses

Le prophète en sembla ravi car il embrassa le serviteur.

- Tu as accueilli la vie mon garçon, *il ne sert de rien de vivre pour mourir un jour ; seule la vie éternelle a de sens*
- En fait, voulais-je savoir, comment nous sommes-nous retrouvés au point où le monde se trouve ? comment fut le parcours de la création ?

Le prophète fit un pas en arrière, et tourna son regard vers la lune. Il fixa le ciel, puis dit

- Je vais te le dire ; accepte-le car c'est la vérité ; l'histoire du *grand-créateur* est la suivante, du début jusqu'au point où nous en sommes ; il en était ainsi :

Dans les profondeurs du néant, un esprit se mouvait.

Il était seul, connu que de lui-même,

Et pourtant, toute l'humanité reposait en lui.

Il n'était rien, et pourtant il était tout.

*Il n'y avait encore rien, et pourtant il nous connaissait déjà
tous.*

Il a parlé et la chose a été ;

*Il a fait entendre le son de sa voix et mon existence fut
constatée.*

*Des anges, êtres lumineux, ne cessaient d'entonner de belles
mélodies.*

*Et la terre, domaine de l'univers, voyait en son sein naître un
être à la puissance du créateur.*

Il était beau, il était grand ;

*Il était puissant, comme le créateur ; dépourvu de sexe,
comme celui qui lui a fait voir le jour.*

*Pouvait-il seulement demeurer dans la voie de son créateur ?
Il a été chassé, il a été banni et je suis né dans la malédiction.*

Alors quelqu'un dit :

*Tu n'as aimé ni sacrifice, ni holocauste mais tu m'as formé
un corps,*

Voici je viens, o Dieu ! Pour faire ta volonté

*Quoi donc ? Le grand créateur a pris forme humaine pour
sauver l'être que je suis ?*

C'est pourquoi, o Dieu ! Je viens pour faire ta volonté ;

Il abolit ainsi la première chose pour en établir une seconde.

*Oui c'est vrai : il était puissant, il était fabuleux, il était
majestueux, il était rayonnant*

Mais quoi donc ? Ne l'est-il plus ?

Je sais où est mon chemin, je sais où est ma voie.

Et il se nomme mon créateur le grand Je suis.

Le serviteur se sentait débordé de sentiment, comme d'émerveillement. Il ne disait encore rien, mais semblait comprendre tout. Quelque chose venait de le pénétrer, telle une épée, et il sentait en lui de la reconnaissance. J'ai été créé se dit-il, quelqu'un a pensé à moi et m'a fait chair.

- Je crois, dit le serviteur, que vivre sans *se sentir aimé*, c'est perdre sens à l'existence
- Ah mon garçon, je te porte sincèrement dans mon cœur, car tu as vu dans l'acte de création un amour inaltérable, sinon rien n'aurait été ; *tout est défini par l'amour*

Quelqu'un cria derrière eux

- Vous ne voyez pas l'heure ? je vous ai cherché partout ; la cérémonie va bientôt commencer et il vous faut faire les préparatifs bon sang !

Ils se retournèrent soudain et aperçurent une servante venir précipitamment vers eux ; c'était Shekinah.

- Oh désolé, je ne vous avais pas reconnu prophète ; je cherchais celui-ci qui est attendu par le futur gendre du roi
- Ce n'est pas un problème jeune fille, mais ce qui est vrai pour moi devrait aussi être vrai pour un inconnu

Elle ne comprit pas ce qu'il voulut dire ; la plupart de ses paroles furent toujours énigmatique. Ils rentrèrent au plus vite au palais. Il était déjà sept heures du soir et les invités étaient déjà dans la salle.

25

Le mariage ou la fête de mariage se faisait en deux étapes ; l'acte officiel et la réception. L'acte officiel témoignait d'abord du consentement de deux parties par une série d'évènements que devaient passer les mariés ; cette partie du mariage n'était pas toute simple. Le premier consentement était celui de la femme, lorsqu'elle décide de se présenter en une robe de cérémonie nuptiale. Elle devait s'avancer et rester prêt de son futur mari, et ainsi la personne chargée d'officialiser le mariage leur demandera de se présenter tout deux devant l'assemblée pour être reconnus comme ceux qui se mariaient.

A ce stade du mariage, il n'est plus question pour une toute autre personne de réfuter le mariage ; cela doit être fait avant les frais des préparatifs. Le mariage dans le royaume était une porte qui s'ouvrait sans jamais se refermer, sauf en cas de décès de l'un des conjoints ; il n'existait pas des divorces. Il fallait alors s'assurer du consentement sûr et certains des conjoints pour éviter tout désagrément futur.

Après l'officialisation, la réception est un acte mémorable où tous les invités se voient être des témoins du mariage par leur réjouissance. Ce mariage, étant celui de la princesse, devait être parfait aux yeux du roi.

Après s'être retiré du prophète, le serviteur rentra se préparer dans sa chambre. Et là, il tombe sur quelqu'un entrain de l'attendre, à la fois dans la mélancolie et dans une joie ineffable : c'était Elie.

- Que fais-tu là ? demanda le serviteur, après un curieux silence

- Je voulais te voir avant la cérémonie ; j'ai l'impression qu'après, plus rien ne sera encore comme avant, lui répondit Elie étrangement anxieux
- Qu'as-tu donc pour t'inquiéter ? Après cette cérémonie, nous serons transformés en dignité

C'est justement ce qui l'inquiétait

- Tu parles comme si tu connaissais ce milieu ; serons-nous bien accueillis ? Serons-nous à la hauteur de nos exigences ?
- Qu'ai-je à faire d'un autre ? Ce que je suis ne dépend pas de ce qu'un autre pense de ma personne

Il n'existait pas plus « s'enfoutiste » que le serviteur

- Je te trouve bien sage tout à coup ; tu es bien seringue face à l'inconnu ; ne sais-tu pas pourquoi tous craignent la mort ?
- *La mort n'est rien, mais vivre vaincu et sans gloire, c'est mourir tous les jours³ A quoi sert de vivre sans briller ?*

Ils conversaient, guidés par leur éboulement d'énergie, certainement dû à leur angoisse de l'inconnu

- J'admire ton idée ; *mais briller, c'est attirer, et celui qui attire, c'est celui qui se met au service de la société*
- Parfaitement ! servons au mieux la société par notre dignité, et nous ne serons jamais oubliés ; *je compris vite que la vie... non que l'existence n'a de sens que si l'on est aimé*
- Tu as raison ; c'est pourquoi *la sagesse se résume souvent en : fais à l'autre ce que tu aimerais que l'on te fasse à toi*
- Oui plus de dignité, c'est plus d'engagement, et donc implique plus de servitude à l'égard de la société ; ainsi le plus grand serviteur du monde, *c'est le roi*
- Ah si ces gros ventres orgueilleux pouvaient comprendre qu'ils servent la société et non l'inverse... mais nous corrigerons cela, n'est-ce pas mon ami ?

³ Phrase tirée de Napoléon Bonaparte

- Oui Elie, nous ferons mieux, nous serons l'exemple ; et nous ne changerons pas envers et contre tout

Elie se tint tout droit regardant admirablement le ciel par la fenêtre de la chambre, comme un silencieux remerciement à la grande providence ; puis il se retourna soudainement

- Tiens ! j'ai toujours voulu te demander...
- Tu veux savoir quelque chose ?

Il sembla hésitant un moment, avant de se lancer :

- Est-ce que... j'analysais ton récit sur ton rêve inoubliable et... est-ce que...tu...la princesse...euh est-ce que...

Elie crut comprendre une certaine chose, et il devait à tout prix en avoir le cœur net

- Arrête toute de suite ! je sais ce que tu veux dire ; remémore-toi encore et découvre toi-même la vérité, répondit-il, souriant, quoique se détournant de lui.

Quelqu'un entra dans la chambre les prévenir que la cérémonie allait commencer et qu'il devait se présenter aux côtés du roi. En effet, juste après l'officialisation du mariage, l'on devait aussi les porter en dignité comme convenu.

26

Tous les préparatifs étaient déjà accomplis ; tous n'attendaient que le moment fatidique : l'arrivée de la princesse. Le serviteur se revêtit d'un habit simple comme il en avait l'habitude, tel un serviteur, de même qu'Elie. Le roi voulut montrer que ce furent de serviteurs qui changeraient de statut et que ce représentait un tournant dans une nouvelle idéologie de la société. Christian, lui, était revêtu d'habit somptueux digne du futur gendre du roi. Il se présentait devant l'autel du mariage, et il devait attendre la fiancée au visage voilé. Les conviés étaient remplis de gens remarquables, incroyablement bien vêtus ; les grands du royaume et tous ceux de famille de sang noble. Le roi était sur son siège, le prophète devant l'autel et le serviteur et Elie assis à la gauche du roi. Ils étaient tous dans l'expectative et dans une angoisse joyeuse. Quand...

La princesse arriva précédée d'un son musical fabuleux. Et ce qui fut préparé par le gendre et le serviteur se mit en place, le roi en étant informé. Une jeune femme à voix angélique se présenta ; elle se tint à l'extrémité de la distance que devait parcourir la princesse en allant vers Christian. La princesse étant obligée d'avancer lentement selon la coutume, la jeune fille, aussi jeune et belle qu'elle fut, commença un chant mélodieux poétique à la demande et inspiration du futur gendre et rédigé par le serviteur ; un chant ne voulant que dire *je t'aime*. Cette jeune fille, la princesse avançant, chantait :

Elle avançait, si indifférente, tellement belle
 Se soucierait-elle de ce qu'elle laisserait derrière elle ?
 Sous le vent de tempête, elle semblait danser, si douce, telle une tourterelle
 Alors je tombai, de mauvaise grâce, mon genou chancelle
 Michaël n'élèverait-il pas sa sainte voix
 Pour proclamer à la belle de merveilles
 Afin d'accompagner les chœurs des anges dans leur joie
 Et témoigner de tout cœur ses respects ?
 Et si quelqu'un me laissait te parler, je ne te dirais qu'une seule chose...

Elle était toute belle, toute parfaite
 Sous le regard ensoleillé de ces hauts cieux
 Une étoile, touchée, serait venue lui apporter une lumière qu'elle lui aurait faite
 Afin d'illuminer en toute douceur ses beaux yeux
 Et même enchainé, je délierais les chaînes de la mort
 Aussi fort, je graviterais les chaînons de la vie
 Pour ne fusse que sous le seuil entrouvert de ta porte
 Apercevoir à jamais la beauté de ta vue
 Et si quelqu'un m'avait laissé te parler, je ne t'aurai dit qu'une seule chose...

Juste un mot, juste une parole oh ma toute belle
 Me permettrait d'accomplir de merveilles
 Et je soufflerais toutes les lois de l'univers, telle une chandelle
 Juste pour que tu ne reposes jamais sous cette terre, tellement belle
 Mais si tu m'avais laissé t'adresser un mot, je t'aurai juste dit :
 Je t'aime

Et la princesse arriva chez Christian. Avant que le prophète ait dit un mot pour commencer la cérémonie officielle, tous se levèrent pour applaudir l'entrée spectaculaire, originale et mélodieuse de la princesse accompagnée de la belle musique poétique de la jeune fille. Cette jeune demoiselle s'appelait *Myriam* et elle était telle une enfant proche de l'adulte. La princesse marchait sur l'émotion, jamais quelqu'un ne lui fit grâce d'aussi belles paroles. Elle pleurait, certes de joie ; elle souriait, non comme s'égayant d'une blague, mais sans que l'on s'en aperçoive.

L'attention revint sur le futur gendre et la princesse qui se placèrent côte à côte devant le prophète. Le silence revint dans la salle et la jeune Myriam se plaça au côté d'Elie.

Le serviteur ne supportait fixer la princesse car elle lui paraissait excessivement belle ; il baissa le regard sous sa posture respectueuse. Elie regarda la scène, touché par l'intensité du moment. Shekinah, au fond de la salle, détourna son regard et s'en alla. La pauvre ne supportait avoir perdu son homme ; elle se disait n'avoir d'ailleurs jamais eu aucune chance face à la princesse. Lorsque Shekinah quitta discrètement la salle, le garde qui lui ouvrit la porte n'était autre que Nathan. Celui-ci fut celui qui ouvra à Christian la porte de la salle du jugement lorsqu'il voulut aller se rendre. Nathan se sentit joyeux remarquant que son intuition fut bonne, lorsqu'il pensa que le jeune Christian pouvait tout changer.

Vers le derrière de la salle était invité une personnalité d'honneur : le juge Siméon. Celui-ci pour sa bonne grâce, pour sa sagesse et son soutien fut invité comme témoin de marque pour attester que le mariage fut légalement réalisé. Il était fort heureux de voir les événements déboucher aussi merveilleusement.

Le roi, voyant cela, fut rempli d'une tristesse joyeuse. C'était une mélancolie plutôt positive car il se souvint de son mariage avec la reine Sarah et de la joie qu'il éprouvait lorsqu'il la prenait dans ses bras. *Elle était douce, radieuse, intelligente et avait pour habitude de chanter.* Oh ! Qu'il aimerait encore, ne fût qu'une fois, entendre sa douce voix bondir dans ses oreilles et ressortir ses souvenirs enfuis. Cette phrase

retentit encore en lui : « *mais si tu m'avais laissé t'adresser un mot, je t'aurais juste dit : je t'aime* » Il versa une larme et poursuivit la cérémonie. Keren et Christian étaient bien droit, resplendissant de beauté, n'attendant que la phrase fatidique qui les unirait jusqu'à la fin de leur vie. Fidèle, le prophète, parla donc et dit :

Le mariage, mais qu'est-ce que c'est ? Pourquoi un homme et une femme décideraient-ils de se mettre ensemble pour ne plus se séparer ? Je postulerai et donnerai mon humble avis. Le mariage, c'est pour ne pas ressembler à des animaux ; c'est pour agir en être de bon sens. Lorsque même nous existons, nous nous savons être, mais nous constatons venir à l'existence avec une certaine base nous servant de préférence. En effet, nul d'entre nous n'a choisi d'aimer une femme ou un homme, ce n'est donc pas nous aussi qui aurait institué l'union que nous connaissons être le mariage. Il nous vient donc à l'évidence qu'un certain être aurait arrangé les choses de manière à ce que ces deux personnes que nous voyons ici présents finissent par être ensemble pour la vie.

Il nous faut nous soumettre à la volonté divine, car nous ne nous sommes pas nous-mêmes donnés existence, il ne nous convient donc pas de décider tout seul de notre vie. Sinon, si nous eussions agis à notre guise, à la moindre volonté d'être avec un individu du sexe opposé, nous l'aurions fait étant libre. Cela aurait eu pour conséquences l'arrivé au monde de cet enfant, de cet être de même chair et sang que vous sans une stabilité familiale qui lui permettrait de s'épanouir dans la société. Un tel enfant pourrait devenir un danger pour la société et vous nuire vous-mêmes, alors votre agir deviendrait insensé car vous vous feriez vous-mêmes souffrir. Si notre liberté était absolue, sans aucune contrainte ni restreinte, alors vous tomberiez certainement par la main d'un autre, puisqu'il serait probable que vous ayez les mêmes envies qu'un autre et que vous vous entre-tuiez pour cela.

Ainsi on découvre qu'il nous faut logiquement nous établir de limite pour ne pas nuire à soi-même ; je peux tout faire mais je ne puis faire mal à un autre ; j'ai la liberté de tout mais pas de nuire à l'autre car je suis aussi un autre. D'où le mariage ! car il n'en ait aucun qui vivent sans éprouver cette envie primaire incorporée en nous de s'attacher à l'être opposé ; je ne puis aussi prendre toutes les femmes ou hommes au risque de tomber sous la main de mon prochain, il me faut donc tenir un engagement reconnu et solide servant de limite et de légitimité pour écarter toute concurrence. Je fais de ma femme mon propre-être afin que si l'autre respecte le principe de la liberté restreinte, il ne pourrait porter son regard vers celle que j'aurai choisie.

Mais à quoi servirait le mariage, si je puis m'unir avec une, la répudier pour en prendre une autre comme on le voit dans d'autres royaume ? Dans un tel cas le mariage deviendrait inutile ; soyons ensemble et réjouissons-nous jusqu'à épuisement s'il en était ainsi. Mais non, pour que le mariage ait un sens, il doit être inséparable sinon par la mort. Un aller sans retour comme dit-on. Alors, évidemment, quelqu'un pensera que le mariage deviendrait un risque, un risque trop grand pour être envisagé. Le mariage est en fait un risque, mais un risque qui porterait du bonheur en soi si nous le bâtissions par l'amour, le vrai amour.

En vérité, en vérité je vous le dis : la finalité nécessaire entre l'amour d'un homme et d'une femme est l'acte corporel exercé exclusivement au mariage. Il ne sert de rien d'être ensemble, si nous ne pouvions légitimement s'unir corporellement, car cet amour a été créé spécialement pour cela. Il en résulte que les relations hors mariage qui n'aient aucune chance de déboucher sur le mariage seraient moralement mauvaises. Faire tout avant le mariage ferait perdre l'importance du mariage. L'amour entre homme et femme naît donc du désir qu'ils ont de s'attacher l'un à l'autre pour ne plus faire qu'un. C'est donc un mélange entre l'amour divin qui nous est naturel par le très haut et le désir sexuel qui fait intervenir une sorte

d'amour créant l'être amoureux. L'amour, aussi donc, paraît extrêmement essentiel pour le mariage. Mais sachez que l'on ne peut aimer qu'une seule à la fois jeune homme. Pourquoi donc ? Car je suis amoureux parce que j'aime et je désire. Or pourquoi j'aime ? Parce que l'être que j'aime possède un intérieur convenable ressemblant à l'idéal que je m'imaginerais, et je désire parce que l'extérieur serait convenable à mes envies incorporées, ces deux éléments doivent parfaitement concorder pour créer l'être amoureux. Puisque j'aime l'intérieur et l'extérieur, il devient évident que je ne peux qu'en aimer qu'une car il ne peut exister deux êtres totalement identiques intérieurement selon le principe stipulant que la différence ferait l'existence. Et lorsque l'on aime, c'est un verre d'eau qui se remplit ; il n'y a plus de place, même pour une eau meilleure que celle contenue dans le verre. Il convient donc que l'amour disparaisse au cas où la personne que l'on aime changerait intérieurement ou extérieurement, mais la goutte d'eau au fond du verre persiste toujours par les souvenirs.

J'espère que vous me comprenez (la princesse et son fiancé hochèrent la tête). Ainsi soyez toujours tel que vous l'êtes et ne cessez jamais de vous aimer. Car tout problème existant dans le mariage vient en fait du manque d'amour profond ; je n'en ai point parlé car il suffit que de vous aimer pour ne point connaître le malheur. Si l'un de vous change en mal, l'amour chancèlera et le mariage aussi. L'assemblée est-elle d'accord avec moi ?

Ils manifestèrent un signe d'agrément ayant un air fortement compréhensif. Chacun se disait avoir entendu ce qu'il leur semblait connaître tout en ignorant l'exprimer. Le prophète acheva son discours, enfin

- Après toutes ces parlottes dit-il en souriant, nous allons conclure le mariage.

La princesse et son homme soufflèrent ; le moment tant attendu allait finir par arriver.

- Princesse Keren, pouvez-vous dire haut et fort que c'est cet homme que vous choisissiez pour être votre époux sachant qu'il n'existe dans le royaume aucun retour en arrière ?
- Je le déclare, dit-elle fortement, qu'il est la seule personne que je voudrais épouser ici et maintenant et que je suis entièrement consentante de mes actes
- Parfait ! Monsieur Christian, lui disait le prophète, certifiez-vous avoir pris cette femme pour épouse de votre plein gré et que votre amour est le plus sincère possible ?

Il ne choisit pas le mot sincère pour rien.

- Je le certifie, répondit-il, dans tout mon honneur et dans la plus grande de vérité avoir choisi cette femme pur et belle à mes yeux pour qu'elle soit mon épouse dès maintenant jusqu'à la mort

Le prophète se tourna vers le roi et lui demanda comme le veut la coutume

- Etes-vous d'accord pour laisser votre fille à cet homme jusqu'à ce que la mort les sépare ?
- Je le suis entièrement déclara le roi formellement,

Le prophète se tourna vers le père de Christian, qui se remit de son attaque.

- Pensez-vous judicieux cher monsieur de laisser votre fils prendre cette femme pour épouse ?
- Ils ont tout mon soutien et ma bénédiction ! je pensais à vrai dire que mon fils deviendrait un religieux célibataire, mais je suis heureux de le voir avec une aussi ravissante jeune fille ; je ne puis m'opposer et je ne le désire le moins du monde, parla-t-il avec tout également, comme il savait bien le faire.

Alors la princesse et Christian signèrent un document officiel les reconnaissant dans le royaume comme mariés. Toutes les nécessités étant achevées, le prophète dit :

- Rien ne pouvant encore résister à ce mariage, je vous bénis au nom de mon Dieu créateur des cieux et de la terre qui déclara : soyez féconds, multipliez et remplissez la terre. L'homme est chef, mais pas tyran ; la femme est partenaire, mais pas esclave ; vous ne pouvez vivre sans l'autre, car aucun de vous n'est parfait pour être seul. Je vous laisse maintenant entre les mains du Seigneur Dieu et je vous déclare...

Il attendit quelques secondes, regarda la princesse, puis le nouveau gendre ; il passa son regard sur l'assemblée, se tourna intuitivement vers le serviteur, et enfin finit par dire

- MARIÉS.

L'assemblée se leva sous le feu du moment et applaudit. Les nouveaux mariés, certainement fous de joie, se retournèrent pour faire face aux conviés. Et selon la coutume, le mari devrait ôter le voile de la mariée afin de la présenter au grand jour. Aucun acte sexuel étant permis en public, il n'était donc pas question de s'embrasser pour sceller leur union, mais juste d'ôter le voile pour signifier que la princesse lui était complètement découverte à partir de cet instant. La princesse devrait, en guise d'adieu, embrasser son père pour montrer qu'elle devenait à un autre et sous la responsabilité d'un autre.

Une fois fait, l'assemblée se leva de nouveau et applaudit le nouveau couple. Ce qui n'arrivait jamais vit le jour dans le royaume, et dans celui qui était le plus puissant.

Une fois tout accompli, avant de passer à la célébration festive du mariage, le roi vint annoncer ce qu'il avait résolu de faire. Le roi se préparait à élever en dignité Elie et le serviteur. Il calma l'assemblée et prit un ton joyeux mais sous une posture imposante ; il montrait ainsi sa joie et l'importance de ce qu'il s'apprêtait à annoncer.

Le roi dit donc :

- Nous sommes tous heureux de voir un nouveau couple s'ajouter au royaume ; c'est le symbole de la continuité permanente de notre

royaume éternel et de sa puissance infinie ; je sais que c'est à la grande surprise de tous que cette union fut réalisée, jamais en effet telle chose se produisit. C'est le symbole d'une nouvelle idéologie de l'égalité et de la fraternité étroite de tout le royaume. Nous sommes tous humains, les distinctions que nous nous faisons ne sont que des illusions au service de notre orgueil. C'est alors que je rajouterai une autre surprise à votre entendement, et que je mettrai à l'incertitude vos connaissances. Il n'y aura plus d'esclaves éternels, il n'y aura plus des opprimés à vie, mais quiconque s'en trouvera digne montera en dignité et sera couvert d'honneur. C'est à cet effet que ces serviteurs que vous voyez ici devant moi quitteront leur statut de serviteurs pour monter dans un grade d'honneur.

Ce serviteur de gauche, un dénommé Elie, pour son intelligence et sa sagesse, monte en dignité avec la possibilité d'avoir des études de la noblesse. (L'assemblée acclama)

Et celui de droite, ah que vous en avez entendu parler ! c'est celui qui a manqué de se faire décapiter à cause de mon vain orgueil, et d'un de mes sujets déloyaux, lequel d'ailleurs demeure déjà dans les cellules d'une prison ferme. Ce serviteur dut passer par des temps durs, étant accusé injustement. Mais j'ai appris de toute cette histoire, et je devins alors l'homme que vous voyez devant vous. Ce serviteur démontra son talent par son *rêve inoubliable* et la chanson que la jeune Myriam vint de nous faire écouter. C'est alors que je déclare ce serviteur poète de la cour royale et je l'élève en grande dignité parmi mon entourage car il devra m'assister dans les grandes occasions. De même que son ami qui devra dégager de la réflexion dans tous les soucis sociaux et moraux du royaume (L'assemblée acclama).

Ces deux serviteurs sont à respecter autant que mon gendre. Le jeune Christian fut autant remarquable par son courage et son intégrité ; c'est bien ce qui me marqua le plus profondément dans mon être intérieur. Je suis heureux de laisser ma fille vers cet

homme que j'ai aussi daigné élever en dignité à la classe des guerriers de la cour royale. (L'assemblée manifesta des légers cris de joies).

Ainsi, mon cœur est dans la joie, car je comprends les conseils que me fit entendre ma très chère épouse, la reine Sarah, au sujet des pauvres du royaume, et grâce à ces jeunes hommes je m'en sens profondément touché. J'adresse donc mes remerciements à ces jeunes et dignes hommes ; à mon gendre Christian, au jeune Elie et au...

Le roi réfléchit une seconde, essaya de se le rappeler, fit son grand effort pour le dégager de sa mémoire, mais finit par se résilier et dit au serviteur :

- Mais bon Dieu ! quel est donc votre nom qui ne fait que m'échapper jeune garçon ?

Le serviteur sourit, regarda le roi et, respectueusement, dit :

- Mais sir ! de grâce, je me nomme Eléonne

FIN